BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
I D
36

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME TRENTE-UNIÈME.

PIÈCES DIVERSES. TOME SEPTIÈME.

I 2
I 01
2 1

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

PIÈCES DIVERSES. TOME SEPTIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA

CONTESTATION

Qui s'est élevée entre M. HUME et M. ROUSSEAU ;

AVEC LES PIEGES JUSTIFICATIVES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Le nom et les ouvrages de M. Hume sont connus depuis long-temps de toute l'Europe : ceux qui connoissent sa personne, ont vu en lui des moeurs douces et simples, beaucoup de droiture, de candeur et de bonté ; et la modération de son caractere se peint dans ses écrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature, et les lumieres qu'il a acquises par l'étude, à chercher la vérité, et à inspirer l'amour des hommes : jamais il n'a prodigué son temps et compromis son repos dans aucune querelle, ni littéraire, ni personnelle. Il a vu cent fois ses Ecrits censurés avec amertume par le fanatisme, l'ignorance et l'esprit de parti, sans avoir jamais répondu à un seul de ses adversaires.

Ceux mêmes qui ont attaqué ses ouvrages avec le plus de violence, ont toujours respecté son caractere. Son amour pour la paix est si connu, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites

contre lui-même, pour le prier de les revoir et de les corriger. On lui remit un jour une critique de ce genre, où il étoit traité d'une maniere fort dure, et même injurieuse: il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougissant, et en admirant la force de l'*esprit polémique* qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en apperçût, au-delà des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'écrit qu'on va lire. Il sait que les querelles des gens de lettres sont le scandale de la philosophie, et personne n'étoit moins fait que lui pour donner un pareil scandale, si consolant pour les sots; mais les circonstances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde sait que M. Rousseau, proscrit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à se réfugier en Angleterre, et que M. Hume, touché de sa situation et de ses malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, et étoit parvenu à lui procurer un asyle sûr, commode et tranquille. Mais peu de gens savent com-

bien de chaleur, d'activité, de délicatesse même, M. Hume a mis dans cet acte de bienfaisance; quel tendre attachement il avoit pris pour ce nouvel ami que l'humanité lui avoit donné; avec quelle adresse il cherchoit à prévenir ses besoins, sans blesser son amour-propre; avec quel zèle enfin il s'occupoit à justifier aux yeux des autres les singularités de M. Rousseau, et à défendre son caractere contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui.

Dans le temps même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume écrivit cette aventure à quelques-uns de ses amis à Paris; et il s'exprima dans ses lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme qui, après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes et les moins équivoques, l'appelloit, sans motifs, faux, traître et le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hom-

mes célebres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoissance du public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé emporter trop loin, et qu'il n'eût pris pour les défauts du coeur, les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui et M. Rousseau, depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet écrit à ses amis : quelques-uns lui conseillerent de le faire imprimer, en lui disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, et aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractere ; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un libraire de Paris une lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis

pour le trahir et le diffamer, et où il le défie hautement de faire imprimer les pieces qu'il a entre les mains. Cette lettre a été communiquée, à Paris, à un très grand nombre de personnes; elle a été traduite en Anglois, et la traduction est imprimée dans les papiers de Londres. Une accusation, et un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse; et un long silence de la part de M. Hume auroit été interprêté d'une maniere peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, et l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret; mais puisqu'on n'a pu empêcher le public de s'en occuper, il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. Les amis de M. Hume se sont réunis pour lui représenter toutes ces raisons. Il a senti la nécessité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit si fort, et a consenti à laisser imprimer son mémoire. C'est l'ouvrage que nous donnons ici. Le récit et les notes sont traduites de l'Anglois. Les lettres de M. Rousseau, qui servent

de pieces justificatives aux faits, sont des copies exactes des originaux.

Cette brochure offrira des traits de bizarrerie assez étranges, à ceux qui prendront la peine de la lire; mais ceux qui ne s'en soucieront pas, feront encore mieux, tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y sont pas intéressés.

Au reste, M. Hume, en livrant au Public les pieces de son procès, nous a autorisés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume sur ce sujet. M. Rousseau peut revenir à la charge; il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles; il peut créer et réaliser de nouveaux fantômes, et envelopper tout cela des nuages de sa rhétorique: il ne sera plus contredit. Tous les faits sont actuellement sous les yeux du Public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits et des coeurs honnêtes.

EXPOSÉ SUCCINCT
DE LA
CONTESTATION

Qui s'est élevée entre M. HUME et M. ROUSSEAU.

Ma liaison avec M. Rousseau commença en 1762, lorsqu'il fut décrété de prise-de-corps, à l'occasion de son *Emile*, par un arrêt du Parlement de Paris. J'étois alors à Edimbourg. Une personne de mérite m'écrivit de Paris que M. Rousseau avoit le dessein de passer en Angleterre pour y chercher un asyle, et me demanda mes bons offices pour lui. Comme je supposai que M. Rousseau avoit exécuté cette résolution, j'écrivis à plusieurs de mes amis à Londres, pour leur recommander ce célebre Exilé, et je lui écrivis à lui-même pour l'assurer de mon zèle et de mon empressement à le servir. Je l'invitois en même temps à venir à Edimbourg, si ce séjour pouvoit lui convenir, et je lui offrois une retraite dans ma maison, tout le temps qu'il daigneroit la partager avec moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractere de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, et la célébrité de son génie, de ses talens et surtout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la réponse que je reçus.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

De Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

„ Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, et depuis peu, la lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette capitale. C'étoit sans doute dans votre nation, et le plus près de vous qu'il m'eût été possible, que j'aurois cherché ma retraite, si j'avois prévu l'accueil qui m'attendoit dans ma patrie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse préférer à l'Angleterre; et cette prévention, dont j'ai été trop puni, m'étoit alors bien pardonnable: mais, à mon grand étonnement, et même à celui du public, je n'ai trouvé que des affronts et des outrages, où j'espérois, sinon de la reconnoissance, au moins des consolations. Que de choses m'ont fait regretter l'asyle et l'hospitalité philosophique qui m'attendoient près de vous! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque maniere. La protection et les bontés de Milord Maréchal, votre illustre et digne compatriote, m'ont fait trouver, pour ainsi dire, l'Ecosse au milieu de la Suisse: il vous a rendu présent à nos entretiens; il m'a fait faire avec vos vertus la connoissance que je n'avois faite qu'avec vos talens; il m'a inspiré la plus tendre amitié pour vous, et le plus ardent desir d'obtenir la vôtre, avant que je susse que vous étiez disposé à me l'accorder. Jugez, quand je trouve ce penchant réciproque, combien j'aurois de plaisir à m'y

livrer! Non, Monsieur, je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous-étoit dû, quand je n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes vues, votre étonnante impartialité, votre génie, vous éleveroient trop au-dessus des hommes, si votre bon cœur ne vous en rapprochoit. Milord Maréchal, en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime, me rend tous les jours votre commerce plus désirable, et nourrit en moi l'empressement qu'il m'a fait naître de finir mes jours près de vous. Monsieur, qu'une meilleure santé, qu'une situation plus commode ne me met-elle à portée de faire ce voyage comme je le desirerois! que ne puis-je espérer de nous voir un jour rassemblés avec Milord dans votre commune patrie, qui deviendroit la mienne! Je bénirois, dans une société si douce, les malheurs par lesquels j'y fus conduit, et je croirois n'avoir commencé de vivre que du jour qu'elle auroit commencé. Puissé-je voir cet heureux jour plus desiré qu'espéré! Avec quel transport je m'écrierois, en touchant l'heureuse terre où sont nés David Hume et le Maréchal d'Ecosse:

Salve, fatis mihi debita tellus!
Haec domus, haec patria est.

J. J. R.„

Ce n'est point par vanité que je publie cette lettre: car je vais bientôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges: c'est seulement pour compléter la suite de notre correspon-

dance, et pour faire voir qu'il y a long-temps que j'ai été disposé à rendre service à M. Rousseau.

Notre commerce avoit entierement cessé jusqu'au milieu de l'été dernier (1765); lorsque la circonstance suivante le renouvella. Une personne qui s'intéresse à M. Rousseau, étant allée faire un voyage dans une des provinces de France qui avoisinent la Suisse, profita de cette occasion pour rendre visite au Philosophe solitaire, dans sa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette personne que le séjour de Neufchâtel lui devenoit très désagréable, tant par la superstition du peuple, que par la rage dont les prêtres étoient animés contre lui; qu'il craignoit d'être bientôt dans la nécessité d'aller chercher un asyle ailleurs, et que dans ce cas l'Angleterre lui paroissoit, par la nature de ses loix et de son Gouvernement, le seul endroit où il pût trouver une retraite assurée: il ajouta que Milord Maréchal, son ancien protecteur, lui avoit conseillé de se mettre sous ma *protection* (c'est le terme dont il voulut bien se servir); et qu'en conséquence il étoit disposé à s'adresser à moi, s'il croyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des affaires d'Angleterre à la Cour de France; mais comme j'avois la perspective de retourner bientôt à Londres, je ne rejetai point une proposition qui m'étoit faite dans de semblables circonstances par un homme que son génie et ses malheurs avoient rendu célebre. Dès que je fus informé de la situation et des intentions de M. Rous-

seau, je lui écrivis pour lui offrir mes services, et il me fit la réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Strasbourg, le 4 Décembre 1765.

„ Vos bontés, Monsieur, me pénetrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponse que je puisse faire à vos offres, est de les accepter, et je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour aller me jeter entre vos bras. C'est le conseil de Milord Maréchal, mon protecteur, mon ami, mon pere; c'est celui de Madame de *** (*a*), dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console; enfin, j'ose dire que c'est celui de mon cœur, qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre de mes contemporains, dont la bonté surpasse la gloire. Je soupire après une retraite solitaire et libre où je puisse finir mes jours en paix. Si vos soins bienfaisans me la procurent, je jouirai tout ensemble et du seul bien que mon cœur desire, et du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.„

J. J. ROUSSEAU.

Je n'avois pas attendu ce moment pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau.

(*a*) La personne que M. Rousseau nomme ici a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

M. Clairaut, quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

De Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

„ Le souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi, vous cause une nouvelle importunité de ma part. Il s'agiroit de vouloir bien être, pour la seconde fois, censeur d'un de mes ouvrages. C'est une très mauvaise rapsodie que j'ai compilée, il y a plusieurs années, sous le nom de *Dictionnaire de Musique*, et que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain. Dans le torrent de malheurs qui m'entraîne, je suis hors d'état de revoir ce recueil. Je sais qu'il est plein d'erreurs et de bévues. Si quelqu'intérêt pour le sort du plus malheureux des hommes vous portoit à voir son ouvrage avec un peu plus d'attention que celui d'un autre, je vous serois sensiblement obligé de toutes les fautes que vous voudriez bien corriger, chemin faisant. Les indiquer sans les corriger ne seroit rien faire, car je suis absolument hors d'état d'y donner la moindre attention, et si vous daignez en user comme de votre bien, pour changer, ajouter ou retrancher, vous exercerez une charité très utile, et dont je serai très reconnoissant. Recevez, Monsieur, mes très humbles excuses et mes salutations.„

J. J. R.

Je le dis avec regret, mais je suis forcé de le dire: je sais aujourd'hui avec certitude que

cette affectation de misere et de pauvreté extréme, n'est qu'une petite charlatanerie que M. Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus intéressant, et exciter la commisération du public; mais j'étois bien loin de soupçonner alors un semblable artifice. Je sentis s'élever dans mon cœur un mouvement de pitié, mêlé d'indignation, en imaginant qu'un homme de lettres d'un mérite si éminent, étoit réduit, malgré la simplicité de sa maniere de vivre, aux dernieres extrémités de l'indigence, et que cet état malheureux étoit encore aggravé par la maladie, par l'approche de la vieillesse et par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis; mais je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Trop de gens de lettres ont avili leur caractere en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans, indignes de les protéger; et je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie, qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité et par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune et l'insolence des hommes. Je me proposai donc de servir M. Rousseau à sa maniere. Je priai M. Clairaut de me donner sa lettre, et je la fis voir à plusieurs des amis et des protecteurs que M. Rousseau avoit à Paris. Je leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit

procurer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le libraire qui se chargeroit de son *Dictionnaire de Musique*, à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en auroit offerte de lui-même, et de rembourser cet excédant au libraire. Mais ce projet, pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua par la mort inopinée de ce profond et estimable savant.

Comme je conservois toujours la même idée de l'extrême pauvreté de M. Rousseau, je conservai aussi la même disposition à l'obliger; et, dès que je fus assuré de l'intention où il étoit de passer en Angleterre sous ma conduite, je formai le plan d'un artifice à-peu-près semblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis sur le champ à mon ami M. Jean Stewart de Buckingham-Street, que j'avois une affaire à lui communiquer d'une nature si secrette et si délicate, que je n'osois même la confier au papier, mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot), qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici ce plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand secret. M. Stewart devoit chercher dans le voisinage de sa maison de campagne quelque fermier honnête et discret, qui voulût se charger de loger et nourrir M. Rousseau et sa gouvernante, et leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin, moyennant une pension, que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à

jusqu'à cinquante ou soixante livres (*b*) sterlings par an ; mais le fermier devoit s'engager à garder exactement le secret, et à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterlings par an, et je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après, qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable ; je le priois de faire meubler l'appartement, à mes frais, d'une maniere propre et commode. Ce plan, dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité, puisque le secret en faisoit une condition nécessaire, n'eut pas lieu, parce qu'il se présenta d'autres arrangemens plus commodes et plus agreables. Tout ce fait est bien connu de M. Stewart et du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne sera peut-etre pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rousseau à une campagne très agreable, dans le comté de Surrey, où nous passâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rousseau me parut épris des beautés naturelles et solitaires de cet endroit. Aussi-tot, par l'entremise de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter sa maison avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établissement pour M. Rousseau. Si, après ce qui s'est passé, il y avoit de la sûreté à citer le témoignage de M. Rousseau sur quelque fait, j'en appellerois

(*b*) La livre sterling vaut environ 22 liv. 10 sols de notre monnoie.

à lui-même pour la vérité de ceux que j'avance. Quoi qu'il en soit, ils sont connus de M. Stewart, du Général Clarke, et en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je l'ai interrompu. M. Rousseau vint à Paris, muni d'un passeport que ses amis avoient obtenu. Je le conduisis en Angleterre. Pendant plus de deux mois, j'employai tous mes soins et ceux de mes amis pour trouver quelqu'arrangement qui pût lui convenir. On se prêtoit à tous ses caprices; on excusoit toutes ses singularités; on satisfaisoit toutes ses fantaisies; on n'épargna enfin ni temps ni complaisance pour lui procurer ce qu'il désiroit; et, quoique plusieurs des projets que j'avois formés pour son établissement eussent été rejetés, je me trouvois assez récompensé de mes peines par la reconnoissance et la tendresse même dont il paroissoit recevoir mon zèle et mes bons offices.

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport, gentilhomme distingué par sa naissance, sa fortune et son mérite, lui a offert une maison, appellée Wootton, qu'il a dans le comté de Derby, et qu'il habite rarement; et M. Rousseau lui paye pour lui et pour sa gouvernante une modique pension.

Dès que M. Rousseau fut arrivé à Wootton, il m'écrivit la lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 22 Mars 1766.

„ Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je suis arrivé au lieu de ma destination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve; il faudroit connoitre le lieu et lire dans mon coeur. Vous y devez lire au moins les sentimens qui vous regardent, et que vous avez si bien mérités. Si je vis dans cet agréable asyle, aussi heureux que je l'espere, une des douceurs de ma vie sera de penser que je vous les dois. Faire un homme heureux, c'est mériter de l'être. Puissiez-vous trouver en vous-méme le prix de tout ce que vous avez fait pour moi! Seul, j'aurois pu trouver de l'hospitalité, peut-être; mais je ne l'aurois jamais aussi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conservez-la moi toujours, mon cher Patron; aimez-moi pour moi qui vous dois tant, pour vous-méme; aimez moi pour le bien que vous m'avez fait. Je sens tout le prix de votre sincere amitié, je la desire ardemment; j'y veux répondre par toute la mienne, et je sens dans mon coeur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'est pas non plus sans quelque prix. Comme, pour des raisons dont nous avons parlé, je ne veux rien recevoir par la poste; je vous prie, lorsque vous ferez la bonne oeuvre de m'écrire, de remettre votre lettre à M. Davenport. L'affaire de ma voiture n'est pas arrangée, parce que je sais qu'on m'en a

imposé : c'est une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé, je vous conseille de quitter une fois pour toutes ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon principe, quand elles se tournent en piéges contre la simplicité. Je vous embrasse, mon cher Patron, avec le même coeur que j'espere et desire trouver en vous. „

J. J. R.

Peu de jours après, je reçus de lui une autre lettre dont voici la copie.

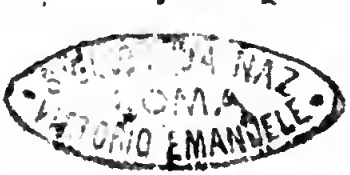
M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 29 Mars 1766.

„ Vous avez vu, mon cher Patron, par la lettre que M. Davenport a dû vous remettre, combien je me trouve ici placé selon mon goût. J'y serois peut-être plus à mon aise, si l'on y avoit pour moi moins d'attentions : mais les soins d'un si galant homme sont trop obligeans pour s'en fâcher ; et comme tout est mêlé d'inconvéniens dans la vie, celui d'être trop bien est un de ceux qui se tolerent le plus aisement. J'en trouve un plus grand à ne pouvoir me faire bien entendre des domestiques, ni surtout entendre un mot de ce qu'ils me disent. Heureusement Mademoiselle le Vasseur me sert d'interprête, et ses doigts parlent mieux que ma langue. Je trouve même à mon ignorance un avantage qui pourra.

ire compensation, c'est d'écarter les oisifs en es ennuyant. J'ai eu hier la visite de M. le Ministre, qui, voyant que je ne lui parlois que François, n'a pas voulu me parler Anglois ; de sorte que l'entrevue s'est passée à-peu-près sans mot dire. J'ai pris goût à l'expédient ; je m'en servirai avec tous mes voisins, si j'en ai ; et, dussé-je apprendre l'Anglois, je ne leur parlerai que François, surtout si j'ai le bonheur qu'ils n'en sachent pas un mot. C'est à-peu près la ruse des singes qui, disent les Negres, ne veulent pas parler, quoiqu'ils le puissent, de peur qu'on ne les fasse travailler.

„ Il n'est point vrai du tout que je sois convenu avec M. Gosset de recevoir un modele en présent. Au contraire, je lui en demandai le prix, qu'il me dit être d'une guinée et demie, ajoutant qu'il m'en vouloit faire la galanterie ; ce que je n'ai point accepté. Je vous prie donc de vouloir bien lui payer le modele en question, dont M. Davenport aura la bonté de vous rembourser. S'il n'y consent pas, il faut le lui rendre, et le faire acheter par une autre main. Il est destiné pour M. Du Peyrou, qui depuis long-temps desire avoir mon portrait, et en a fait faire un en miniature qui n'est point du tout ressemblant. Vous êtes pourvu mieux que lui ; mais je suis fâché que vous m'ayez ôté par une diligence aussi flatteuse, le plaisir de remplir le même devoir avec vous. Ayez la bonté, mon cher Patron, de faire remettre ce modele à MM. *Guinand et Honskey*, *Little S^t. Hellen's Bishopsgate Street*, pour l'envoyer à M. Du Peyrou par la pre-



miere occasion sûre. Il gêle ici depuis que j'y suis; il a neigé tous les jours; le vent coupe le visage: malgré cela, j'aimerois mieux habiter le trou d'un des lapins de cette garenne, que le plus bel appartement de Londres. Bonjour, mon cher Patron, je vous embarrasse de tout mon coeur.„

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M. Rousseau et moi, de ne point nous gêner l'un et l'autre par un commerce de lettres suivi, nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire, que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidelle et succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires, je demandai à M. Rousseau s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre, au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté; mais qu'il s'en rapporteroit entierement à l'avis de Milord Marechal. Encouragé par cette réponse, je ne fus pas plutôt arrivé à Londres; que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi, et particulierement au Général Conway, secrétaire d'Etat, et au Général Groeme, secrétaire et chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la pension à Leurs Majestés, qui y consentirent avec bonté, à condition seulement que la chose resteroit secrette. Nous écrivimes, M. Rousseau et moi, à Milord

aréchal, et M. Rousseau marqua dans sa tre que le secret qu'on demandoit étoit our lui une circonstance très agréable. Le nsentement de Milord Maréchal arriva, mme on se l'imagine bien; M. Rousseau artit peu de jours après pour Wootton, et ette affaire resta quelque temps suspendue, ar un dérangement qui survint dans la anté du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois passé avec M. Rousseau, m'avoit mis à portée de démêler son caractere; je commençois à craindre que l'inquiétude d'esprit qui lui est naturelle, ne l'empêchât de jouir du repos auquel l'hospitalité et la sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer: je voyois, avec une peine infinie, qu'il étoit né pour le tumulte et les orages, et que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude et de la tranquillité, le rendroit bientôt à charge à lui-même et à tout ce qui l'environnoit. Mais éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles, et sans cesse occupé des moyens de lui rendre service, je ne m'attendois gueres à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractere.

Il est nécessaire que je rappelle ici une lettre qui avoit été écrite à Paris, l'hiver dernier, sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la copie.

MON CHER JEAN-JAQUES,

„ Vous avez renoncé à Genève, votre patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse,

pays tant vanté dans vos écrits ; la France vous a décrété : venez donc chez moi. J'admire vos talens ; je m'amuse de vos rêveries, qui (soit dit en passant) vous occupent trop et trop long-temps. Il faut à la fin être sage et heureux : vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme ; démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le sens commun : cela les fâchera, sans vous faire tort. Mes Etats vous offrent une retraite paisible : je vous veux du bien, et je vous en ferai, si vous le trouvez bon. Mais si vous vous obstinez à rejeter mon secours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez : je suis Roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits ; et, ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

" Votre bon ami, FRÉDERIC. "

Cette lettre avoit été composée par M. Horace Walpole, environ trois semaines avant mon départ de Paris ; mais quoique je logeasse dans le même hôtel que M. Walpole, et que nous nous vissions très souvent, cependant, par attention pour moi, il avoit soigneusement caché cette plaisanterie jusqu'à mon départ. Alors il la montra à quelques amis ; on en prit des copies, qui bientôt

tôt se multiplierent. Cette petite piece se répandit rapidement dans toute l'Europe, et elle étoit dans les mains de tout le monde, lorsque je la vis à Londres pour la premiere fois.

Tous ceux qui connoissent la liberté dont on jouit en Angleterre, conviendront, je pense, que toute l'autorité du Roi, des Lords et des Communes, et toute la puissance ecclésiastique, civile et militaire du royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaisanterie de ce genre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le *St. James's Chronicle*; mais je le fus beaucoup de trouver, quelques jours après, dans le même papier, la piece suivante.

M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU ST. JAMES'S CHRONICLE.

De Wootton, le 7 Avril 1766.

„ Vous avez manqué, Monsieur, au respect que tout particulier doit aux têtes couronnées, en attribuant publiquement au Roi de Prusse une lettre pleine d'extravagance et de méchanceté, dont par cela seul vous deviez savoir qu'il ne pouvoit être l'auteur. Vous avez même osé transcrire sa signature, comme si vous l'aviez vue écrite de sa main. Je vous apprends, Monsieur, que cette lettre a été fabriquée à Paris; et ce qui navre et déchire mon cœur, que l'imposteur a des complices en Angleterre.

„ Vous devez au Roi de Prusse, à la véri-

té, à moi, d'imprimer la lettre que je vous écris et que je signe, en réparation d'une faute que vous vous reprocheriez sans doute, si vous saviez de quelles noirceurs vous vous rendez l'instrument. Je vous fais, Monsieur, mes sinceres salutations.„

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau montrer cet excès de sensibilité pour un incident aussi simple et aussi inévitable que la publication de la prétendue lettre du Roi de Prusse ; mais je me serois cru coupable moi-même de noirceur et de méchanceté, si j'avois imaginé que M. Rousseau me soupçonnoit d'être l'Editeur de cette plaisanterie, et que c'étoit contre moi qu'il se disposoit à tourner toute sa fureur. C'est cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il est bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la lettre la plus affectueuse (*c*) : c'est celle du 29 Mars. J'étois assurément le dernier homme du monde qui, dans les regles du sens commun, devoit être soupçonné ; cependant, sans la plus légére preuve, sans la moindre probabilité, c'est moi que non-seulement M. Rousseau soupçonne, mais qu'il accuse sans hésiter, d'avoir fait imprimer la satire dont il se plaint ; et, sans faire aucune recherche, sans entrer dans aucune explication, c'est moi qu'il insulte avec dessein, dans un papier public ; du plus cher de ses amis, me voilà sur le champ converti en ennemi perfide et méchant, et par là tous

(*c*) Page 20.

mes services passés et présens sont d'un seul trait adroitement effacés.

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet, et contre un tel homme, je demanderois à M. Rousseau pourquoi il me suppose le dessein de lui nuire. Les faits lui ont, en cent occasions, prouvé le contraire; et ce n'est pas l'usage, que les services que nous avons rendus, fassent naître en nous de la mauvaise volonté contre celui qui les a reçus. Mais, en supposant que j'eusse dans le cœur une secrette animosité contre M. Rousseau, me serois-je exposé au risque d'être découvert, en envoyant moi-même aux auteurs des papiers publics une satire qui faisoit du bruit, et qui étant aussi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientot entre leurs mains?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un soupçon si atroce et si ridicule, je continuai à servir M. Rousseau de la maniere la plus constante et la moins équivoque. Je renouvellai mes sollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de sa santé put lui permettre de s'occuper de quelque chose. Le Général s'adressa de nouveau au Roi pour la pension que nous demandions, et Sa Majesté y donna une seconde fois son consentement. On s'adressa aussi au Marquis de Rockingham, premier Lord de la trésorerie, pour arranger cette affaire; enfin, je la vois heureusement terminée, et plein de la joie la plus vive, j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponse; mais voici la lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. ROUSSEAU AU GÉNÉRAL CONWAY.

Le 22 Mai 1766.

MONSIEUR,

„ Vivement touché des graces dont il plait à Sa Majesté de m'honorer, et de vos bontés qui me les ont attirées, j'y trouve dès à présent ce bien précieux à mon cœur, d'intéresser à mon sort le meilleur des Rois et l'homme le plus digne d'être aimé de lui. Voilà, Monsieur, un avantage dont je suis jaloux, et que je ne mériterai jamais de perdre. Mais il faut vous parler avec la franchise que vous aimez. Après tant de malheurs, je me croyois préparé à tous les événemens possibles; il m'en arrive pourtant que je n'avois pas prévus, et qu'il n'est pas permis à un honnête homme de prévoir. Ils m'en affectent d'autant plus cruellement, et le trouble où ils me jettent, m'ôtant la liberté d'esprit nécessaire pour me bien conduire, tout ce que me dit la raison dans un état aussi triste, est de suspendre mes résolutions sur toute affaire importante, telle qu'est pour moi celle dont il s'agit. Loin de me refuser aux bienfaits du Roi, par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois à m'en glorifier; et tout ce que j'y vois de pénible, est de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du public comme aux miens. Mais lorsque je les recevrai, je veux pouvoir me livrer tout entier aux sentimens qu'ils m'inspirent. et n'avoir le cœur plein

que des bontés de Sa Majesté et des vôtres. Je ne crains pas que cette façon de penser les puisse altérer. Daignez donc, Monsieur, me les conserver pour des temps plus heureux: vous connoîtrez alors que je ne differe de m'en prévaloir, que pour tâcher de m'en rendre plus digne. Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations et mon respect.„

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Conway, comme à moi, un refus net d'accepter la pension tant qu'on en feroit un secret; mais comme M. Rousseau avoit été dès le commencement instruit de cette condition, et que toute sa conduite, ses discours, ses lettres, m'avoient persuadé qu'elle lui convenoit, je jugeai qu'il avoit honte de se rétracter là-dessus en m'écrivant; et je crus voir dans cette mauvaise honte, la raison d'un silence dont j'étois surpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune résolution relativement à cette affaire, et j'écrivis à M. Rousseau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre sa premiere façon de penser, et à accepter la pension.

Quant à l'accablement profond dont M. Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, et qui lui ôtoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que precisément dans ce temps-là, son hôte étoit très content, très

gai, et même très sociable. Je reconnus là cette foiblesse ordinaire de mon ami, qui veut toujours être un objet d'intérêt, en passant pour un opprimé par l'infortune, la maladie, les persécutions, lors même qu'il est le plus tranquille et le plus heureux. Son affectation de sensibilité extrême étoit un artifice trop souvent répété pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi. D'ailleurs, en le supposant même aussi vivement affecté qu'il le disoit, je n'aurois pu attribuer cette disposition qu'à la prétendue lettre du Roi de Prusse, dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les papiers publics.

J'attendis trois semaines sans avoir de réponse. Ce procédé me parut un peu étrange, et je l'écrivis à M. Davenport; cependant comme j'avois affaire à un homme très étrange aussi, et que j'attribuois toujours son silence à la petite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire, je ne voulois pas me décourager, et perdre, pour un vain cérémonial, l'occasion de lui rendre un service essentiel. Je renouvellai mes sollicitations auprès des Ministres, et je fus assez heureux dans mes soins, pour être autorisé à écrire la lettre suivante à M. Rousseau: c'est la premiere dont j'aie conservé une copie.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Londres, le 19 Juin 1766.

„ Comme je n'ai reçu, Monsieur, aucune réponse de vous, j'en conclus que vous per-

sévérez dans la résolution de refuser les bienfaits de Sa Majesté tant qu'on en fera un secret. Je me suis en conséquence adressé au Général Conway pour faire supprimer cette condition, et j'ai été assez heureux pour obtenir de lui la promesse d'en parler au Roi. Il faut seulement, m'a-t-il dit, que nous sachions préalablement de M. Rousseau, s'il est disposé à accepter une pension qui lui seroit accordée publiquement, afin que Sa Majesté ne soit pas exposée à un second refus. Il m'a autorisé à vous écrire là-dessus, et je vous prie de me faire savoir votre résolution le plutôt que vous pourrez. Si vous m'envoyez votre consentement, ce que je vous prie instamment de faire, je sais que je peux compter sur les bons offices du Duc de Richmont, pour appuyer la demande du Général Conway; ainsi je ne doute nullement du succès.

„ Je suis, mon cher Monsieur, très sincérement tout à vous. „

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 23 Juin 1766.

„ Je croyois, Monsieur, que mon silence interprété par votre conscience, en diroit assez; mais puisqu'il entre dans vos vues de ne pas l'entendre, je parlerai. Vous vous êtes mal caché; je vous connois, et vous ne

l'ignorez pas. Sans liaisons antérieures, sans querelles, sans démêlés, sans nous connoître autrement que par la réputation littéraire, vous vous empressez à m'offrir vos amis et vos soins; touché de votre générosité, je me jette entre vos bras; vous m'amenez en Angleterre, en apparence pour m'y procurer un asyle, et en effet pour m'y déshonorer. Vous vous appliquez à cette noble oeuvre avec un zèle digne de votre coeur, et avec un succès digne de vos talens. Il n'en falloit pas tant pour réussir: vous vivez dans le monde, et moi dans la retraite; le public aime à être trompé, et vous êtes fait pour le tromper. Je connois pourtant un homme que vous ne tromperez pas: c'est vous-même. Vous savez avec quelle horreur mon coeur repoussa le premier soupçon de vos desseins. Je vous dis, en vous embrassant, les yeux en larmes, que, si vous n'étiez le meilleur des hommes, il falloit que vous en fussiez le plus noir. En pensant à votre conduite secrette, vous vous direz quelquefois que vous n'êtes pas le meilleur des hommes, et je doute qu'avec cette idée, vous en soyez jamais le plus heureux.

„ Je laisse un libre cours aux manoeuvres devos amis, aux vôtres, et je vous abandonne avec peu de regret ma réputation pendant ma vie, bien sûr qu'un jour on nous rendra justice à tous deux. Quant aux bons offices en matiere d'intérêt avec lesquels vous vous masquez, je vous en remercie et vous en dispense. Je me dois de n'avoir plus de commerce avec vous, et de n'accepter, pas même à mon avantage, aucune affaire dont vous

soyez le médiateur. Adieu, Monsieur, je vous souhaite le plus vrai bonheur ; mais comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, voici la derniere lettre que vous recevrez de moi.„

J. J. R.

Je lui fis sur le champ la réponse suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Ce 26 Juin 1766.

„ Comme la conscience me dit que j'en ai toujours agi avec vous de la maniere la plus amicale, et que je vous ai donné en toute occasion les preuves les plus tendres et les plus actives d'une sincere affection, vous pouvez juger de l'extrême surprise que m'a causée la lecture de votre lettre. Il est aussi impossible de répondre à des accusations si violentes, et bornées à de simples généralités, qu'il est impossible de les concevoir. Mais cette affaire ne peut, ne doit pas en rester là. Je suppose charitablement que quelqu'infâme calomniateur m'a noirci auprès de vous ; mais en ce cas, le devoir vous oblige, et je suis persuadé que votre propre inclination vous porte à me donner les moyens de connoître mon accusateur et de me justifier ; ce que vous ne pouvez faire qu'en m'instruisant de ce dont on m'accuse. Vous dites que je sais moi-même que je vous ai trahi ; mais, je le dis hautement et je le dirai à tout l'univers, je sais le contraire ; je sais que mon amitié pour vous a été sans bornes et sans relâche ; et, quoique je vous

justifier d'employer des expressions si outrageantes contre un homme avec qui vous avez été si étroitement lié, et qui méritoit, à plusieurs titres, d'être traité par vous avec plus d'égards et de décence.

„ M. Davenport sait tout ce qui s'est passé relativement à votre pension, parce qu'il m'a paru nécessaire que la personne qui s'est chargée de vous procurer un établissement, connoisse exactement l'état de votre fortune, afin qu'elle ne soit pas tentée d'exercer à votre égard des actes de générosité, qui, en parvenant par hasard à votre connoissance, pourroient vous donner quelque sujet de mécontentement.

„ Je suis, Monsieur, etc. D. H. „

Le crédit de M. Davenport me procura, au bout de trois semaines, l'énorme lettre qu'on va lire, et qui a du moins cet avantage pour moi, qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon récit. J'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présentés peu fidellement, et je laisserai à mes lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 10 *Juillet* 1766.

„ (*) Je suis malade, Monsieur, et peu en état d'écrire; mais vous voulez une explica-

(*) Les notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres, et imprimées en caracteres romains;

tion, il faut vous la donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long-temps (1) : vous n'en voulutes point alors, je me tus; vous la voulez aujourd'hui, je vous l'envoie. Elle sera longue, j'en suis fâché; mais j'ai beaucoup à dire, et je n'y veux pas revenir à deux fois.

„ Je ne vis point dans le monde; j'ignore ce qui s'y passe; je n'ai point de parti, point d'associé, point d'intrigue; on ne me dit rien, je ne sais que ce que je sens; mais comme on me le fait bien sentir, je le sais bien. Le premier soin de ceux qui trament des noirceurs, est de se mettre à couvert des preuves juridiques; il ne feroit pas bon leur intenter un procès. La conviction intérieure admet un autre genre de preuves qui reglent les sentimens d'un honnête homme. Vous saurez sur quoi sont fondés les miens.

„ Vous demandez avec beaucoup de confiance qu'on vous nomme votre accusateur. Cet accusateur, Monsieur, est le seul homme au monde qui, déposant contre vous, pouvoit se faire écouter de moi; c'est vous-même. Je vais me livrer sans réserve et sans crainte à mon caractere ouvert; ennemi de tout ar-

celles de M. Rousseau sont distinguées par une étoile et imprimées en caracteres italiques. *Note des Editeurs.*

(1) M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si, pendant que nous avons vécu ensemble, il a eu quelques-uns des indignes soupçons dont cette lettre est remplie, il les a tenus bien secrets.

tifice, je vous parlerai avec la même franchise que si vous étiez un autre en qui j'eusse toute la confiance que je n'ai plus en vous. Je vous ferai l'histoire des mouvemens de mon ame et de ce qui les a produits, et nommant D. H. en tierce personne, je vous ferai juge vous-même de ce que je dois penser de lui. Malgré la longueur de ma lettre, je n'y suivrai point d'autre ordre que celui de mes idées, commençant par les indices, et finissant par la démonstration.

„ Je quittois la Suisse, fatigué de traitemens barbares, mais qui du moins ne mettoient en péril que ma personne, et laissoient mon honneur en sûreté. Je suivois les mouvemens de mon cœur pour aller joindre milord Maréchal; quand je reçus à Strasbourg de M. Hume l'invitation la plus tendre de passer avec lui en Angleterre, où il me promettoit l'accueil le plus favorable, et plus de tranquillité que je n'y en ai trouvé. Je balançai entre l'ancien ami et le nouveau, j'eus tort; je préférai ce dernier, j'eus plus grand tort: mais le plaisir de connoître par moi-même une nation célebre dont on me disoit tant de mal et tant de bien, l'emporta. Sûr de ne pas perdre George Keith, j'étois flatté d'acquérir David Hume. Son mérite, ses rares talens, l'honnêteté bien établie de son caractere, me faisoient desirer de joindre son amitié à celle dont m'honoroit son illustre compatriote; et je me faisois une sorte de gloire de montrer un bel exemple aux gens de lettres, dans l'union sincere de deux hommes dont les principes étoient si différens.

„ Avant l'invitation du Roi de Prusse et de milord Maréchal, incertain sur le lieu de ma retraite, j'avois demandé et obtenu par mes amis un passeport de la Cour de France, dont je me servis pour aller à Paris joindre M. Hume. Il vit, et vit trop peut-être, l'accueil que je reçus d'un grand Prince et, j'ose dire, du Public. Je me prêtai par devoir, mais avec répugnance, à cet éclat, jugeant combien l'envie de mes ennemis en seroit irritée. Ce fut un spectacle bien doux pour moi que l'augmentation sensible de bienveillance pour M. Hume, que la bonne œuvre qu'il alloit faire produisit dans tout Paris. Il devoit en être touché comme moi; je ne sais s'il le fut de la même maniere.

„ Nous partons avec un de mes amis, qui presqu'uniquement pour moi faisoit le voyage d'Angleterre. En débarquant à Douvres, transporté de toucher enfin cette terre de liberté, et d'y être amené par cet homme illustre, je lui saute au cou, je l'embrasse étroitement sans rien dire, mais en couvrant son visage de baisers et de larmes qui parloient assez. Ce n'est pas la seule fois ni la plus remarquable où il ait pu voir en moi les saisissemens d'un cœur pénétré. Je ne sais ce qu'il fait de ces souvenirs, s'ils lui viennent; j'ai dans l'esprit qu'il en doit quelquefois être importuné.

„ Nous sommes fêtés arrivant à Londres. On s'empresse dans tous les états à me marquer de la bienveillance et de l'estime. M. Hume me présente de bonne grace à tout le monde; il étoit naturel de lui attribuer, com-

me je faisois, la meilleure partie de ce bon accueil : mon cœur étoit plein de lui, j'en parlois à tout le monde, j'en écrivois à tous mes amis ; mon attachement pour lui prenoit chaque jour de nouvelles forces ; le sien paroissoit pour moi des plus tendres, et il m'en a quelquefois donné des marques dont je me suis senti très touché. Celle de faire faire mon portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. Cette fantaisie me parut un peu trop affichée, et j'y trouvai je ne sais quel air d'ostentation qui ne me plut pas. C'est tout ce que j'aurois pu passer à M. Hume, s'il eût été homme à jeter son argent par les fenêtres, et qu'il eût dans une galerie tous les portraits de ses amis. Au reste, j'avouerai sans peine qu'en cela je puis avoir tort (2).

„ Mais ce qui me parut un acte d'amitié et de générosité des plus vrais et des plus estimables, des plus dignes en un mot de M. Hume, ce fut le soin qu'il prit de solliciter pour moi de lui-même une pension du Roi, à laquelle je n'avois assurément aucun droit d'aspirer. Témoin du zèle qu'il mit à cette

(2) Voici le fait. M. Ramsay mon ami, peintre distingué et homme de mérite, me proposa de faire le portrait de M. Rousseau ; et lorsqu'il l'eut commencé, il me dit que son intention étoit de m'en faire présent. Ainsi ce n'est point à moi que l'idée en vint, et ce portrait ne me coûta rien. M. Rousseau s'est également mépris, et lorsqu'il me fait un compliment sur cette prétendue galanterie de ma part dans sa lettre du 29 Mars, et lorsqu'il s'en moque dans celle-ci.

affaire, j'en fus vivement pénétré: rien ne pouvoit plus me flatter qu'un service de cette espece, non pour l'intérêt assurément; (car, trop attaché peut-être à ce que je possede, je ne sais point desirer ce que je n'ai pas, et ayant par mes amis et par mon travail du pain suffisamment pour vivre, je n'ambitionne rien de plus); mais l'honneur de recevoir des témoignages de bontés, je ne dirai pas d'un si grand Monarque, mais d'un si bon mari, d'un si bon maître, d'un si bon ami, et surtout d'un si honnête homme, m'affectoit sensiblement; et quand je considérois encore dans cette grace, que le ministre qui l'avoit obtenue étoit la probité vivante, cette probité si utile aux peuples et si rare dans son état, je ne pouvois que me glorifier d'avoir pour bienfaiteurs trois des hommes du monde que j'aurois le plus desirés pour amis. Aussi, loin de me refuser à la pension offerte, je ne mis pour l'accepter qu'une condition nécessaire, savoir: un consentement dont, sans manquer à mon devoir, je ne pouvois me passer.

„ Honoré des empressemens de tout le monde, je tâchois d'y répondre convenablement. Cependant ma mauvaise santé et l'habitude de vivre à la campagne me firent trouver le séjour de la ville incommode. Aussitôt les maisons de campagne se présentent en foule; on m'en offre à choisir dans toutes les provinces. M. Hume se charge des propositions, il me les fait; il me conduit même à deux ou trois campagnes voisines: j'hésite long-temps sur le choix; il augmentoit cette incer-

incertitude. Je me détermine enfin pour cette province, et d'abord M. Hume arrange tout; les embarras s'applanissent: je pars, j'arrive dans cette habitation solitaire, commode, agréable; le maître de la maison prévoit tout, pourvoit à tout; rien ne manque. Je suis tranquille, indépendant; voilà le moment si desiré où tous mes maux doivent finir. Non, c'est là qu'ils commencent, plus cruels que je ne les avois encore éprouvés.

„ J'ai parlé jusqu'ici d'abondance de coeur, et rendant avec le plus grand plaisir justice aux bons offices de M. Hume. Que ce qui me reste à dire n'est il de même nature! Rien ne me coûtera jamais de ce qui pourra l'honorer. Il n'est permis de marchander sur le prix des bienfaits que quand on nous accuse d'ingratitude, et M. Hume m'en accuse aujourd'hui. J'oserai donc faire une observation qu'il rend nécessaire. En appréciant ses soins par la peine et le temps qu'ils lui coûtoient, ils étoient d'un prix inestimable, encore plus par sa bonne volonté: pour le bien réel qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'apparence que de poids. Je ne venois point comme un mendiant quêter du pain en Angleterre, j'y apportois le mien; j'y venois absolument chercher un asyle, et il est ouvert à tout étranger. D'ailleurs, je n'y étois point tellement inconnu, qu'arrivant seul, j'eusse manqué d'assistance et de services. Si quelques personnes m'ont recherché pour M. Hume, d'autres aussi m'ont recherché pour moi; et, par exemple, quand M. Davenport voulut bien m'offrir l'asyle que j'habite, ce ne fut pas pour

lui, qu'il ne connoissoit point, et qu'il vit seulement pour le prier de faire et d'appuyer son obligeante proposition. Ainsi quand M. Hume tâche aujourd'hui d'aliéner de moi cet honnête homme, il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné (3). Tout ce qui s'est fait de bien se seroit fait sans lui à-peu près de même, et peut-être mieux; mais le mal ne se fût point fait: car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre? pourquoi ces ennemis sont ils précisément les amis de M. Hume? Qui est ce qui a pu m'attirer leur inimitié? ce n'est pas moi, qui ne les vis de ma vie, et qui ne les connois pas; je n'en aurois aucun, si j'y étois venu seul (4).

„ J'ai parlé jusqu'ici des faits publics et notoires, qui par leur nature et par ma reconnoissance ont eu le plus grand éclat. Ceux qui me restent à dire sont, non-seulement particuliers, mais secrets, du moins dans leur

(3) M. Rousseau me juge mal, et devroit me connoître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes bontés à son malheureux hôte.

(4) Etranges effets d'une imagination blessée! M. Rousseau ignore, dit-il, ce qui se passe dans le monde, et il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le sait-il? où les voit-il? Il n'y a reçu que des marques de bienfaisance et d'hospitalité. M. Walpole seul avoit fait une plaisanterie sur lui, mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rousseau voyoit les choses comme elles sont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi et d'autre ennemi que lui-même.

cause, et l'on a pris toutes les mesures possibles pour qu'ils restassent cachés au public ; mais, bien connus de la personne intéressée, ils n'en opérent pas moins sa propre conviction.

„ Peu de temps après notre arrivée à Londres, j'y remarquai dans les esprits, à mon égard, un changement sourd qui bientôt devint très sensible. Avant que je vinsse en Angleterre, elle étoit un des pays de l'Europe où j'avois le plus de réputation, j'oserois presque dire de considération. Les papiers publics étoint pleins de mes éloges, et il n'y avoit qu'un cri contre mes persécuteurs. Ce ton se soutint à mon arrivée ; les papiers l'annoncerent en triomphe : l'Angleterre s'honoroit d'être mon refuge ; elle en glorifioit avec justice ses loix et son Gouvernement. Tout-à-coup, et sans aucune cause assignable, ce ton change, mais si fort et si vîte, que dans tous les caprices du public on n'en voit gueres de plus étonnant. Le signal fut donné dans un certain *magasin*, aussi plein d'inepties que de mensonges, où l'auteur bien instruit, ou feignant de l'être, me donnoit pour fils de musicien. Dès ce moment, les imprimés ne parlerent plus de moi que d'une maniere équivoque ou malhonnête. Tout ce qui avoit trait à mes malheurs, étoit déguisé, altéré, présenté sous un faux jour, et toujours le moins à mon avantage qu'il étoit possible. Loin de parler de l'accueil que j'avois reçu à Paris, et qui n'avoit fait que trop de bruit, on ne supposoit pas même que j'eusse osé paroître dans cette ville „

et un des amis de M. Hume fut très surpris quand je lui dis que j'y avois passé.

„ Trop accoutumé à l'inconstance du public pour m'en affecter, encore je ne laissois pas d'être étonné de ce changement si brusque, de ce concert si singulierement unanime, que pas un de ceux qui m'avoient tant loué absent, ne parût, moi présent, se souvenir de mon existence. Je trouvois bizarre que précisément après le retour de M. Hume, qui a tant de crédit à Londres, tant d'influence sur les gens de lettres et les libraires, et de si grandes liaisons avec eux, sa présence eût produit un effet si contraire à celui qu'on en pouvoit attendre; que, parmi tant d'Ecrivains de toute espece, pas un de ses amis ne se montrât le mien; et l'on voyoit bien que ceux qui parloient de moi n'étoient pas ses ennemis, puisqu'en faisant sonner son caractere public, ils disoient que j'avois traversé la France sous sa protection, à la faveur d'un passeport qu'il m'avoit obtenu de la Cour, et peu s'en falloit qu'ils ne fissent entendre que j'avois fait le voyage à sa suite et à ses frais.

„ Ceci ne signifioit rien encore, et n'étoit que singulier; mais ce qui l'étoit davantage, fut que le ton de ses amis ne changea pas moins avec moi que celui du public. Toujours, je me fais un plaisir de le dire, leurs soins, leurs bons offices ont été les mêmes, et très grands en ma faveur; mais loin de me marquer la même estime, celui surtout dont je veux parler et chez qui nous étions descendus à notre arrivée, accompagnoit tout

cela de propos si durs, et quelquefois si choquans, qu'on eût dit qu'il ne cherchoit à m'obliger que pour avoir droit de me marquer du mépris (5). Son frere, d'abord très accueillant, très honnête, changea bientôt avec si peu de mesure, qu'il ne daignoit pas même, dans leur propre maison, me dire un seul mot, ni me rendre le salut, ni aucun des devoirs que l'on rend chez soi aux étrangers. Rien cependant n'étoit survenu de nouveau que l'arrivée de J. J. Rousseau et de David Hume, et certainement la cause de ces changemens ne vint pas de moi; à moins que trop de simplicité, de discrétion, de modestie, ne soit un moyen de mécontenter les Anglois.

„ Pour M. Hume, loin de prendre avec moi un ton révoltant, il donnoit dans l'autre extrême. Les flagorneries m'ont toujours été suspectes. Il m'en a fait de toutes les façons (*), au point de me forçer, n'y pou-

(5) Il s'agit ici de M. Jean Steward, mon ami, qui a reçu M. Rousseau chez lui, et lui a rendu tous les bons offices qu'il a pu lui rendre. En se plaignant de ses procédés, M. Rousseau a oublié qu'il lui a écrit de Wootton même une lettre pleine de témoignages de reconnoissance les plus expressifs et les plus justes. Ce que M. Rousseau ajoute sur le frere Steward, n'est ni vrai ni honnête.

(*) *J'en dirai seulement une qui m'a fait rire: c'étoit de faire en sorte, quand je venois le voir, que je trouvasse toujours sur sa table un tome de l'*Héloïse; *comme si je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume, pour être assuré que de*

vant tenir davantage (6), à lui en dire mon sentiment. Sa conduite le dispensoit fort de s'étendre en paroles ; cependant, puisqu'il en vouloit dire, j'aurois voulu qu'à toutes ces louanges fades il eût substitué quelquefois la voix d'un ami ; mais je n'ai jamais trouvé dans son langage rien qui sentît la vraie amitié, pas même dans la façon dont il parloit de moi à d'autres en ma présence. On eût dit qu'en voulant me faire des patrons, il cherchoit à m'ôter leur bienveillance, qu'il vouloit plutot que j'en fusse assisté qu'aimé ; et j'ai quelquefois été surpris du tour révoltant qu'il donnoit à ma conduite près des gens qui pouvoient s'en offenser. Un exemple éclaircira ceci. M. Pennek du Musaeum, ami de Milord Maréchal et pasteur d'une paroisse où l'on vouloit m'établir, vint nous voir. M. Hume, moi présent, lui fait mes excuses de ne l'avoir pas prévenu : le docteur Maty, lui dit-il, nous avoit invités pour jeudi au Musaeum, où M. Rousseau devoit vous voir ; mais il préféra d'aller avec Madame Garrik à la comédie ; on ne peut pas faire tant d'affaires en un

tous les livres qui existent, l'Héloïse *doit être pour lui le plus ennuyeux.*

(6) On peut juger par les deux premieres lettres de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel côté les *flagorneries* ont commencé. Au reste, j'aimois et j'estimois M. Rousseau, et j'avois du plaisir à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai-je trop loué, mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

jour (7). Vous m'avouerez, Monsieur, que c'étoit là une étrange façon de me capter la bienveillance de M. Penneck.

„ Je ne sais ce qu'avoit pu dire en secret M. Hume à ses connoissances; mais rien n'étoit plus bizarre que leur façon d'en user avec moi de son aveu, souvent même par son assistance. Quoique ma bourse ne fût pas vide, que je n'eusse besoin de celle de personne, et qu'il le sût tres-bien, l'on eût dit que je n'étois là que pour vivre aux dépens du public, et qu'il n'étoit question que de me faire l'aumône, de maniere à m'en sauver un peu l'embarras (8); je puis dire que cette affectation continuelle et choquante est une des choses qui m'ont fait prendre le plus en aversion le séjour de Londres. Ce n'est sûrement pas sur ce pied qu'il faut présenter en Angleterre un homme à qui l'on veut attirer un peu de considération: mais cette charité peut être bénignement in-

(7) Je ne me rappelle pas un mot de toute cette histoire; mais ce qui me dispense d'y ajouter foi, c'est que je me souviens très bien que nous avions pris deux jours différens pour visiter le *Musaeum* et pour aller à la Comédie.

(8) J'imagine que M. Rousseau veut parler ici de deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la maison de M. Steward lorsqu'il voulut manger chez lui; et ce n'étoit pas pour lui épargner la dépense d'un repas, mais seulement parce qu'il n'y avoit pas de traiteur dans le voisinage. Je demande pardon aux lecteurs de les entretenir de semblables détails.

terprêtée, et je consens qu'elle le soit. Avançons.

„ On répand à Paris une fausse lettre du Roi de Prusse, à moi adressée et pleine de la plus cruelle malignité. J'apprends avec surprise que c'est un M. Walpole, ami de M. Hume, qui répand cette lettre; je lui demande si cela est vrai; mais pour toute réponse il me demande de qui je le tiens. Un moment auparavant, il m'avoit donné une carte pour ce même M. Walpole, afin qu'il se chargeât de papiers qui m'importent, et que je veux faire venir de Paris en sûreté.

„ J'apprends que le fils du (*) jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, est non-seulement l'ami, le protégé de M. Hume, mais qu'ils logent ensemble; et quand M. Hume voit que je sais cela, il m'en fait la confidence, m'assurant que le fils ne ressemble pas au pere. J'ai logé quelques nuits dans cette maison chez M. Hume avec ma gouvernante; et à l'air, à l'accueil dont nous ont honorés ses hotesses, qui sont ses amies, j'ai jugé de la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas ressembler à son pere, ont pu leur parler d'elle et de moi (9).

„ Ces

(*) Nous n'avons pas été autorisés à supprimer cette injure; mais elle est trop grossiere et trop gratuite pour blesser le célebre et estimable médecin sur qui elle tombe. *Note des éditeurs.*

(9) Me voilà donc accusé de trahison, parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau; parce que le fils

.. Ces faits combinés entr'eux, et avec une certaine apparence générale, me donnent insensiblement une inquiétude que je repousse avec horreur. Cependant les lettres que j'écris n'arrivent pas ; j'en reçois qui ont été ouvertes, et toutes ont passé par les mains de M. Hume (10). Si quelqu'une lui échappe, il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir. Un soir, je vois encore chez lui une manoeuvre de lettre dont je suis frappé (*). Après le

d'un homme que M. Rousseau n'aime pas, se trouve par hasard logé dans la même maison que moi ; parce que mes hôtesses, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement! .... Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau, que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere.

(10) Ces imputations d'indiscrétion et d'infidélité sont si odieuses, et les preuves en sont si ridicules, que je me crois dispensé d'y répondre.

(*) *Il faut dire ce que c'est que cette manoeuvre. J'écrivois sur la table de M. Hume, en son absence, une réponse à une lettre que je venois de recevoir. Il arrive, très curieux de savoir ce que j'écrivois, et ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma lettre sans la lui montrer ; et comme je la mettois dans ma poche, il la demande avidement, disant qu'il l'enverra le lendemain, jour de poste. La lettre reste sur sa table. Lord Newnham arrive, M. Hume sort un moment ; je reprends ma lettre, disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambassadeur de France ; j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newn-*

souper, gardant tous deux le silence au coin du feu, je m'apperçois qu'il me fixe, comme il lui arrivoit souvent, et d'une maniere dont l'idée est difficile à rendre. Pour cette fois, un regard sec, ardent, moqueur et prolongé devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarrasser, j'essayai de le fixer à mon tour; mais en arrêtant mes yeux sur les siens, je sens un frémissement inexplicable, et bientôt je suis forcé de les baisser. La physionomie et le ton du bon David sont d'un bon homme; mais où, grand Dieu! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ses amis!

„ L'impression de ce regard me reste et m'agite; mon trouble augmente jusqu'au saisissement: si l'épanchement n'eût succédé, j'étouffois. Bientôt un violent remords me gagne; je m'indigne de moi-même; enfin dans un

ham fait son enveloppe; il tire son cachet. M. Hume offre le sien avec tant d'empressement, qu'il faut s'en servir par préférence. On sonne. Lord Newnham donne la lettre au laquais de M. Hume pour la remettre au sien qui attendoit en bas avec son carosse, afin qu'il la porte chez M. l'Ambassadeur. A peine le laquais de M. Hume étoit hors de la porte, que je me dis: je parie que le maître va le suivre. Il n'y manqua pas. Ne sachant comment laisser seul Milord Newnham, j'hésitai quelque temps avant que de suivre à mon tour M. Hume; je n'apperçus rien, mais il vit très bien que j'étois inquiet. Ainsi, quoique je n'aie reçu aucune réponse à ma lettre, je ne doute pas qu'elle ne soit parvenue; mais je doute un peu, je l'avoue, qu'elle n'ait pas été lue auparavant.

transport que je me rappelle encore avec délices, je m'élance à son cou, je le serre étroitement; suffoqué de sanglots, inondé de larmes, je m'écrie d'une voix entrecoupée: *Non, non, David Hume n'est pas un traître; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir* (11). David Hume me rend poliment mes embrassemens, et tout en me frappant de petits coups sur le dos, me répete plusieurs fois d'un ton tranquille: *Quoi, mon cher Monsieur! Eh, mon cher Monsieur! Quoi donc, mon cher Monsieur!* Il ne me dit rien de plus; je sens que mon coeur se resserre; nous allons nous coucher, et je pars le lendemain pour la province. Arrivé dans cet agréable asyle où j'étois venu chercher le repos de si loin, je devois le trouver dans une maison solitaire, commode et riante, dont le maître, homme d'esprit et de mérite, n'épargnoit rien de ce qui pouvoit m'en faire aimer le séjour. Mais quel repos peut-on goûter dans la vie, quand le coeur est agité! Troublé de la plus cruelle incertitude, et ne sachant que penser d'un homme que je devois aimer, je cherchai à me délivrer de ce doute funeste, en rendant ma confiance à mon bienfaiteur; car pourquoi, par quel caprice inconcevable eût-il eu tant de zèle à l'extérieur pour mon bien-être, avec des projets secrets contre mon honneur?

(11) Tout le dialogue de cette scene est artificieusement concerté pour préparer et fonder une partie de la fable tissue dans cette lettre. On verra ce que j'ai à dire sur cet article dans ma réponse à M. Rousseau.

Dans les observations qui m'avoient inquiété, chaque fait en lui-même étoit peu de chose; il n'y avoit que leur concours d'étonnant: et peut-être, instruit d'autres faits que j'ignorois, M. Hume pouvoit-il, dans un éclaircissement, me donner une solution satisfaisante. La seule chose inexplicable, étoit qu'il se fût refusé à un éclaircissement que son honneur et son amitié pour moi rendoient également nécessaire. Je voyois qu'il y avoit là quelque chose que je ne comprenois pas, et que je mourois d'envie d'entendre. Avant donc de me décider absolument sur son compte, je voulus faire un dernier effort et lui écrire, pour le ramener s'il se laissoit séduire à mes ennemis, ou pour le faire expliquer de maniere ou d'autre. Je lui écrivis une lettre qu'il dut trouver fort naturelle (*), s'il étoit coupable, mais fort extraordinaire, s'il ne l'étoit pas: car, quoi de plus extraordinaire qu'une lettre pleine à la fois de gratitude sur ses services et d'inquiétude sur ses sentimens, et où mettant, pour ainsi dire, ses actions d'un côté et ses intentions de l'autre, au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il m'avoit données, je le prie de m'aimer à cause du bien qu'il m'avoit fait (12)? Je n'ai pas pris mes précautions d'assez loin

(*) *Il paroît par ce qu'il m'écrit en dernier lieu, qu'il est très content de cette lettre, et qu'il la trouve fort bien.*

(12) Ma réponse à cela est dans la lettre même de M. Rousseau, du 22 Mars, où l'on trouve le ton de la plus grande cordialité, sans aucune réserve, sans la moindre apparence de soupçon.

pour garder une copie de cette lettre ; mais puisqu'il les a prises lui, qu'il la montre ; et quiconque la lira, y voyant un homme tourmenté d'une peine secrette qu'il veut faire entendre et qu'il n'ose dire, sera curieux, je m'assure, de savoir quel éclaircissement cette lettre aura produit, surtout à la suite de la scene précédente. Aucun ; rien du tout. M. Hume se contente, en réponse, de me parler des soins obligeans que M. Davenport se propose de prendre en ma faveur. Du reste, pas un mot sur le principal sujet de ma lettre, ni sur l'état de mon coeur, dont il devoit si bien voir le tourment. Je fus frappé de ce silence encore plus que je ne l'avois été de son flegme à notre dernier entretien. J'avois tort ; ce silence étoit fort naturel après l'autre, et j'aurois dû m'y attendre : car quand on a osé dire en face à un homme, *je suis tenté de vous croire un traître*, et qu'il n'a pas la curiosité de vous demander *sur quoi* (13), l'on peut compter qu'il n'aura pareille curiosité de sa vie ; et pour peu que les indices le chargent, cet homme est jugé.

„ Après la réception de sa lettre, qui tarda beaucoup, je pris enfin mon parti, et résolus de ne lui plus écrire. Tout me confirma bientot dans la résolution de rompre avec lui tout commerce. Curieux au dernier point du détail de mes moindres affaires, il ne s'étoit pas borné à s'en informer de moi dans nos entretiens ; mais j'appris qu'après avoir commencé par

(13) Tout cela porte sur la même fable. Voyez la note 11.

faire avouer à ma gouvernante qu'elle en étoit instruite, il n'avoit pas laissé échapper avec elle un seul tête-à-tête (14), sans l'interroger jusqu'à l'importunité sur mes occupations, sur mes ressources, sur mes amis, sur mes connoissances, sur leurs noms, leur état, leur demeure; et avec une adresse jésuitique, il avoit demandé séparément les mêmes choses à elle et à moi. On doit prendre intéret aux affaires d'un ami, mais on doit se contenter de ce qu'il veut nous en dire, surtout quand il est aussi ouvert, aussi confiant que moi; et tout ce petit cailletage de commere convient, on ne peut pas plus mal, à un philosophe.

„ Dans le même temps je reçois encore deux lettres qui ont été ouvertes. L'une de M. Boswell, dont le cachet étoit en si mauvais état, que M. Davenport, en la recevant, le fit remarquer au laquais de M. Hume; et l'autre de M. d'Ivernois, dans un paquet de M. Hume, laquelle avoit été recachetée au moyen d'un fer chaud, qui, mal-adroitement appliqué, avoit brûlé le papier autour de l'empreinte. J'écrivis à M. Davenport, pour le prier de garder par-devers lui toutes les lettres qui lui seroient remises pour moi, et de n'en remettre aucune à personne, sous quelque prétexte que ce fût. J'ignore si M. Davenport, bien éloigné de penser que cette précaution pût regarder M. Hume, lui montra ma

(14) Je n'ai eu qu'un seul *tête-à-tête* avec sa gouvernante, ce fut lorsqu'elle arriva à Londres. J'avoue qu'il ne me vint pas dans l'esprit de l'entretenir d'autre chose que de M. Rousseau.

lettre ; mais je sais que tout disoit à celui-ci qu'il avoit perdu ma confiance, et qu'il n'en alloit pas moins son train, sans s'embarrasser de la recouvrer.

„ Mais que devins-je, lorsque je vis dans les papiers publics la prétendue lettre du Roi de Prusse que je n'avois pas encore vue ; cette fausse lettre, imprimée en François et en Anglois, donnée pour vraie, même avec la signature du Roi ; et que j'y reconnus la plume de M. d'Alembert (*) aussi sûrement que si je la lui avois vu écrire ?

„ A l'instant un trait de lumiere vint m'éclairer sur la cause secrette du changement étonnant et prompt du public Anglois à mon égard, et je vis à Paris le foyer du complot qui s'exécutoit à Londres.

„ M. d'Alembert, autre ami très intime de M. Hume, étoit depuis longtemps mon ennemi caché, et n'épioit que les occasions de me nuire sans se commettre ; il étoit le seul des gens de Lettres d'un certain nom et de mes anciennes connoissances (15), qui ne me fût point venu voir, ou qui ne m'eût rien fait dire à mon dernier passage à Paris. Je connoissois ses dispositions secrettes : mais je m'en inquiétois peu, me contentant d'en

(*) Voyez là-dessus la déclaration de M. d'Alembert imprimée à la fin de cette brochure. *Note des Éditeurs.*

(15) M. Rousseau étoit excédé, disoit-il, des visites qu'il recevoit ; doit-il se plaindre que M. d'Alembert, qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la sienne.

avertir mes amis dans l'occasion. Je me souviens qu'un jour, questionné sur son compte par M. Hume, qui questionna de même ensuite ma gouvernante, je lui dis que M. d'Alembert étoit un homme adroit et rusé. Il me contredit avec une chaleur dont je m'étonnai, ne sachant pas alors qu'ils étoient si bien ensemble, et que c'étoit sa propre cause qu'il défendoit.

„ La lecture de cette lettre m'alarma beaucoup; et sentant que j'avois été attiré en Angleterre en vertu d'un projet qui commençoit à s'exécuter, mais dont j'ignorois le but, je sentois le péril sans savoir où il pouvoit être, ni de quoi j'avois à me garantir; je me rappellai alors quatre mots effrayans de M. Hume, que je rapporterai ci-après. Que penser d'un écrit où l'on me faisoit un crime de mes miseres; qui tendoit à m'ôter la commisération de tout le monde dans mes malheurs, et qu'on donnoit sous le nom du Prince meme qui m'avoit protégé, pour en rendre l'effet plus cruel encore? Que devois je augurer de la suite d'un tel début? Le peuple Anglois lit les papiers publics, et n'est pas déjà trop favorable aux étrangers; un vetement qui n'est pas le sien, suffit pour le mettre de mauvaise humeur: qu'en doit attendre un pauvre étranger dans ses promenades champetres, le seul plaisir de la vie auquel il s'est borné, quand on aura persuadé à ces bonnes gens que cet homme aime qu'on le lapide? ils seront fort tentés de lui en donner l'amusement. Mais ma douleur, ma douleur profonde et cruelle, la plus amere que j'aye jamais res-

sentie, ne venoit pas du péril auquel j'étois exposé; j'en avois trop bravé d'autres pour être fort ému de celui-là: la trahison (16) d'un faux ami, dont j'étois la proie, étoit ce qui portoit dans mon coeur trop sensible l'accablement, la tristesse et la mort. Dans l'impétuosité d'un premier mouvement, dont jamais je ne fus le maitre, et que mes adroits ennemis savent faire naitre pour s'en prévaloir, j'ecris des lettres pleines de désordre où je ne déguise ni mon trouble ni mon indignation.

„ Monsieur, j'ai tant de choses à dire qu'en chemin faisant j'en oublie la moitié. Par exemple, une relation en forme de lettre sur mon sejour à Montmorency, fut portée par des Libraires à M. Hume qui me la montra. Je consentis qu'elle fût imprimée; il se chargea d'y veiller: elle n'a jamais paru. J'avois apporté un exemplaire des lettres de M. Du Peyrou, contenant la relation des affaires de Neufchâtel qui me regardent; je les remis aux mêmes Libraires à leur priere, pour les faire traduire et réimprimer; M. Hume se chargea d'y veiller: elles n'ont jamais paru (*). Dès

(16) Ce *faux ami*, c'eſt moi, sans doute; mais cette *trahison*, quelle est elle? Quel mal ai-je fait ou ai-je pu faire à M. Rousseau? En me supposant le projet caché de le perdre, comment pouvois-je y parvenir par les services que je lui rendois? Si M. Rousseau en étoit cru, on me trouveroit bien plus imbécille que méchant.

(*) *Les libraires viennent de me marquer que cette édition est faite et prête à paroître. Cela peut*

que la fausse lettre du Roi de Prusse et sa traduction parurent, je compris pourquoi les autres écrits restoient supprimés (17), et je l'écrivis aux Libraires. J'écrivis d'autres lettres qui probablement ont couru dans Londres : enfin j'employai le crédit d'un homme de mérite et de qualité, pour faire mettre dans les papiers une déclaration de l'imposture. Dans cette déclaration, je laissois paroître toute ma douleur et je n'en déguisois pas la cause.

„ Jusqu'ici M. Hume a semblé marcher dans les ténebres. Vous l'allez voir désormais dans la lumiere marcher à découvert. Il n'y a qu'à toujours aller droit avec les gens rusés : tôt ou tard ils se décelent par leurs ruses mêmes.

„ Lorsque cette prétendue lettre du Roi de Prusse fut publiée à Londres, M. Hume, qui certainement savoit qu'elle étoit supposée, puisque je le lui avois dit, n'en dit rien, ne m'écrit rien, se tait et ne songe pas même à faire, en faveur de son ami absent, aucune déclaration de la verité (18). Il ne falloit,

être ; mais c'est trop tard, et, qui pis est, trop à propos.

(17) Il y a environ quatre mois que M. Becket, libraire, dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie survenue au traducteur qui avoit retardé cette publication. Au reste, je n'ai jamais promis de donner aucun soin à cette Edition. M. Becket m'en est garant.

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la supposition de la lettre, et d'ailleurs M. Walpole étoit connu pour en être l'auteur.

pour aller au but, que laisser dire et se tenir coi : c'est ce qu'il fit.

„ M. Hume ayant été mon conducteur en Angleterre, y étoit, en quelque façon, mon protecteur, mon patron. S'il étoit naturel qu'il prit ma défense, il ne l'étoit pas moins qu'ayant une protestation publique à faire, je m'adressasse à lui pour cela. Ayant déjà cessé (19) de lui écrire, je n'avois garde de recommencer. Je m'adresse à un autre. Premier soufflet sur la joue de mon patron. Il n'en sent rien.

„ En disant que la lettre étoit fabriquée à Paris, il m'importoit fort peu lequel on entendit de M. d'Alembert ou de son prête-nom M. Walpole ; mais en ajoutant que ce qui navroit et déchiroit mon coeur, étoit que l'imposteur avoit des complices en Angleterre, je m'expliquois avec la plus grande clarté pour leur ami qui étoit à Londres, et qui vouloit passer pour le mien. Il n'y avoit certainement que lui seul en Angleterre dont la haine pût déchirer et navrer mon coeur. Second soufflet sur la joue de mon patron. Il n'en sent rien.

„ Au contraire, il feint malignement que mon affliction venoit seulement de la publication de cette lettre, afin de me faire passer pour un homme vain qu'une satyre affecte beaucoup. Vain ou non, j'étois mortellement

(19) M. Rousseau manque ici de mémoire. Il oublie que seulement huit jours auparavant il m'avoit écrit une lettre très cordiale. *Voyez la lettre du 29 Mars.*

affligé; il le savoit, et ne m'écrivoit pas un mot. Ce tendre ami, qui a tant à coeur que ma bourse soit pleine, se soucie assez peu que mon coeur soit déchiré.

„ Un autre écrit paroit bientôt dans les mêmes feuilles, de la même main que le premier, plus cruel encore, s'il étoit possible, et où l'auteur ne peut déguiser sa rage sur l'accueil que j'avois reçu à Paris (20). Cet écrit ne m'affecta plus; il ne m'apprenoit rien de nouveau. Les libelles pouvoient aller leur train sans m'émouvoir, et le volage public lui-même se lassoit d'être long-temps occupé du même sujet. Ce n'est pas le compte des comploteurs qui, ayant ma réputation d'honnête homme à détruire, veulent de maniere ou d'autre en venir à bout. Il fallut changer de batterie.

„ L'affaire de la pension n'étoit pas terminée. Il ne fut pas difficile à M. Hume d'obtenir de l'humanité du Ministre et de la générosité du Prince, qu'elle le fût. Il fut chargé de me le marquer; il le fit. Ce moment fut, je l'avoue, un des plus critiques de ma vie. Combien il m'en coûta pour faire mon devoir! Mes engagemens précédens, l'obligation de correspondre avec respect aux bontés du Roi, l'honneur d'être l'objet de ses attentions, de celles de son Ministre; le desir de marquer combien j'y étois sensible; même l'avantage d'être un peu plus au large en approchant de la vieillesse, accablé d'ennuis

(20) Je n'ai aucune connoissance de ce prétendu libelle.

et de maux ; enfin l'embarras de trouver une excuse honnête pour éluder un bienfait déjà presqu'accepté ; tout me rendoit difficile et cruelle la nécessité d'y renoncer, car il le falloit assurément, ou me rendre le plus vil de tous les hommes, en devenant volontairement l'obligé de celui dont j'étois trahi.

„ Je fis mon devoir, non sans peine ; j'écrivis directement à M. le Général Conway, et avec autant de respect et d'honnêteté qu'il me fut possible, sans refus absolu, je me défendis pour le présent d'accepter. M. Hume avoit été le négociateur de l'affaire, le seul même qui en eût parlé ; non-seulement je ne lui répondis point, quoique ce fût lui qui m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot de lui dans ma lettre. Troisieme soufflet sur la joue de mon patron, et pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est assurément sa faute ; il n'en sent rien.

„ Ma lettre n'étoit pas claire, et ne pouvoit l'être pour M. le Général Conway, qui ne savoit pas à quoi tenoit ce refus ; mais elle l'étoit fort pour M. Hume qui le savoit très-bien : cependant il feint de prendre le change tant sur le sujet de ma douleur, que sur celui de mon refus ; et dans un billet qu'il m'écrit, il me fait entendre qu'on me ménagera la continuation des bontés du Roi si je me ravise sur la pension. En un mot il prétend à toute force, et quoi qu'il arrive, demeurer mon patron malgré moi. Vous jugez bien, Monsieur, qu'il n'attendoit pas de réponse, et il n'en eut point.

„ Dans ce même temps à-peu-près, car

je ne sais pas les dates, et cette exactitude ici n'est pas nécessaire, parut une lettre de M. de Voltaire à moi adressée avec une traduction Angloise, qui renchérit encore sur l'original. Le noble objet de ce spirituel ouvrage, est de m'attirer le mépris et la haine de ceux chez qui je me suis réfugié. Je ne doutai point que mon cher patron n'eût été un des instrumens de cette publication, surtout quand je vis qu'en tâchant d'aliéner de moi ceux qui pouvoient en ce pays me rendre la vie agréable, on avoit omis de nommer celui qui m'y avoit conduit. On savoit sans doute, que c'étoit un soin superflu et qu'à cet égard rien ne restoit à faire. Ce nom si mal-adroitement oublié dans cette lettre, me rappella ce que dit Tacite du portrait de Brutus omis dans une pompe funebre, que chacun l'y distinguoit, précisément parce qu'il n'y étoit pas.

„ On ne nommoit donc pas M. Hume; mais il vit avec les gens qu'on nommoit. Il a pour amis tous mes ennemis, on le sait: ailleurs les Trochin, (21) les d'Alembert, les Voltaire; mais il y a bien pis à Londres, c'est que je n'y ai pour ennemis que ses amis. Eh pourquoi y en aurois-je

(21) Je n'ai jamais été assez heureux pour me rencontrer avec M. de Voltaire; il m'a fait seulement l'honneur de m'écrire une lettre, il y a environ trois ans. Je n'ai vu de ma vie M. Tronchin, et je n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui. Quant à M. d'Alembert, je me fais gloire de son amitié.

d'autres ? Qu'ai-je fait à Lord (22) Littleton, que je ne connois même pas ? Qu'ai-je fait à M. Walpole, que je ne connois pas davantage ? Que savent-ils de moi, sinon que je suis malheureux et l'ami de leur ami Hume ? Que leur a-t-il donc dit, puisque ce n'est que par lui qu'ils me connoissent ? Je crois bien qu'avec le rôle qu'il fait, il ne se démasque pas devant tout le monde ; ce ne seroit plus être masqué. Je crois bien qu'il ne parle pas de moi à M. le Général Conway ni à M. le Duc de Richemont, comme il en parle dans ses entretiens secrets avec M. Walpole, et dans sa correspondance secrette avec M. d'Alembert ; mais qu'on découvre la trame qui s'ourdit à Londres depuis mon arrivée, et l'on verra si M. Hume n'en tient pas les principaux fils.

„ Enfin le moment venu qu'on croit propre à frapper le grand coup, on en prépare l'effet par un nouvel Ecrit satyrique qu'on

(22) M. Rousseau voyant dans les papiers publics l'annonce d'une lettre qui lui étoit adressée sous le nom de M. Voltaire, écrivit à M. Davenport, qui étoit alors à Londres, pour le prier de la lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie imprimée étoit très fautive ; mais que j'en demanderois au Lord Littleton une copie manuscrite qui étoit correcte. Cela suffit à M. Rousseau pour lui faire conclure que Lord Littleton est son ennemi mortel et mon intime ami, et que nous conspirons ensemble contre lui. Il auroit dû plutôt conclure que la copie, qui avoit été imprimée, ne venoit pas de moi.

fait mettre dans les papiers (23). S'il m'étoit resté jusqu'alors le moindre doute, comment auroit-il pu tenir devant cet Ecrit, puisqu'il contenoit des faits qui n'étoient connus que de M. Hume, chargés, il est vrai, pour les rendre odieux au public.

„ On dit dans cet Ecrit que j'ouvre ma porte aux grands et que je la ferme aux petits. Qui est-ce qui sait à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte, que M. Hume, avec qui j'ai demeuré et par qui sont venus tous ceux que j'ai vus? Il faut en excepter un Grand que j'ai reçu de bon coeur sans le connoître, et que j'aurois reçu de bien meilleur coeur encore si je l'avois connu. Ce fut M. Hume qui me dit son nom quand il fut parti. En l'apprenant j'eus un vrai chagrin que, daignant monter au second étage, il ne fût pas entré au premier.

„ Quant aux petits, je n'ai rien à dire. J'aurois desiré voir moins de monde; mais, ne voulant déplaire à personne, je me laissois diriger par M. Hume, et j'ai reçu de mon mieux tous ceux qu'il m'a présentés, sans distinction de petits ni de grands.

„ On dit dans ce même Ecrit que je reçois mes parens froidement, *pour ne rien dire de plus.* Cette généralité consiste à avoir une fois reçu assez froidement le seul parent que j'aie hors de Geneve, et cela en présence

(23) Je n'ai jamais vu cette piece ni avant ni après sa publication; et tous ceux à qui j'en ai parlé, n'en ont aucune connoissance.

de

de M. Hume (24). C'est nécessairement ou M. Hume ou ce parent qui a fourni cet article. Or mon cousin, que j'ai toujours connu pour bon parent et pour honnête homme, n'est pas capable de fournir à des satyres publiques contre moi. D'ailleurs, borné par son état à la société des gens de commerce, il ne vit pas avec les gens de Lettres, ni avec ceux qui fournissent des articles dans les papiers, encore moins avec ceux qui s'occupent à des satyres. Ainsi l'article ne vient pas de lui. Tout au plus puis-je penser que M. Hume aura tâché de le faire jaser, ce qui n'est pas absolument difficile, et qu'il aura tourné ce qu'il lui a dit de la maniere la plus favorable à ses vues. Il est bon d'ajouter qu'après ma rupture avec M. Hume j'en avois écrit à ce cousin-là.

„ Enfin, on dit dans ce même Ecrit que je suis sujet à changer d'amis. Il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare.

„ Distinguons. J'ai depuis vingt-cinq et trente ans des amis très solides. J'en ai de plus nouveaux, mais non moins sûrs, que je garderai plus long-tems si je vis. Je n'ai pas en général trouvé la même sûreté chez ceux que j'ai faits parmi les gens de Lettres. Aussi j'en ai changé quelquefois, et j'en changerai tant qu'ils me seront suspects; car je suis bien

(24) Je n'étois pas présent, lorsque M. Rousseau reçut son cousin. Je les vis ensuite ensemble un seul moment sur la terrasse de Buckingham-Street.

déterminé à ne garder jamais d'amis par bienséance: je n'en veux avoir que pour les aimer.

„ Si jamais j'eus une conviction intime et certaine, je l'ai que M. Hume a fourni les matériaux de cet Ecrit. Bien plus, non-seulement j'ai cette certitude, mais il m'est clair qu'il a voulu que je l'eusse: car comment supposer un homme aussi fin, assez maladroit pour se découvrir à ce point, voulant se cacher?

„ Quel étoit son but? Rien n'est plus clair encore. C'étoit de porter mon indignation à son dernier terme, pour amener avec plus d'éclat le coup qu'il me préparoit. Il sait que pour me faire faire bien des sotises il suffit de me mettre en colere. Nous sommes au moment critique qui montrera s'il a bien ou mal raisonné.

„ Il faut se posséder autant que fait M. Hume, il faut avoir son flegme et toute sa force d'esprit, pour prendre le parti qu'il prit, après tout ce qui s'étoit passé. Dans l'embarras où j'étois, écrivant à M. le général Conway, je ne pus remplir ma lettre que de phrases obscures dont M. Hume fit, comme mon ami, l'interprétation qu'il lui plut. Supposant donc, quoiqu'il sût tres-bien le contraire, que c'étoit la clause du secret qui me faisoit de la peine, il obtient de M. le général qu'il voudroit bien s'employer pour la faire lever. Alors cet homme stoïque et vraiment insensible m'écrit la lettre la plus amicale, où il me marque qu'il s'est employé pour faire lever la clause, mais qu'avant toute chose il faut savoir si je veux

accepter cette condition, pour ne pas exposer Sa Majesté à un second refus.

„ C'étoit ici le moment décisif, la fin, l'objet de tous ses travaux. Il lui falloit une réponse, il la vouloit. Pour que je ne pusse me dispenser de la faire, il envoie à M. Davenport un duplicata de sa lettre, et non content de cette précaution, il m'écrit dans un autre billet qu'il ne sauroit rester plus longtemps à Londres pour mon service. La tête me tourna presque en lisant ce billet. De mes jours je n'ai rien trouvé de plus inconcevable.

„ Il l'a donc enfin cette réponse tant desirée, et se presse déjà d'en triompher. Déjà écrivant à M. Davenport, il me traite d'homme féroce et de monstre d'ingratitude. Mais il lui faut plus. Ses mesures sont bien prises, à ce qu'il pense; nulle preuve contre lui ne peut échapper. Il veut une explication: il l'aura, et la voici.

„ Rien ne la conclut mieux que le dernier trait qui l'amene. Seul il prouve tout et sans réplique.

„ Je veux supposer, par impossible, qu'il n'est rien revenu à M. Hume de mes plaintes contre lui: il n'en sait rien, il les ignore aussi parfaitement que s'il n'eût été faufilé avec personne qui en fût instruit, aussi parfaitement que si durant ce temps il eût vécu à la Chine (25). Mais ma conduite immédiate

(25) Comment aurois-je deviné ces chimériques soupçons? M. Davenport, la seule personne de ma

entre lui et moi; les derniers mots si frappans que je lui dis à Londres; la lettre qui suivit, pleine d'inquiétude et de crainte; mon silence obstiné, plus énergique que des paroles; ma plainte amere et publique au sujet de la lettre de M. d'Alembert; ma lettre au Ministre, qui ne m'a point écrit, en réponse à celle qu'il m'écrit lui-même, et dans laquelle je ne dis pas un mot de lui; enfin mon refus, sans daigner m'adresser à lui, d'acquiescer à une affaire qu'il a traitée en ma faveur, moi le sachant, et sans opposition de ma part; tout cela parle seul du ton le plus fort, je ne dis pas à tout homme qui auroit quelque sentiment dans l'ame, mais à tout homme qui n'est pas hébété.

„ Quoi! après que j'ai rompu tout commerce avec lui depuis près de trois mois, après que je n'ai répondu à pas une de ses lettres, quelqu'important qu'en fût le sujet, environné des marques publiques et particulieres de l'affliction que son infidélité me cause, cet homme éclairé, ce beau génie naturellement si clair-voyant et volontairement si stupide, ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien, n'est ému de rien, et sans un seul mot de plainte, de justification, d'explication, il continue à se donner, malgré moi, pour moi les soins les plus grands, les plus empressés! il m'écrit affectueusement qu'il ne peut rester à Londres plus long-temps pour mon service; comme si nous étions d'accord qu'il y restera

connoissance qui vit alors M. Rousseau, m'assure qu'il les ignoroit parfaitement lui-même.

pour cela! Cet aveuglement, cette impassibilité, cette obstination ne sont pas dans la nature: il faut expliquer cela par d'autres motifs. Mettons cette conduite dans un plus grand jour, car c'est un point décisif.

„ Dans cette affaire il faut nécessairement que M. Hume soit le plus grand ou le dernier des hommes, il n'y a pas de milieu. Reste à voir lequel c'est des deux.

„ Malgré tant de marques de dédain de ma part, M. Hume avoit-il l'étonnante générosité de vouloir me servir sincerement? Il savoit qu'il m'étoit impossible d'accepter ses bons offices tant que j'aurois de lui les sentimens que j'avois conçus. Il avoit éludé l'explication lui-même. Ainsi me servant sans se justifier il rendoit ses soins inutiles; il n'étoit donc pas généreux.

„ S'il supposoit qu'en cet état j'accepterois ses soins, il supposoit donc que j'étois un infâme. C'étoit donc pour un homme qu'il jugeoit être un infâme, qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur une pension du Roi? Peut-on rien penser de plus extravagant?

„ Mais que M. Hume, suivant toujours son plan, se soit dit à lui-même: voici le moment de l'exécution; car, pressant Rousseau d'accepter la pension, il faudra qu'il l'accepte ou qu'il la refuse. S'il l'accepte, avec les preuves que j'ai en main, je le déshonore complétement; s'il la refuse après l'avoir acceptée, on a levé tout prétexte, il faudra qu'il dise pourquoi. C'est-là que je l'attends; s'il m'accuse il est perdu.

„ Si, dis-je, M. Hume a raisonné ainsi, il

a fait une chose fort conséquente à son plan, et par-là même ici fort naturelle, et il n'y a que cette unique façon d'expliquer sa conduite dans cette affaire ; car elle est inexplicable dans toute autre supposition : si ceci n'est pas démontré, jamais rien ne le sera.

„ L'état critique où il m'a réduit me rappelle bien fortement les quatre mots dont j'ai parlé ci-devant, et que je lui entendis dire et répeter dans un temps où je n'en pénetrois gueres la force. C'etoit la premiere nuit qui suivit notre depart de Paris. Nous étions couchés dans la meme chambre, et plusieurs fois dans la nuit, je l'entends s'écrier en François avec une véhémence extrême (26) : *Je tiens J. J. Rousseau.* J'ignore s'il veilloit ou s'il dormoit. L'expression est remarquable dans la bouche d'un homme qui sait trop bien le François pour se tromper sur la force et le choix des termes. Cependant je pris, et je ne pouvois manquer alors de prendre ces mots dans un sens favorable, quoique le ton l'indiquât encore moins que l'expression : c'est un ton dont il m'est impossible de donner l'idée et qui correspond très bien aux regards dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit ces mots, je sentis un tressaillement d'effroi dont je n'é-

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant, et je sais encore moins si c'est en François que je rêve ; mais M. Rousseau, qui ne sait pas si je dormois ou si je veillois, quand je prononçois ces terribles paroles avec une si terrible voix, est-il certain d'avoir été bien éveillé lorsqu'il les a entendues ?

tois pas le maître : mais il ne me fallut qu'un moment pour me remettre et rire de ma terreur. Dès le lendemain tout fut si parfaitement oublié que je n'y ai pas même pensé durant tout mon séjour à Londres et au voisinage. Je ne m'en suis souvenu qu'ici où tant de choses m'ont rappellé ces paroles, et me les rappellent, pour ainsi dire, à chaque instant.

„ Ces mots dont le ton retentit sur mon coeur comme s'ils venoient d'être prononcés, les longs et funestes regards tant de fois lancés sur moi, les petits coups sur le dos avec des mots de *mon cher Monsieur*, en réponse au soupçon d'être un traître ; tout cela m'affecte à un tel point après le reste, que ces souvenirs, fussent-ils les seuls, fermeroient tout retour à la confiance, et il n'y a pas une nuit où ces mots, *je tiens J. Jacques Rousseau*, ne sonnent encore à mon oreille, comme si je les entendois de nouveau

„ Oui, M. Hume, vous me tenez, je le sais, mais seulement par des choses qui me sont extérieures : vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes ; vous me tenez par ma réputation, par ma sûreté peut-être ! tous les préjugés sont pour vous ; il vous est aisé de me faire passer pour un monstre, comme vous avez commencé, et je vois déjà l'exultation barbare de mes implacables ennemis. Le public, en général, ne me fera pas plus de grace. Sans autre examen, il est toujours pour les services rendus, parce que chacun est bien aise d'inviter à lui en rendre, en montrant qu'il sait les sentir. Je prévois aisément la suite de tout cela, surtout dans le

pays où vous m'avez conduit, et où, sans amis, étranger à tout le monde, je suis presque à votre merci. Les gens senses comprendront, cependant, que loin que j'aye pu chercher cette affaire, elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus terrible dans la position où je suis; ils sentiront qu'il n'y a que ma haine invincible pour toute fausseté, et l'impossibilité de marquer de l'estime à celui pour qui je l'ai perdue, qui ayent pu m'empecher de dissimuler, quand tant d'intérets m'en faisoient une loi: mais les gens sensés sont en petit nombre et ce ne sont pas eux qui font du bruit.

„ Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie; mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni par mon courage, indépendant de vous et des hommes, et qui me restera tout entier malgré vous. Ne pensez pas m'effrayer par la crainte du sort qui m'attend. Je connois les jugemens des hommes, je suis accoutumé à leur injustice, et j'ai appris à les peu redouter. Si votre parti est pris, comme j'ai tout lieu de le croire, soyez sûr que le mien ne l'est pas moins. Mon corps est affoibli, mais jamais mon ame ne fut plus ferme. Les hommes feront et diront ce qu'ils voudront, peu m'importe: ce qui m'importe, est d'achever comme j'ai commencé, d'etre droit et vrai jusqu'à la fin, quoi qu'il arrive, et de n'avoir pas plus à me reprocher une lâcheté dans mes miseres qu'une insolence dans ma prospérité. Quelque opprobre qui m'attende et quelque malheur qui me menace, je suis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le serai moins

que

que vous, et je vous laisse pour toute vengeance, le tourment de respecter, malgré vous, l'infortuné que vous accablez.

„ En achevant cette lettre, je suis surpris de la force que j'ai eue de l'écrire. Si l'on mouroit de douleur, j'en serois mort à chaque ligne. Tout est également incompréhensible dans ce qui se passe. Une conduite pareille à la vôtre n'est pas dans la nature, elle est contradictoire, et cependant elle m'est démontrée. Abime des deux côtes! je péris dans l'un ou dans l'autre. Je suis le plus malheureux des humains, si vous êtes coupable; j'en suis le plus vil, si vous êtes innocent. Vous me faites désirer d'être cet objet méprisable. Oui, l'état où je me verrois, prosterné, foulé sous vos pieds, criant miséricorde et faisant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix mon indignité et rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, seroit pour mon coeur un état d'épanouissement et de joie, après l'état d'étouffement et de mort où vous l'avez mis. Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable ne m'écrivez plus; cela seroit inutile, et sûrement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent, daignez vous justifier. Je connois mon devoir, je l'aime et l'aimerai toujours, quelque rude qu'il puisse être. Il n'y a point d'abjection dont un coeur qui n'est pas né pour elle, ne puisse revenir. Encore un coup, si vous êtes innocent, daignez vous justifier: si vous ne l'êtes pas, adieu pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque temps si je ferois quelque réponse à cet étrange mémoire ; à la fin je me déterminai à écrire la lettre suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Le 22 Juillet 1766.

„ MONSIEUR,

„ Je ne répondrai qu'à un seul article de votre longue lettre ; c'est à celui qui regarde la conversation que nous avons eue ensemble, le soir qui a précédé votre départ.

„ M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il y avoit une chaise de retour prête à partir pour Wootton ; je crois même qu'il le fit annoncer dans les papiers publics, afin de mieux vous tromper. Son intention étoit de vous épargner une partie de la dépense du voyage, ce que je regardois comme un projet louable ; mais je n'eus aucune part à cette idée ni à son exécution. Il vous vint cependant quelque soupçon de l'artifice, tandis que nous étions au coin de mon feu, et vous me reprochâtes d'y avoir participé : je tâchai de vous appaiser et de détourner la conversation ; mais ce fut inutilement. Vous restâtes quelque temps assis, ayant un air sombre et gardant le silence, ou me répondant avec beaucoup d'humeur ; après quoi vous vous levâtes et fites un tour ou deux dans la chambre ; enfin tout d'un coup et à mon grand étonnement vous vintes vous

jeter sur mes genoux, et passant vos bras autour de mon cou, vous m'embrassâtes avec un air de transport, vous baignâtes mon visage de vos larmes et vous vous écriâtes: *Mon cher ami, me pardonnerez-vous jamais cette extravagance? Après tant de peines que vous avez prises pour m'obliger, après les preuves d'amitié sans nombre que vous m'avez données, se peut-il que je paye vos services de tant d'humeur et de brusquerie? Mais en me pardonnant, vous me donnerez une nouvelle marque de votre amitié, et j'espere que lorsque vous verrez le fond de mon coeur, vous trouverez qu'il n'en est pas indigne.* Je fus extrémement touché, et je crois qu'il se passa entre nous une scene très-tendre. Vous ajoutâtes, sans doute par forme de compliment, que quoique j'eusse d'autres titres plus sûrs pour mériter l'estime de la postérité, cependant l'attachement extraordinaire que je marquois à un homme malheureux et persécuté, seroit peut-être compté pour quelque chose.

„ Cet incident étoit assez remarquable, et il est impossible que vous ou moi l'ayons si promptement oublié: mais vous avez eu l'assurance de m'en parler deux fois d'une maniere si différente, ou plutôt si opposée, qu'en persistant, comme je fais, dans mon récit, il s'ensuit nécessairement qu'un de nous deux est un menteur. Vous imaginez peut-être que cette aventure s'étant passée entre nous et sans témoins, il faudra balancer la crédulité de votre témoignage et du mien; mais vous n'aurez pas cet avantage, de quelque maniere que vous vouliez l'apeller: je produirai contre

vous d'autres preuves qui mettront la chose hors de contestation.

„ 1. Vous n'avez pas fait attention que j'avois une lettre écrite de votre main (1), qui ne peut absolument se concilier avec votre récit, et qui confirme le mien.

„ 2. J'ai conté le fait le lendemain ou le surlendemain à M. Davenport, dans l'intention d'empêcher qu'il n'eût recours, pour vous obliger dans la suite, à de semblables finesses; il s'en souviendra sûrement.

„ 3. Comme cette aventure me paroissoit vous faire honneur, je l'ai contée ici à plusieurs de mes amis; je l'ai même écrite à Madame (2) la C. de *** à Paris. Personne, je pense, n'imaginera que je préparois d'avance une apologie, au cas que je me brouillasse avec vous; événement que j'aurois regardé alors comme le plus incroyable de tous les événemens humains, d'autant plus que nous étions peut-être séparés pour jamais, et que je continuois à vous rendre les services les plus essentiels.

„ 4. Le fait, tel que je le rapporte, est conséquent et raisonnable; mais il n'y a pas le sens commun dans votre récit. Quoi! parce

(1) C'est celle du 22 Mars, qui est pleine de cordialité, et qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ces noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent. On voit seulement à la fin de sa lettre quelques restes d'humeur sur l'affaire de la chaise.

(2) Cette Dame a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

que dans quelques momens de distraction ou de rêverie, assez ordinaires aux personnes occupées, j'aurai eu un regard fixe, vous me soupçonnez d'être un traître, et vous avez l'assurance de me déclarer cet atroce et ridicule soupçon? Car vous ne prétendez pas même avoir eu, avant votre départ de Londres, d'autres motifs solides de soupçon contre moi?

„ Je n'entrerai dans aucun autre détail sur votre lettre; vous savez trop bien vous-même combien tous les autres articles en sont dénués de fondement. J'ajouterai seulement en général, que je goûtois il y a un mois un plaisir très sensible, en songeant que malgré bien des difficultés j'étois parvenu par ma constance et mes soins, et par-de-là même mes plus vives espérances, à assurer votre repos, votre honneur et votre fortune; mais cette jouissance a bientôt été suivie du déplaisir le plus amer, en vous voyant gratuitement et volontairement repousser ces biens loin de vous, et vous déclarer l'ennemi de votre propre repos, de votre fortune et de votre honneur: dois-je être étonné, après cela, que vous soyez mon ennemi?

„ Adieu et pour toujours.

D. H.

Il ne me reste qu'à joindre à tous ces papiers la lettre que M. Walpole m'a écrite, et qui prouve que je n'ai eu aucune part à tout ce qui concerne la prétendue lettre du Roi de Prusse.

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington Street le 29 Juillet 1766.

„ Je ne peux pas me rappeller avec précision le temps où j'ai écrit la *lettre du Roi de Prusse*; mais je vous assure, avec la plus grande vérité, que c'étoit plusieurs jours avant votre départ de Paris et avant l'arrivée de Rousseau à Londres; et je peux vous en donner une forte preuve: car, non-seulement par égard pour vous, je cachai la lettre tant que vous restâtes à Paris; mais ce fut aussi la raison pour laquelle, par délicatesse pour moi-méme, je ne voulus pas aller le voir, quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il fût honnête d'aller faire une visite cordiale à un homme, ayant dans ma poche une lettre où je le tournois en ridicule. Vous avez pleine liberté, mon cher Monsieur, de faire usage soit auprès de Rousseau, soit auprès de tout autre, de ce que je dis ici pour votre justification: je serois bien fâché d'être cause qu'on vous fit aucun reproche. J'ai un mépris profond pour Rousseau et une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de cette affaire; mais s'il y a en cela quelque faute, ce que je suis bien loin de croire, je la prends sur mon compte. Il n'y a point de talens qui m'empêchent de rire de celui qui les possede, s'il est un charlatan; mais, s'il a de plus un coeur ingrat et méchant, comme Rousseau l'a fait voir à votre égard, il sera

déteſté par moi comme par tous les honnêtes gens, etc. „

H. W.

Je viens de donner une relation, auſſi concise qu'il m'a été poſſible, de cette étrange affaire, qui, à ce qu'on m'a dit, a excité l'attention du public, et qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les personnes à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établissent l'authenticité des faits, ont pensé diversement, tant sur l'usage que je devois en faire que sur les sentimens actuels de M. Rousseau, et sur l'état de son ame. Quelques-uns prétendent qu'il est absolument de mauvaise foi dans la querelle qu'il me fait et dans l'opinion qu'il a de mes torts: ils croyent que tous ses procédés sont dictés par cet orgueil extrême qui forme la base de son caractere, et qui le porte à chercher l'occasion de refuser, avec éclat, un bienfait du Roi d'Angleterre, et en même temps de se débarrasser de l'intolérable fardeau de la reconnoissance, en sacrifiant à cela l'honneur, la vérité, l'amitié, et même son propre intérêt. Ils apportent, pour preuve de leur opinion, l'absurdité même de la premiere supposition sur laquelle M. Rousseau fonde son ressentiment; je veux dire la supposition que c'est moi qui ai fait imprimer la plaisanterie de M. Walpole, quoique M. Rousseau sache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout à Londres comme à Paris. Comme cette supposition est d'un côté contraire au

sens commun, et de l'autre n'est pas soutenue par la plus légere probabilité, ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité, dans l'esprit même de M. Rousseau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions et des mensonges que M. Rousseau emploie pour justifier sa colere ; mensonges qui concernent des faits sur lesquels il lui est impossible de se tromper. Ils opposent aussi sa gaité et son contentement réels à cette profonde mélancolie dont il feint d'être accablé. Il seroit superflu d'ajouter que la maniere de raisonner qui regne dans toutes ses accusations, est trop absurde pour opérer dans l'esprit de qui que ce soit une conviction sincere.

Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considérable, il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant, et c'est le cas de ce Philosophe. Un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes, auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence, et regardent M. Rousseau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils supposent bien aussi que l'orgueil et l'ingratitude sont la base de son caractere ; mais en même temps ils sont disposés à croire que son esprit, toujours inquiet et flottant, se laisse entraîner au courant de son humeur et de ses passions. L'absurdité

de ce qu'il avance n'est pas, selon eux, une preuve qu'il soit de mauvaise foi. Il se regarde comme le seul être important de l'univers, et croit bonnement que tout le genre-humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai qu'il emploie, pour soutenir ses bizarreries, des fictions et des mensonges; mais c'est une ressource si commune dans ces têtes foibles qui flottent continuellement entre la raison et la folie, que personne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette dernière opinion, quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie, M. Rousseau ait joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison. Même dans les étranges lettres qu'il m'a écrites, on retrouve des traces bien marquées de son éloquence et de son génie.

M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les mémoires de sa vie, et qu'il y rendroit justice à lui-même, à ses amis et ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il achève cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ses mémoires paroissent après ma mort, personne ne pourra justifier ma mémoire en faisant connoître la vérité: s'ils

sont publiés après la mort de l'Auteur, ma justification perdra, par cela même, une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure, à en faire un précis que je destine à mes amis, et dont je pourrai faire dans la suite l'usage qu'eux et moi nous jugerons convenable; mais j'aime tellement la paix, qu'il n'y a que la nécessité ou les plus fortes raisons qui puissent me déterminer à exposer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium. Numquid quae consecravimus perdidisse nos dicimus? Inter consecrata beneficium est, etiamsi malè respondit, bene collocatum. Non est ille qualem speravimus; simus nos quales fuimus, ei dissimiles.

Seneca de Beneficiis, *lib. VII. c.* 29.

DÉCLARATION

ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT AUX ÉDITEURS.

„ J'ai appris par M. Hume avec la plus grande surprise, que M. Rousseau m'accuse d'être l'Auteur d'une lettre ironique qui lui a été adressée dans les papiers publics, sous le nom du Roi de Prusse. Tout le monde sait à Paris et à Londres, que cette lettre est de M. Walpole, qui même ne le désavoue pas. Il convient seulement d'avoir été aidé, pour le style, par une personne qu'il ne nomme point, et qui devroit peut-être se nommer. Pour moi, sur qui les soupçons du public ne sont jamais tombés à cet égard, je ne connois nullement M. Walpole; je ne crois pas même lui avoir parlé, ne l'ayant rencontré qu'une fois dans une maison particuliere. Non-seulement je n'ai pas la plus légere part ni directe ni indirecte, à la lettre dont il s'agit, mais je puis citer plus de cent personnes, amies et ennemies de M. Rousseau, qui m'ont entendu la désapprouver beaucoup, par la raison qu'il ne faut point se moquer des malheureux, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal. D'ailleurs, mon respect pour le Roi de Prusse, et la reconnoissance que je lui dois, pouvoient, ce me semble, faire supposer à M. Rousseau que je n'aurois pas voulu abuser du nom de ce prince, même pour une plaisanterie.

„ J'ajoute que je n'ai jamais été l'ennemi de M. Rousseau, ni déclaré ni même secret,

comme il le prétend ; et je défie qu'on apporte la moindre preuve que j'aye jamais cherché à lui nuire en quoi que ce puisse être. Je pourrois prouver au contraire, par les témoignages les plus respectables, que j'ai cherché à l'obliger en ce qui a dépendu de moi.

„ Quant à ma prétendue *correspondance secrete* avec M. Hume, il est très-certain que nous n'avons commencé à nous écrire que cinq à six mois après son départ, à l'occasion de la querelle que M. Rousseau lui a suscitée, et dans laquelle il juge à propos de me mêler si gratuitement.

„ Je crois devoir cette déclaration à moi-même, à la vérité et à la situation de M. Rousseau : je le plains bien sincerement de croire si peu à la vertu, et sur-tout à celle de M. Hume.„

D'ALEMBERT.

REMARQUES.

LA querelle qui divise aujourd'hui deux des grands hommes de notre siècle n'est, sans doute, rien moins que philosophique. Leur dispute ne roule point sur des sentiments particuliers, mais sur des accusations de la plus noire trahison d'une part, et de la plus basse ingratitude de l'autre. M. Rousseau prétend que M. Hume a été d'intelligence avec ses ennemis pour le perdre d'honneur et de ré-

putation, et M. Hume, à son tour, insinue clairement, *note* 11, que M. Rousseau n'a forgé ce phantôme que pour se dispenser de la reconnoissance qu'il lui devoit.

Il seroit à souhaiter que tout ce différend où la Philosophie joue un si pauvre rôle, fût resté concentré entre les personnes qu'il intéresse; et, à notre avis, celui-là est le plus coupable qui le premier l'a rendu public. Une brouillerie de cette nature devoit être éclaircie entr'eux, ou tout au plus, avec un petit nombre d'amis communs, qui par leurs bons offices auroient rétabli le concert et l'harmonie. Mais puisque malheureusement les pieces ont été imprimées à dessein de mettre le Lecteur en état d'en porter son jugement, on nous permettra de dire ce que nous en pensons.

Si nous nous en tenions à celui des Editeurs, le procès de M. Rousseau seroit fait. Ils nous le donnent comme (*Avert. p.* 5 & 6.) un homme proscrit de tous les lieux qu'il avoit habités, comme un homme dont M. Hume étoit obligé de justifier les singularités aux yeux des autres, et de défendre le caractere contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui. Si M. Hume n'est point lui-même auteur de cet Avertissement, il faut avouer que les Editeurs y ont tous montré leurs sentimens patriotiques.

Ce n'est point que nous voulions condamner absolument M. Hume, ni justifier pleinement son antagoniste. Nous croyons volontiers tout le bien qu'ils nous disent de celui-là, mais nous ne saurions ajouter foi à tout

le mal qu'ils disent de celui-ci. Nous sommes bien éloignés de penser que M. Hume ait conçu le noir projet de perdre M. Rousseau, qu'il ait pris et concerté, *par malice et de dessein prémédité*, les moyens pour parvenir à cette fin; les services qu'il lui a rendus nous obligent d'éloigner avec horreur un soupçon aussi injurieux. Mais aussi nous ne pouvons nous persuader que M. Rousseau, surchargé du poids des obligations qu'il avoit à son ami, ait, *de gaîté de cœur*, inventé et artificieusement concerté, et le dialogue qu'il rapporte dans sa lettre du 19 juillet 1766, comme M. Hume l'en accuse, *note* 11, et les autres motifs qui le porterent à cette rupture. S'il est vrai qu'un homme se peint dans ses ouvrages, ceux de M. Rousseau nous obligent de croire qu'il est aussi peu capable de cet artifice, que des sentimens qu'on lui impute. A qui des deux attribuerons-nous donc la faute de cet éclat? Voici en peu de mots, selon nous, l'origine de tout ce mal-entendu.

M. Rousseau en bute depuis plusieurs années à des persécutions de tout genre, se sera enfin cru échappé aux dangers, se voyant prêt à passer en Angleterre avec un homme qui l'avoit prévenu par des témoignages de bienveillance et d'amitié. Arrivant à Paris il se sera jetté entre les bras de M. Hume, avec toute la confiance d'un honnête homme qui ne craint pas de se montrer tel qu'il est, et avec toute la candeur d'un enfant; il n'aura point eu de réserve pour son nouvel ami, dans l'espérance que cela étoit réciproque de la part de M. Hume. Cependant cette mal-

heureuse lettre que les Gazettes avoient donnée, avec une espece de moquerie insultante, sous le nom du Roi de Prusse, étant venue à paroître en Angleterre, et M. Rousseau bien assuré qu'elle avoit été supposée par un homme qui logeoit à Paris avec M. Hume, aura aisément cru celui-ci informé de la supposition; et surpris du mystere que son ami lui en a fait, il aura commencé à soupçonner sa cordialité. Rien que de naturel en cela, et cependant ce premier pas fait, M. Rousseau toujours en garde, toujours défiant, aura interprété en mal des choses qu'en toutes autres occasions il auroit peut-être vues d'un autre oeil.

M. Hume répond à cela (note 9.): *Me voilà donc accusé de trahison parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas, se trouve par hasard logé dans la même maison que moi!* Hé! non, Monsieur, il ne vous accuse pas encore de trahison; mais il commence à vous croire instruit d'une *plaisanterie* qu'il regarde comme capable de le conduire à la lapidation, et il est surpris de votre silence. C'est à vous, Monsieur, qui êtes son ami, qui connoissez ses malheurs, qui êtes informé des tracasseries sans nombre qu'on lui a fait essuyer, à dissiper les nuages qui s'élevent dans son esprit, et à calmer ses inquiétudes par des moyens moins violens que ceux que vous avez pris, si vous voulez nous persuader que c'est de bonne foi que vous l'avez aimé. *Je dis, par des moyens moins violens que ceux que vous avez*

pris; car non content de lui ôter votre amitié, vous voudriez encore lui enlever la commisération du public que ses malheurs lui ont si bien méritée, en persuadant à ce public, que, *cette affectation de misere*, dont il se plaint dans sa lettre à M. Clairaut, *n'est qu'une charlatanerie que M. Rousseau emploie avec succès, etc.*

M. Hume nous permettra de relever encore cet article par la raison qu'il nous est parfaitement connu.

Il est très-certain que M. Rousseau ne possédoit rien au monde en fait de bien; que n'ayant jamais rien voulu accepter de personne, il s'est trouvé dans le cas de manquer quelquefois du plus nécessaire, faute de moyens pour l'acquérir; qu'il n'est pas surprenant si, dans le cas dont il s'agit, il se trouvoit dans cette malheureuse position. Je trouve quelque chose de grand dans M. Rousseau, et qui fait honneur à M. Clairaut, de lui exposer son besoin.

Je pense que depuis son départ de la Principauté de Neufchâtel, il a été obligé de prendre des arrangemens pour avoir du pain; mais il n'en est pas moins vrai qu'au temps que la lettre a été écrite le 3 mars 1765, M. Rousseau se trouvoit sûrement dans cette position.

M. Hume juge d'après les arrangemens qu'il a pris: mais moyennant cet éclaircissement, cette accusation tombe d'elle-même.

M. Hume s'inscrit en faux contre les autres accusations de M. Rousseau, ou se contente de les tourner en ridicule; mais il aura bien

bien de la peine de persuader à ses lecteurs, que l'Auteur de l'*Héloïse* soit devenu un infâme imposteur et un monstre d'ingratitude. Ceux qui ont hanté M. Rousseau depuis des années, savent qu'il a le coeur trop droit et les moeurs trop pures pour donner dans de pareils travers, qui décelent toujours un caractere noir et une ame méchante.

Nous voulons bien croire qu'ayant une fois conçu des soupçons, les objets auront grossi à ses yeux; mais nous ne pensons pas qu'il ait créé ces chimeres uniquement pour se donner le plaisir de les combatre, et de se brouiller avec son Patron. Il est trop franc, pour n'y avoir pas été de bonne foi. Cela supposé, il nous paroit que M. Hume, n'eût-ce été que par compassion pour un malheureux, auroit beaucoup mieux fait de donner à M. Rousseau les explications qu'il lui demandoit avec tant d'instances; ou, s'il avoit absolument résolu de se venger, il devoit se contenter de lui oter son amitié, sans chercher à prévenir tout le monde contre lui. M. Hume dira que M. Rousseau l'y a forcé en le defiant de rendre publiques les lettres qu'il lui avoit écrites. Mais nous sommes persuadés que le refus des explications aura été la cause de ce défi. Au reste, le parti de la modération auroit toujours fait plus d'honneur à la philosophie de M. Hume, que la voie de la vengeance qu'il a prise, ne pourra jamais lui en faire dans l'esprit des lecteurs qui font quelque cas de l'humanité.

Nous ne sommes pas les seuls qui pensions ainsi. Voici le jugement d'une personne dés-

intéressée, et qui ne connoît ces deux grands hommes que de réputation.

„ Je suis très-fâché de la brouillerie de M. Rousseau avec M. Hume. J'en tiens l'histoire de la premiere main, et je les condamne tous deux : M. Rousseau, pour avoir conçu mal-à-propos des soupçons sur les sentimens de M. Hume à son égard ; et celui-ci, pour n'avoir pas eu pitié d'un homme, que les persécutions de toute espece qu'il a eu à soutenir jusqu'à présent, ont rendu soupçonneux et ombrageux jusqu'à la petitesse.

JUSTIFICATION

DE

J. J. ROUSSEAU;

DANS LA CONTESTATION

QUI LUI EST SURVENUE AVEC

M. HUME.

RIEN ne m'a plus surpris que l'abattement singulier des amis de Rousseau, et le triomphe étonnant de ses ennemis, occasionné par l'exposé de sa contestation avec M. Hume qui vient de paroître. Les premiers gardent le silence, et n'osent prendre le parti d'un homme que les derniers accusent, gratuitement et sur de fausses apparences, de toutes les noirceurs les plus révoltantes. Pour moi, après avoir lu avec toute l'attention possible cet exposé, je n'y ai trouvé que les traits d'une belle ame, généreuse, délicate et trop sensible, telle que Rousseau nous l'a si bien fait connoître dans ses écrits, et encore plus par sa conduite. J'espere que le public pensera comme moi, après avoir lu les observations que je remets sous ses yeux. Avant d'aller plus loin, je dois dire que J. J. Rousseau ne me connoît pas, qu'il ne m'a jamais vu, et que je ne le connois que par ses écrits, dignes de l'estime de tous les honnêtes gens. Mes observations ne seront point embellies par les

charmes de l'éloquence, mais j'ose me flatter qu'elles auront ceux de la vérité.

Pour apprécier ce qui s'est passé de la part de J. J. Rousseau, il faut examiner quelle étoit sa situation lors de son différend avec M. Hume. Il arrive en Angleterre avec lui; ce dernier l'annonce et le présente par-tout comme son ami intime: Rousseau qui aime la vie champêtre, quitte bientot Londres pour aller demeurer à la campagne; il s'ôte par-là tous moyens de faire des connoissances, de se faire un parti, des amis et des protecteurs. M. Hume reste à Londres; il est l'ami de Rousseau, et devient par-là le seul homme qui puisse le servir, et de qui Rousseau puisse recevoir des services. Voilà, je crois, le véritable état où se trouvoit J. J. Rousseau lors de son différend avec M. Hume: ne falloit-il pas des raisons bien fortes pour obliger Rousseau de rompre avec lui dans ces circonstances?

Après quelque séjour à la campagne, Rousseau apprend que l'on a fait imprimer dans les papiers publics une lettre sous le nom du Roi de Prusse, pleine de malignité contre lui; bientôt on voit paroître dans les mêmes feuilles d'autres écrits plus méchans encore que le premier. Rousseau sait que les auteurs de ces violentes satyres sont des hommes, non-seulement de la connoissance de M. Hume, mais encore ses amis. Il sait que M. Hume ne leur a fait aucune représentation là-dessus, et qu'il n'a pas même daigné détromper personne sur des écrits si méchans, contre un homme dont il se dit l'ami. Rousseau connoissoit peu M. Hume; leur amitie avoit été pré-

cipitée, et souvent l'on est trompé par les gens qui nous marquent le plus d'empressement : Rousseau, pendant le temps qu'il avoit vécu avec M. Hume, avoit vu bien des choses qui lui donnoient de l'inquiétude. Quel ange, je le demande, auroit pu se défendre dans cette position, de soupçonner M. Hume d'avoir part à toutes ces méchancetés ! J. J. Rousseau devient donc la proie des plus violens soupçons ; il cherche une explication qui est éludée par M. Hume. Une nouvelle satyre paroit dans les écrits publics ; elle contient des particularités qu'il croit ne pouvoir être connues que de M. Hume : alors les soupçons se changent en certitude et en conviction. Que doit faire Rousseau dans cette circonstance? Attendra-t-il et laissera t-il M. Hume continuer de le servir auprès des ministres pour la pension qu'il sollicite? Mais de deux choses l'une : ou M. Hume dédaignant Rousseau, le sert par pitié en voulant lui procurer de quoi subsister ; ah ! quelle bassesse ne faudroit-il pas pour recevoir de tels bienfaits ! ou M. Hume sert publiquement Rousseau, même avec succès, pour couvrir plus sûrement ses manoeuvres contre lui : eh ! quel est l'homme qui ne repoussera pas avec horreur de pareils services ! Que reste-t-il donc à faire à Rousseau? de refuser ce qui lui est accordé par la médiation de M. Hume, et de rompre avec lui comme il a fait dans sa lettre du 10 Juillet 1766.

Cette lettre, qui fait la consternation de ses amis et le triomphe de ses ennemis ; cette lettre qui attire à Rousseau le reproche du plus

lâche de tous les vices, celui de l'ingratitude, est précisément ce qui doit l'en justifier sans réplique. J. J. Rousseau ingrat, est un problème qui restera toujours sans solution: si Rousseau eût été capable d'ingratitude, il eût dissimulé, il eût accepté sans délai une grace qui lui étoit accordée par les sollicitations de M. Hume; après quoi il eût éclaté. Telle est la marche de l'ingratitude; elle commence par remplir sa bourse, ensuite elle persécute celui qui la lui a remplie.

Jusqu'au moment de la pension, qu'avoit fait M. Hume pour Rousseau? Etoit-ce par sa protection qu'il avoit obtenu un asyle en Angleterre? étoit-ce à ses frais qu'il en avoit fait le voyage, et qu'il y subsistoit? Non; Rousseau étoit connu, estimé, je puis même dire en vénération chez les Anglois, autant par ses ouvrages que par sa maniere de vivre. Rousseau arrivant seul en Angleterre, eût donc été bien venu de tous les honnêtes gens de cette nation, et on se seroit également empressé à lui offrir la retraite qu'il desiroit, quand il n'auroit pas été accompagné de M. Hume. La preuve de ce que je dis, est que M. Davenport, en accordant sa maison de campagne à Rousseau, l'a fait autant par considération pour lui que par égard pour M. Hume, qu'il ne connoissoit presque pas.

Cependant M. Hume prend le titre de bienfaiteur de Rousseau dans une lettre qu'il lui écrit, en date du 16 Juin 1766: Rousseau ayant refusé la pension qu'il sollicitoit pour lui, je ne vois rien qui puisse autoriser M. Hume à prendre un titre si haut et si supé-

rieur vis-à-vis de Rousseau, que le petit manege qu'il a employé pour lui procurer des secours clandestins. Rousseau étoit trop clairvoyant pour ne pas s'en appercevoir bientôt; et s'il ne s'en fût pas indigné, n'auroit-il pas été le plus chétif et le plus méprisable de tous les hommes? Quoi de plus honteux que de vouloir paroître aux yeux du public un homme désintéressé, un homme méprisant la fortune, tandis que l'on accepte tout ce qui nous est offert, pourvu seulement qu'on veuille nous permettre de paroître ne pas nous en appercevoir? M. Hume pouvoit-il soupçonner J. J. Rousseau d'une pareille hypocrisie!

Je le répete, qu'on lise sans partialité la lettre de Rousseau à M. Hume, et on y reconnoîtra un honnête homme, déchiré par les inquiétudes les plus cruelles, faisant continuellement l'éloge d'un homme qu'il a cru digne de son estime et de son amitié, dans le temps même qu'il l'accable des reproches les plus amers, parce qu'il s'en croit trahi: quoi de plus touchant, quoi de plus attendrissant que la fin de cette lettre! „ Je suis, dit-il, le plus malheureux des hommes, si vous êtes coupable; je suis le plus vil, si vous êtes innocent: vous me faites desirer d'être cet objet méprisable; oui, l'état où je me verrois, prosterné, foulé sous vos pieds, criant miséricorde, et faisant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix mon indignité, et rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, seroit pour mon coeur un état d'épanouissement et de joie, après l'état d'étouffement et de mort où vous l'avez réduit.....

Si vous êtes innocent, daignez vous justifier; je connois mon devoir, je l'aime, et l'aimerai toujours, quelque rude qu'il puisse être; il n'y a pas d'abjection dont un coeur qui n'est pas né pour elle, ne puisse revenir: encore un coup, si vous êtes innocent, daignez vous justifier.„ Peut on faire un plus bel éloge de l'amitié de M. Hume! J. J. Rousseau, malgré la violence de ses soupçons, malgré même ses convictions, craint cependant d'être dans l'erreur; il desire d'y etre, il desire qu'on la lui fasse connoitre, et alors rien ne lui coûte: l'état le plus vil devient pour son coeur un état d'épanouissement et de joie; il se trouve heureux de pouvoir publier à haute voix son indignité, et de rendre l'hommage le plus éclatant aux vertus de M. Hume. Est-il possible d'annoncer une plus belle ame! et quel homme généreux peut n'en être pas touché jusqu'aux larmes? M. Hume devoit-il, après avoir lu cette lettre, s'abandonner à son ressentiment, et publier sa contestation avec Rousseau, en y joignant les notes satyriques et indecentes de ceux qu'il avoit consultés dans cette affaire?

M. Hume, en réfléchissant sur sa conduite, ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau. La douceur de son caractere lui avoit fait écouter et voir patiemment ses anciens amis déchirer cruellement son nouvel ami. Il étoit tout naturel à un homme d'un caractere aussi honnête que Rousseau, de soupçonner M. Hume d'être leur complice. Pouvoit-il imaginer qu'on pût être l'ami de ses ennemis, qui le traitoient avec

avec tant de noirceur et d'indignité, sans qu'on fût capable de penser comme eux? Rousseau pouvoit-il se persuader que M. Hume pût souffrir patiemment d'être couvert de ridicule par ses anciens amis, qui tâchoient d'avilir un homme qu'il avoit annoncé avec tant d'empressement comme son ami intime, et digne de la plus grande considération? Cependant j'ai peine à croire M. Hume coupable de trahison, et il paroit qu'il restoit encore des doutes à Rousseau là-dessus, malgré ses certitudes et ses convictions; la fin de sa lettre en est une preuve. Mais M. Hume auroit au moins à se reprocher trop de foiblesse; il sentoit bien que son refroidissement avoit autorisé les soupçons de Rousseau, et l'avoit obligé à une rupture ouverte. Il sentoit bien aussi qu'on pouvoit lui en faire un reproche sensible. Sans quoi, pourquoi eût-il attendu d'en être pressé aussi vivement qu'il l'a été par ce dernier? Tant de modération n'est pas naturelle! mais il est humiliant de passer pour un homme qui est indifféremment l'ami de tout le monde.

Si j'avois été à la place de M. Hume, et que j'eusse été réellement innocent de toute trahison, je lui aurois écrit: „ Quoique je sois innocent, et que par conséquent je doive ressentir plus vivement la dureté de votre lettre, cependant je ne puis m'empêcher d'estimer les principes qui vous l'ont dictée; vous auriez pu me soupçonner d'un peu de foiblesse, mais jamais de trahison. N'attendez pas que je me justifie: un homme qui est parvenu à mon âge sans qu'on puisse lui

reprocher la moindre perfidie, doit trouver sa justification dans sa vie passée. Je cesserai de vous servir, de peur de vous paroître encore plus suspect, et je ne me chargerai de vos intérêts que quand vous serez convaincu que je mérite toute votre confiance. „

Si le public, étonné de mon différend avec Rousseau, m'eût mis dans la nécessité d'en mettre au jour les motifs, je me serois contenté de lui donner les lettres de Rousseau et la mienne : une conduite aussi remplie de modération m'eût attiré l'eloge d'une nation aussi généreuse que la nation Angloise, et l'estime de tous les gens qui pensent avec noblesse.

Examinons à présent la conduite de M. Hume. M. Hume savoit qu'il ne pouvoit se dire le bienfaiteur de Rousseau, si-tôt que ce dernier refusoit la pension qu'il sollicitoit pour lui; M. Hume ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau, par sa complaisance pour ses anciens amis, qui déchiroient sous ses yeux impitoyablement son nouvel ami, sans qu'il parût y prendre la moindre part; M. Hume sentoit que, sans y penser, et par bonté de coeur, il auroit offensé et auroit avili Rousseau en lui procurant des secours clandestins, si ce dernier, s'appercevant bientôt de ce petit manege, ne les eût rejetés avec indignation; M. Hume avoit entre ses mains la lettre de Rousseau, qui, malgré sa violence, devoit attendrir l'ame la moins sensible, surtout en réfléchissant qu'on y avoit donné lieu quoiqu'innocemment. Malgré tant de raisons, qui devoient modérer

son emportement, M. Hume écrit à Rousseau la lettre la plus dure; il la rend publique ainsi que les lettres de J. J. Rousseau; il les fait précéder par un exorde trop préparé pour un homme qui n'a rien à se reprocher, et il les accompagne de l'avis de ceux qu'il a consultés. Ces braves gens, ces têtes sages, solides et sensées, décident, les uns que Rousseau est ingrat et orgueilleux; les autres, qu'il a la tête baissée, qu'il flotte entre la folie et la raison.

Rousseau ingrat! Il est prouvé qu'il ne l'est pas. Rousseau a de l'orgueil, cela peut être: mais un orgueil qui nous met au dessus de la fortune, qui nous porte à vivre du fruit de nos travaux, qui nous préserve de toutes lâches complaisances, est un orgueil bien estimable, et malheureusement trop rare parmi les gens de Lettres!

Rousseau a une tête baissée, il flotte entre la folie et la raison! La belle et l'heureuse folie, que celle qui nous porte à sacrifier nos jours pour le bonheur du genre-humain, et à découvrir constamment aux hommes les moyens de se rendre généreux, estimables et heureux! Qu'il est triste pour notre siecle qu'il y ait des têtes à qui une tête si respectable paroisse affectée de folie! et qu'il est digne d'un grand roi d'empêcher que l'âge et les infirmités ne réduisent à une misere extrême un homme qui a si bien merité de l'humanité! Ses bienfaits seront entre les mains d'un pareil homme un dépot sacré, dont il est bien sûr qu'il ne privera pas les malheureux, tant

que ses forces lui permettront de travailler à sa propre subsistance.

En un mot, J. J. Rousseau arrivant en Angleterre, y étoit étranger; il n'y étoit connu que par la beauté de ses ouvrages. Mais il n'arrive que trop souvent, que les Auteurs les plus sublimes dans leurs écrits se conduisent d'une maniere très méprisable: il lui importoit donc infiniment de faire connoître à cette fiere nation que sa conduite étoit d'accord avec les sentimens qu'il annonce dans ses ouvrages, et qu'il n'y a aucune vue d'intérêt qui puisse l'engager à compromettre son honneur et sa réputation. Après cela, qui peut ne pas convenir que Rousseau a été obligé de se conduire comme il l'a fait à l'égard de M. Hume, et qu'il a montré dans cette occasion une belle ame, une ame délicate et sensible, une ame intrépide et élevée au-dessus de l'adversité? Eh! quel est l'honnête homme que cet événement pourroit éloigner de la société de Rousseau? Quel est celui au contraire qui ne desireroit pas de devenir l'ami d'un homme si plein de candeur et si digne d'estime?

Quant aux fausseté qu'on impute à Rousseau, je ne prétends pas l'en justifier, parce que je ne suis pas assez instruit; et je sens qu'il ne suffiroit pas dans cette occasion de dire qu'on ne l'en a jamais accusé, et que son caractere plein de franchise et de candeur, ne lui a jamais permis de recourir au mensonge. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les remarques trop recherchées de M. Hume sur la lettre de Rousseau, ne sont

pas capables de le convaincre d'imposture, et que la scene attendrissante qu'il rapporte dans sa réponse à Rousseau, doit avoir été précédée d'une scene beaucoup plus vive que celle dont parle M. Hume. Ainsi le récit de Rousseau paroit bien plus naturel et bien plus vraisemblable; d'ailleurs, ce récit semble très confirmé par la premiere lettre que Rousseau écrivit à M. Hume en arrivant à Wootton, et qu'il termine par ces mots: „ je vous aime d'un coeur tel que j'espere et que je desire de trouver en vous. „ L'on n'écrit pas ainsi à quelqu'un dont on ne soupçonneroit pas les sentimens.

N. B. Je me suis dispensé de faire précéder le nom de J. J. Rousseau du titre de Monsieur, par deux raisons: la premiere, c'est qu'il m'a paru le dédaigner; la seconde, c'est que je vois faire mention des grands hommes anciens, et même de plusieurs modernes, sans user de ce cérémonial avec eux, parce qu'ils sont trop au-dessus; et je vois peu d'hommes dans ce siecle plus dignes du nom de grand homme que J. J. Rousseau.

OBSERVATIONS

Sur l'Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. HUME et M. ROUSSEAU (a.)

Paris, ce 14 Octobre 1766.

Nous voilà enfin à portée de nous instruire des démêlés survenus entre M. Rousseau et M. Hume. La brochure qu'on vient de publier au nom du savant Anglois, sous le titre d'*Exposé succinct*, peut être considérée comme le mémoire instructif de son procès, dont il défere le jugement au public. M. Rousseau seul pourroit répondre à quelques notes où il est question de dates, à quelques récriminations vagues: peut-être les dédaignera-t-il, les jugeant trop foibles pour opérer la justification

(*a*) Au moment que j'acheve ces observations, paroît une brochure (*) qui fait honneur au coeur de la personne qui l'a écrite. Elle se trompe en supposant les amis de M. Rousseau abattus; j'ai vu ceux que je connois, tranquilles sans abattement: certains de la probité, de la bonne foi de leur ami, ils imitent son silence; la raison qui m'a déterminé à le rompre, c'est que les honnêtes gens ne sauroient être étrangers entr'eux, et qu'on ne peut accuser un inconnu de partialité.

(*) Justification de J. J. Rousseau dans la contestation qui lui est survenue avec M. Hume, à Londres 1766.

de M. Hume, et les estimant par cela même propres à établir la sienne. En attendant le parti qu'il prendra, je vais faire quelques observations sur cet écrit. Quoique je n'aie l'honneur de connoître ni M. Rousseau ni M. Hume, je ne saurois avoir pour leurs demêlés l'insipide indifférence que Messieurs les Editeurs voudroient nous inspirer. Le conseil qu'ils donnent de ne pas lire cette brochure, ne me paroit pas un moyen bien efficace pour justifier leur ami; ce conseil est d'ailleurs assez peu conséquent avec ce qu'ils disent quelques lignes après.

„ Tous ces faits sont actuellement sous les yeux du public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits et des coeurs honnêtes. „

Pour que les esprits droits et les coeurs honnêtes puissent juger le procès de M. Hume, il faut de nécessité qu'ils le lisent, puisqu'on le plaide aujourd'hui par écrit. Ce qu'on vient de lire, prouve seulement qu'on doit se méfier un peu des décisions de Messieurs les Editeurs.

Le procès étonnant qu'ils produisent, se réduit à ce fait. MM. Rousseau et Hume sont deux hommes célebres; l'un d'eux a manoeuvré pour perdre un contemporain trop fameux; ils s'en accusent réciproquement. C'est au public à peser quel est celui qui auroit pu former avec succès un projet aussi détestable; c'est au public à examiner s'il y a d'une part de la vraisemblance, *qu'ignorant la langue du pays où l'on le mene, ne pouvant*

conséquemment ni parler ni entendre, seul, sans appui, sans connoissance, malade, allant chercher du repos à la campagne, un étranger ait pu, du fond de sa retraite, machiner, ourdir des trames contre son conducteur : d'autre part, le public verra ce patron *au milieu de son pays, en grand crédit à la Cour, à la ville, répandu dans le plus grand monde, à la tête des gens de lettres, en grande relation chez l'étranger, surtout avec les plus mortels ennemis de son recommandé.*

Quoique ces points de vue n'offrent pas des déparités, le public auroit certainement tort d'inculper ce patron ; il verra avec suprise que sous le nom de M. Hume, la livide, la maigre et pâle envie, qui imprime ce caractere extérieur sur les vils sectateurs qui l'encensent, et qu'elle corrode lentement, l'envie seule a armé contre M. Rousseau les mains seches et brûlantes de la calomnie, qui distilent le poison et le fiel.

Il faut rejoindre Messieurs les Editeurs. Je vais parcourir l'espece d'Avertissement qu'ils ont mis à la tête d'un ouvrage qui n'auroit jamais dû voir le jour : j'observerai en passant, que dans la collection des pieces d'un procès qu'on donne au public, le nom modeste d'Editeur équivaut, dans toute la force du terme, à celui deRapporteur; personne n'ignore que ses fonctions sont de narrer nuement les faits, sans apologie, ainsi que sans aigreur pour aucune des parties, et de signer son nom au bas des pieces. Messieurs les Editeurs de cette brochure ont ils rempli quelques-uns de ces devoirs? *L'incognito* qu'ils ont gardé est-il

decent pour eux-mêmes (*b*), est-il honorable pour M. Hume?

Après avoir exalté ses talens littéraires justement applaudis du public, Messieurs les Editeurs content des choses singulieres de sa modération. Je voudrois de tout mon coeur pouvoir les croire sur parole; mais qui ne sait avec un peu d'expérience, que cette qualité, qui n'exclut pas la sensibilité, en tempere néanmoins les effets, et garantit des démarches toujours inconsidérées, des premiers mouvemens, auxquels M. Hume s'est livré, au dire même de ses amis. Voyez comme ils en parlent.

„ Dans le temps que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la lettre la plus outrageante: plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume écrivit à quelques-uns de ses amis *avec toute l'indignation* que lui inspiroit un si étrange procédé; il *se crut dispensé d'avoir aucun ménagement* pour un homme qui, après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes et les moins équivoques, l'appelloit sans motifs, faux, traitre et le plus méchant des hommes.„

Voilà M. Hume qui écrit *avec indignation*, *qui ne sait plus garder de ménagemens*; que faisoit-il alors de cette modération tant vantée?

(*b*) Je ne crois pas qu'on s'avise de me faire l'application de ces questions, 1°. parce qu'en m'adressant aux Editeurs, je parle à des inconnus, et qu'il est naturel que je le sois pour eux; 2°. parce que ce que j'ai dit est vrai, je ne connois M. Rousseau que par ses ouvrages.

Revenu à lui, ce philosophe se rappellera quelque jour, que lors même que l'on se croit le plus autorisé à n'avoir aucun ménagement pour quelqu'un, il ne faut pas oublier que l'on s'en doit encore à soi même. Plus je reflechis à la gravité, à la violence des accusations de M. Rousseau, et moins je reviens de l'étonnement où me jette l'indignation *circulante* de M. Hume. Je puis assurer qu'avec le témoignage d'une conscience intègre, si quelqu'un m'écrivoit que j'ai voulu l'assassiner sur un grand chemin, ou dans quelque sentier obscur, loin de me corroucer, je sens que je leverois les épaules, comme cela vient de m'arriver machinalement en y pensant, par humanité pour cet accusateur; que je compâtirois, que je chercherois à le dissuader de la folie de son accusation; et si, en admettant l'impossible, elle m'étoit faite par mon ami, je pleurerois sur lui, je calmerois son imagination alarmée par la franchise de mes explications: mais il ne m'arriveroit certainement pas de m'en plaindre. Avançons.

„ Cependant le démele de ces deux hommes celèbres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bien-tôt à la connoissance du public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. „

Il suit de cet aveu, que c'est M. Hume qui a ébruité, répandu ses démélés avec M. Rousseau, par le canal de ses nombreux amis. Si l'on vouloit infirmer cet aveu si essentiel, j'en appellerois à tout Paris. J'ose attester sans craindre d'être contrarié, qu'il en apprit d'eux

seuls et la nouvelle, et les circonstances; ces bruits, quoique divers, invoquoient tous pour garants les lettres de M. Hume.

Il envoya à ses amis qui *craignoient qu'il ne se fût laissé emporter trop loin*, un précis de ce qui s'étoit passé entre lui et M. Rousseau, et ne se rendit pas aux raisons qu'ils lui alléguoient pour le faire imprimer; „ il aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractere. „

Il se présente ici une réflexion bien naturelle: ou M. Hume en déposant dans le sein de ses amis les peines que ce demêlé lui causoit, les transports qu'il avoit excités dans son ame, ne cherchoit qu'à leur faire une confidence qui devoit mourir entr'eux; ou son dessein étoit de rendre publiques, et les offenses de M. Rousseau, et ses plaintes à lui. Le premier cas ne paroît ni vrai, ni vraisemblable, car il faudroit supposer, ce qui ne tombe pas sous les sens, que ces amis qui sont des gens mûrs, des Philosophes de la premiere trempe (*c*), auroient trahi sa confiance par noirceur ou par indiscrétion, et M. Hume alors s'en seroit plaint hautement. Il ne l'a pas fait; il faut donc conclure que cet éclat n'étoit contraire ni à son caractere, ni à ses desseins.

Plusieurs mois se sont écoulés sans qu'on ait entendu parler de M. Rousseau, que par les gens qui causoient d'après M. Hume. A

(*c*) On s'appercevra bien, sans que je le dise, que je juge des amis de M. Hume par lui.

la fin „ M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une lettre où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir et le diffamer, et où il le défie hautement de faire imprimer les pieces qu'il a entre les mains; cette lettre a été communiquée à Paris à un très grand nombre de personnes, elle a été traduite en Anglois, et la traduction est imprimée dans les papiers de Londres. Une accusation et un défi si publics, ne pouvoient rester sans réponse. „

M. Guy, à qui cette lettre a été adressée, ne l'a communiquée qu'avec peine, aux personnes qui ont été l'en prier. Peut-on la qualifier *d'un défi public?* J'ignore si elle est traduite en Anglois: Messieurs les Editeurs le disent; croyons-les donc, quoiqu'il ne paroisse pas fort probable que la copie ait été imprimée à Londres, et que l'original soit encore manuscrit à Paris. Mû par des considérations aussi puissantes, M. Hume, après avoir donné à ses démêlés la publicité orale, vient d'y joindre celle que donne l'impression, par la raison, disent Messieurs les Editeurs, *qu'un plus long silence auroit été interprêté d'une maniere peu favorable pour lui.*

„ D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, et l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans le plus profond secret; mais puisqu'on n'a pu empêcher le public de s'en occuper, il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. „

Peut-on vous demander, Messieurs les Edi-

teurs (*d*), qui est-ce qui a sonné le tocsin? qui est-ce qui a crié; instruit l'*Europe entiere?* C'est vous, Messieurs, ou M. Hume par vous: ce qu'il n'eût pas fait, s'il eût cru ce *qu'il sait, que les querelles des gens de Lettres sont le scandale de la Philosophie*; ce que vous n'eussiez pas fait vous-mêmes, si vous eussiez été convaincus, qu'il *seroit heureux que cette affaire eût été ensevelie dans le plus profond secret.*

Puisque vous avez agi contradictoirement, il paroit bien difficile de ne pas croire que vous ayez eu vos raisons en commun. Les gens sensés, et les savans qui doivent l'être plus que les hommes ordinaires, ont des principes dont la conduite est toujours la conséquence.

Après avoir démontré clairement que l'affaire de M. Hume a éclaté par son propre fait et celui de ses amis, que conclure? Pourquoi se plaint-il, pourquoi a-t-on l'air de se plaindre pour lui, d'un aussi fâcheux éclat? *Is fecit....*

Avant de passer à l'examen de l'ouvrage qui en est résulté, il convient, ce me semble, d'annoncer sommairement les griefs de M. Rousseau, de dire qu'il a vu, mais trop tard, un foyer de haines sourdes à Genève (*e*), s'étendre à Paris, se développer à Londres pour

(*d*) On sentira, j'espere, qu'en m'adressant à Messieurs les Editeurs, je crois parler aux amis de M. Hume derriere la toile.

(*e*) Il est assez indifférent qu'on place le foyer des haines à Genève, auprès de Genève, ou à Paris, pourvu qu'on s'apperçoive que les ennemis de M. Rousseau, quoiqu'éloignés les uns des autres, ont procédé de concert.

l'entourer de toutes parts, et le perdre sans ressource. Des Éditeurs impartiaux devoient énoncer cette idée, la placer à la tête du livre, comme le sujet et la base de la rixe, la laisser combattre à M. Hume, mais la donner telle ou à-peu-près comme un fil propre à conduire les lecteurs. Peu le saisiront : si on le manque, on ne verra dans cette brochure que des accusations plus vives que probantes de la part de M. Rousseau, vaguement repoussées par M. Hume. Je suis bien éloigné de nommer les comploteurs (*f*) ; M. Rousseau avoue l'impossibilité d'administrer les preuves juridiques du complot. Au défaut des preuves, la justice elle-même cherche des présomptions, qui, prises séparément, ne sont autre chose que des vraisemblances. On ne sera donc pas surpris qu'on les appelle ici.

Supposons pour un moment qu'il fût possible, que pour des raisons personnelles, des ennemis de M. Rousseau fussent parvenus par des cabales odieuses, à le faire maltraiter par sa patrie, et à le forcer d'y renoncer ; supposons qu'après qu'il se fut retiré à Motiers-Travers, ces mêmes ennemis l'eussent trouvé trop près d'eux, qu'ils eussent excité secrétement le fanatisme de quelques prêtres inconsidérés, que ceux ci en eussent infecté le peuple, qu'ils l'eussent ameuté contre M. Rousseau, et que malgré la protection ouverte du Gouvernement, il eût été obligé par délica-

(*f*) J'avertis très sincerement que cette épithete, que j'ai empruntée de M. Rousseau, ne porte point sur M. Hume. Je le prouverai plus loin.

tesse de quitter le village où il croyoit vivre et mourir tranquille; supposons qu'il eût trouvé la Suisse fermée pour lui, et cela, par les menées de ses ennemis: il tourne les yeux vers l'Angleterre; son digne protecteur Mylord Marechal le détermine à y aller; M. Hume, savant estimé, s'offre de l'y conduire; il traverse la France, va le joindre à Paris; le seul bien qui lui reste, sa probité, sa réputation l'ont devancé dans cette ancienne patrie d'adoption, où elles lui firent des amis tendres dans le monde, et des ennemis cachés dans le public littéraire. La réception honorable qu'il reçut à Paris, réveilla leur haine endormie; elle entreprit, ce que n'avoient pu faire de longs revers, de lui ravir sa réputation; les moyens qu'elle projetta d'employer furent le ridicule et le mepris qui devoient le bannir ignominieusement de chez un peuple libre.

M. Rousseau part sans soupçonner les horreurs qui le suivent; je n'ai garde de croire que M. Hume s'en doutât: les gens de bien ne sont pas méfians, et il n'est pas rare de voir un homme d'esprit et de génie, mené par des gens qui en ont beaucoup moins. Supposons encore qu'il ait, sans le savoir, servi d'instrument aux ennemis de M. Rousseau: que leur restoit-il à faire? Le brouiller peu-à-peu avec M. Hume, indisposer par dégré le peuple Anglois. Rien ne paroissoit moins aisé. Les Anglois aiment le mérite et le fêtent, ils accueillent volontiers les infortunés. Comment attaquer M. Rousseau dans leur sein? La force ouverte étoit impraticable. Ses ennemis étoient trop adroits

pour l'employer quand elle ne l'eût pas été. Supposons qu'ils l'eussent laissé jouir de la paix les premiers jours de son arrivée, ils ne pouvoient la troubler impunément; les papiers publics en parloient comme d'une époque heureuse, parce qu'elle prouvoit la bonté de leur Gouvernement. Patience; le peuple est peuple par-tout, et celui d'Angleterre se plie tout aussi bien qu'un autre, quand on sait l'y disposer.

M. Rousseau, après avoir été honoré, fêté, finit par éprouver dans la capitale des empressemens et des froideurs. Il se retire à la campagne. Supposons que ses ennemis ayent attendu sa retraite pour l'attaquer et l'insulter sans mesure dans les papiers publics; pas un Anglois n'ayant aucune raison pour se livrer à cette noire escrime, et ces papiers ayant été salis par différens libelles, ils ne pouvoient partir que des ennemis de M. Rousseau: quelque Anglois tout au plus se prêtoit à les faire imprimer.

Le signal du décri de M. Rousseau est donné, les écrits en retentissent, les libelles se succédent, en se disputant de noirceur. Tant de traits accumulés avec art, envenimés par la haine, ne pouvoient partir que de quelques coeurs calcinés de vengeance. Dans l'impossibilité morale et physique où étoit M. Rousseau de s'être fait aucun ennemi dans les trois royaumes, il dut nécéssairement les chercher ailleurs, quoiqu'ils manoeuvrassent à Londres.

Jusques-là les ombrages qu'avoit pu lui inspirer l'amitié froide, mais fastueuse de M. Hume;

Hume; les inquiétudes qu'avoient pu lui donner le rêve cité, et ces expressions menaçantes, *je te tiens*, *J. J. Rousseau*, *je te tiens*; ses regards ardens, moqueurs, trop souvent répétés, n'étoient que des indices foibles en eux-mêmes, l'explication à laquelle il s'étoit refusé (*g*), tout au plus une présomption: mais lorsque dans les libelles subséquens (*h*), M. Rousseau reconnut la main de ses ennemis aussi aisément qu'on connoît les ouvrages d'un peintre à *sa maniere*, *à son faire*; lorsqu'il sut que M. Hume étoit lié avec eux tous; qu'il avoit logé (*i*), qu'il étoit en correspondance avec plus d'un, et qu'il fut convaincu que l'un des derniers libelles ne pouvoit avoir été fourni que par lui: dans ce moment les indices se changerent pour M. Rousseau en présomptions, les présomptions en semi-preuves, les liaisons de M. Hume en preuves, l'ensemble en corps formel de délit et de complot; qui ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût trahi: M. Rousseau s'en plaignit dans une feuille périodique, rompit avec M. Hume, et ne lui écrivit plus.

A-peu-près dans le même temps parurent plusieurs libelles que M. Hume auroit peut-être dû repousser: sans s'en mettre en peine il alloit sollicitant une pension du Roi son

(*g*) Deux libelles de la même main.

(*h*) Libelle d'une autre main; il faut se souvenir qu'ils ont été fabriqués loin de Londres. Xe. Ke.

(*i*) Il faut tout dire, M. Hume nie ici au moins la moitié de l'imputation, en avoue le quart, et bat les broussailles ailleurs sur le même sujet.

maître pour M. Rousseau, et l'obtint, à condition qu'elle seroit secrete; il le lui écrivit: mais ne voyant point venir de remerciemens de sa part ou de lettres, M. Hume dit que, persuadé que c'étoit la condition qui le blessoit, il fit de nouvelles sollicitations auprès des ministres de son maître, pour que la pension fût publique. M. Rousseau ne répondit rien à M. Hume sur cette nouvelle démarche; il s'adressa au Lord Conway pour le prier de suspendre les bontés de Sa Majesté Britannique; et voici comme il dit que M. Hume a raisonné sur cette pension. *Si M. Rousseau accepte, avec les preuves que j'ai en main, je le déshonore : s'il refuse, il faudra qu'il dise pourquoi; s'il m'accuse, il est perdu.*

M. Rousseau ayant laissé entrevoir à M. Hume qu'il le regardoit comme un perfide, ne pouvoit accepter aucun bienfait par sa médiation, non-seulement sans s'exposer à être déshonoré, mais sans mériter de l'être: il est incontestable qu'il étoit forcé de parler en refusant la pension, et de motiver ses refus aux ministres; il étoit impossible qu'il parlât sans accuser M. Hume, à moins de vaguer sur le refus, en appuyant sur toute la reconnoissance d'un coeur pénétré. Sa lettre dut être très obscure pour le Lord Conway et fort claire pour M. Hume (*k*), qui devoit nécessairement demander des explications; M. Rousseau ne pouvoit y satisfaire qu'avec amertume. Après les avoir données, il ne se seroit plus occupé qu'à rappeller sa tranquillité qu'il voyoit fuir

(*k*) C'est le dire de M. Rousseau, voyez sa lettre.

devant lui, à gémir, et à oublier M. Hume: celle de ce patron n'exigeoit aucun éclat; il pouvoit s'expliquer, se plaindre à M. Rousseau, cesser tout commerce avec lui. Vivant à cent cinquante milles l'un de l'autre, personne n'eût soupçonné leur rupture.

Mais d'après les suppositions que nous avons admises, le silence qui auroit dû suffire à M. Hume, eût accablé les ennemis de M. Rousseau. Supposons donc pour la derniere fois, qu'ils ayent engagé M. Hume, sans qu'il ait pénétré leurs desseins, à se plaindre avec éclat: leur haine ayant manqué la vengeance la plus atroce, ils en auront du moins caressé l'ombre; ne pouvant faire tout le mal qu'ils avoient médité, ils auront du moins fait tout le bruit possible; ne pouvant enlever à M. Rousseau sa probité, ils auront du moins cherché à l'obscurcir; ne pouvant lui oter sa réputation d'écrivain sublime, ils l'auront du moins fait passer pour un esprit inquiet, soupçonneux, bizarre, insociable: ils savent que toutes leurs horreurs seront couvertes par la nuit des temps, ils sentent avec douleur que les écrits de M. Rousseau lui échapperont; n'ayant pu flétrir son nom, ce sera du moins une consolation pour eux d'avoir empoisonné sa vie.

Tant de noirceurs pourront paroître trop compliquées pour être admises. Ah! plût au ciel que pour l'honneur de l'humanité, elles fussent même sans vraisemblance (*l*)! La lec-

(*l*) Voyez le recueil des Lettres de M. J. J. Rous-

ture de ce qui s'est passé à Motiers-Travers, les conduit au-delà; le corps de l'ouvrage qui nous reste à examiner, sert à les appuyer encore.

En le commençant, M. Hume donne la date de sa correspondance avec M. Rousseau (1762), et la lettre qu'il reçut de lui en remerciement de ses offres au commencement de l'année suivante.

„ Ce n'est point par vanité, dit-il, que je publie cette lettre, car je vais bien-tôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges; c'est seulement pour compléter la suite de notre correspondance et pour faire voir qu'il y a long-temps que j'ai été disposé à rendre service à M. Rousseau.

„ Notre commerce avoit entierement cessé jusqu'au milieu de l'été de l'année derniere.„

Il ne sera pas hors de propos de le remarquer. L'envie que M. Hume avoit d'obliger M. Rousseau, partoit d'une disposition générale et honnête, qu'ont les gens de bien à rendre service: si le docte Anglois eût senti quelques dispositions de préférence pour lui, s'il eût été plus particulierement affecté de ses peines que de celles de tout autre infortuné, la correspondance qu'il avoit entamée avec chaleur, n'eût pas dormi pendant près de trois années: elle n'auroit vraisemblablement pas eu d'autre suite, si M. Hume n'eût appris par un tiers que M. Rousseau voulant passer en Angleterre, avoit dessein de s'adresser à

seau, et autres pieces relatives à sa persécution et à sa défense, le tout transcrit d'après les originaux.

lui. Alors, je le dis avec plaisir, M. Hume le prévint par de nouvelles offres de service qui furent acceptées avec reconnoissance.

„ Je n'avois pas attendu ce moment pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau. M. Clairaut quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la lettre suivante. „

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

A Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

„ Le souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi, vous cause une nouvelle importunité de ma part. Il s'agiroit de vouloir bien être, pour la seconde fois, censeur d'un de mes ouvrages. C'est une très mauvaise rapsodie que j'ai compilée, il y a plusieurs années, sous le nom de *Dictionnaire de Musique*, et que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain. Dans le torrent de malheurs qui m'entraîne, je suis hors d'état de revoir ce recueil. Je sais qu'il est plein d'erreurs et de bévues. Si quelqu'intérêt pour le sort du plus malheureux des hommes vous portoit à voir son ouvrage avec un peu plus d'attention que celui d'un autre, je vous serois sensiblement obligé de toutes les fautes que vous voudriez bien corriger, chemin faisant. Les indiquer sans les corriger ne seroit rien faire, car je suis absolument hors d'état d'y donner la moindre attention; et si vous daignez en user comme de votre bien, pour changer, ajouter ou retrancher,

vous exercerez une charité très utile, et dont je serai tres reconnoissant. Recevez, Monsieur, mes très humbles excuses et mes salutations. „

J. J. R.

„ Je le dis avec regret, mais je suis forcé de le dire: je sais aujourd'hui avec certitude que cette affectation de misere et de pauvreté extrême, n'est qu'une petite charlatanerie que M. Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus interessant, et exciter la commisération du public; mais j'etois bien loin de soupçonner alors un semblable artifice “.

Cet aveu que M. Hume ne fait qu'à *regret* de l'affectation de pauvrete de M. Rousseau, qu'il dit n'étre qu'une petite charlatanerie de sa part, cet aveu si penible porte surement sur ces deux phrases de la lettre. *Ce Dictionnaire que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain*, et sur celle-ci: *vous exercerez une charité très utile, et dont je serai très reconnoissant.*

Ces locutions rampantes sont trop incompatibles avec le caractere noble et fier de M. Rousseau, pour ne pas faire douter qu'il les ait employées dans sa lettre. Messieurs les Editeurs l'ont en original: je les somme aujourd'hui de les faire lire, et sur-tout la premiere, écrites de la main de M. Rousseau. Je puis les défier sans imprudence: un fait que tout le monde peut vérifier, garantit la sureté du défi. Le voici.

Environ deux mois avant d'écrire cette lettre, M. Rousseau avoit vendu par contrat

on Dictionnaire de Musique au Libraire Duhesne ; dès-lors ce livre est devenu le propre le ce Libraire. Quel qu'en soit le debit, M. Rousseau ne l'apprendra que par relation, et ne peut y prendre part que par l'interet qu'il porte à cet honnête Libraire. Il n'est donc pas vraisemblable, il ne peut paroître vrai, qu'il ait écrit à M. Clairaut qu'il étoit forcé de donner *ce Dictionnaire pour avoir du pain.*

C'est pourtant d'apres cette phrase que M. Hume forma pour lui des projets secrets de fortune. Ecoutons-le parler.

„ Je priai M. Clairaut de me donner sa lettre ; je la fis voir à plusieurs des amis et des protecteurs que M. Rousseau avoit à Paris, et leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui se chargeroit de son Dictionnaire de Musique, à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en auroit offerte lui-même, et de rembourser cet excédent au Libraire. Ce projet pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua par la mort inopinée de ce profond et estimable savant. „

J'avois toujours pensé que la plus douce des vertus humaines, l'active et modeste bienfaisance, marchoit sans faste, et fuyoit les témoins. Il faut que je me sois trompé jusqu'à présent. Un Anglois généreux, un Philosophe, semble assembler un Conseil pour discuter sur le bien qu'il veut faire. Je prie M. Hume d'excuser ma maladresse, si j'avoue que je ne conçois pas en quoi M. Clairaut

pouvoit servir ses projets, et si je ne conçois pas davantage pourquoi il consultoit les amis, les protecteurs de M. Rousseau sur cela. Je ne croirai jamais pour l'honneur de M. Hume, qu'il ait eu l'idée avilissante pour lui, de faire entrer dans son arrangement toutes ces personnes par répartition. Il ne faudroit pas croire non plus, qu'il *voulût par vanité* s'en faire honneur à leurs yeux; mais il ne faudroit pas connoître sa réputation et ses talents, pour imaginer qu'il eût besoin de l'avis de tant de personnes sur la façon de procéder dans une affaire très facile à tenter pour tout homme qui, avec le sens commun, auroit eu, je ne dis pas un desir violent, mais une velléité soutenue. Il ne falloit que savoir le nom du Libraire, et s'aboucher avec lui, etc. etc. Si M. Hume se fût sérieusement occupé de ce projet, il ne diroit pas, la mort de M. Clairaut l'a seule fait échouer: mieux informé, il se seroit rejetté sur le contrat de vente du Dictionnaire. Il est du 27 Janvier 1765. La lettre de M. Rousseau est datée du 3 Mars, l'approbation de M. Clairaut comme censeur, est du 5 Avril. Il est mort le 17 du meme mois; je prie le Lecteur de peser ces faits, et de vérifier les titres que j'allégue chez la veuve Duchesne. Il conclura ensuite.

M. Hume ne se découragea point par l'irréussite de son premier plan, dont j'ai fait sentir la valeur. Dès qu'il sut que M. Rousseau étoit décidé de passer en Angleterre, il chargea secrétement M. Gilbert Elliot (devenu Chevalier), de charger M. Stewart, sous le *sceau du secret*, de chercher un fermier honnête

nête qui voulût prendre en pension M. Rousseau et sa gouvernante pour 50 à 60 louis ou environ, avec la clause *secrete* de n'en exiger que 20 ou 25. Le surplus de la dépense, ainsi que les frais d'ameublement pour son habitation, devoient être fournis à son insu par M. Hume. Aussi dit-il, avec modestie: "ce plan dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité, puisque le *secret* en faisoit une condition nécessaire, n'eut pas lieu;" et tout de suite il cite pour témoins Mrs. Stewart et Elliot. Il pouvoit aussi appeller en témoignage le fermier qu'on avoit trouvé [*a*]; ce qui ne fait en tout que trois, et prouve contre le proverbe vulgaire, qui dit qu'un secret connu de trois personnes n'en est plus un.

Ce second plan n'ayant pas eu plus de succès que le premier, M. Hume en forma un troisieme beaucoup plus magnifique. Ce fut d'acheter la maison de campagne du colonel Webb, avec un petit bien qui y est annexé, pour en faire un établissement à M. Rousseau. Les témoins ne manquent pas ici. M. Hume est toujours en regle.

Ce qui me peine pour lui, c'est qu'il démontre sans réplique, que sans avoir dépensé un sol pour M. Rousseau, il avoit, à son intention, préparé des dépenses considérables en idée: d'où je conclus, 1°. que M. Hume ne court aucun risque de se ruiner; 2°. qu'il est malheureux: car c'est l'être, que de ne pouvoir faire du bien, quand on le desire.

Après nous avoir exposé progressivement ses soins infructueux, il vient reprendre M. Rousseau à Paris, et tout-à-coup il le trans-

porte à Wootton (*m*). Je consens de ne pas relever le désordre apparent qui regne dans les pieces de ce procès. Je consens qu'on ne dise pas :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.
Art poët.

Mais qu'on me permette de le remarquer une fois en passant, de l'imiter si la fantaisie m'en prend, et de suppléer ce que n'a pas dit M. Hume, que l'estimable M. Davenport en offrant à M. Rousseau la retraite qu'il habite, le fit uniquement par amitié pour lui [*d*]. Quand M. Davenport voulut bien me l'offrir, dit M. Rousseau, ce ne fut par pour lui (M. Hume), qu'il ne connoissoit pas. Si le fait n'étoit pas constant, et que M. Hume eût coopéré quelque chose dans cet établissement, il en auroit certainement informé le public; car il lui conte jusqu'à ses moindres idées avec une confiance qui fait plaisir: il lui parle des frais qu'il a faits en complaisance et en petits soins pour son *ami recommandé*. Il rapporte ensuite deux lettres qu'il lui a écrites de Wootton (*n*). Je vais transcrire la premiere dont nous aurons souvent occasion de parler.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 22 *Mars* 1766.

„ Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je suis arrivé au

(*m*) Wootton est une maison de campagne appartenante à M. Davenport dans le comté de Disbig.

(*n*) Voyez la lettre du 10 Juillet.

lieu de ma destination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve; il faudroit connoître le lieu et lire dans mon coeur. Vous y devez lire au moins les sentimens qui vous regardent, et que vous avez si bien mérités. Si je vis dans cet agréable asyle, aussi heureux que je l'espere, une des douceurs de ma vie sera de penser que je vous les dois. Faire un homme heureux, c'est mériter de l'être. Puissiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi! Seul, j'aurois pu trouver de l'hospitalité, peut-être; mais je ne l'aurois jamais aussi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conservez-la moi toujours, mon cher Patron; aimez-moi pour moi qui vous dois tant, pour vous-même; aimez-moi pour le bien que vous m'avez fait. Je sens tout le prix de votre sincere amitié, je la desire ardemment; j'y veux répondre par toute la mienne, et je sens dans mon coeur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'est pas non plus sans quelque prix. Comme, pour des raisons dont nous avons parlé, je ne veux rien recevoir par la póste; je vous prie, lorsque vous ferez la bonne oeuvre de m'écrire, de remettre votre lettre à M. Davenport. L'affaire de ma voiture n'est pas arrangée, parce que je sais qu'on m'en a imposé: c'est une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé, je vous conseille de quitter une fois pour toutes ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon principe, quand elles se tournent en piéges contre la

simplicité. Je vous embrasse, mon cher Patron, avec le même coeur que j'espere et desire trouver en vous. „

J. J. R.

On voit clairement dans cette lettre que les expressions de reconnoissance sont mélées d'inquiétudes sur les sentimens de M. Hume. M. Rousseau fait entendre des soupçons qu'il n'ose développer.

Dans la seconde, les soupçons se taisent, l'amitié seule parle.

M Hume argumente fréquemment de la premiere : il dit que d'après le ton de cordialité qui y regne, il ne devoit pas s'attendre d'être soupçonné par M. Rousseau d'avoir prêté la main à ses ennemis ; et que s'il a eu quelques soupçons, il les a tenus bien secrets.

L'on seroit tenté de croire que M. Hume n'avoit pas cette lettre sous les yeux. Il est impossible de se méprendre à plusieurs de ses phrases, et surtout à sa finale.

„ Je vous embrasse, mon cher patron, avec le même coeur que *j'espere et desire* trouver en vous. „

Cette phrase seule, qui dans une amitié naissante seroit un sentiment, ne peut être estimée qu'un doute dans une amitié confirmée. Si cela est vrai, ce doute et tous les autres, qui sont aussi sensibles, appelloient une explication. Pourquoi M. Hume l'a-t-il esquivée ? C'étoit la fuir que ne pas la demander.

Lui sied-il bien après cela de chercher à mettre cette lettre en opposition avec la con-

duite de M. Rousseau ? Rien n'est cependant si aisé à concilier. Celle de M. Hume lui avoit fait naitre des soupçons, il chercha à s'en débarrasser par une effusion de coeur qui fut froidement répondue. Le lendemain, il partit pour la campagne, ses soupçons importuns l'y suivirent : sa premiere lettre s'en ressentit. Rentrant bientôt dans son caractere franc et peu méfiant, il secoua toute idée injurieuse à M. Hume, et lui écrivit, sept jours après, la seconde lettre pleine d'amitié sans ombrage. A quelques jours de-là, il lit dans les papiers publics la lettre prétendue du Roi de Prusse. Ses soupçons reviennent l'assaillir avec plus de force ; il rompt tout commerce avec M. Hume. Suivons-le dans sa méthode.

Il nous ramene à Calais, où il proposa à M. Rousseau de lui obtenir une pension du Roi d'Angleterre. En historien habile et adroit, il nous peint ses inquiétudes sur le caractere de M. Rousseau, qui ne devoit pas, selon son calcul, lui permettre de jouir paisiblement de l'hospitalité qu'on alloit lui accorder. M. Hume dit qu'il voyoit bien cela, mais qu'il ne s'attendoit pas d'être l'objet de ses plaintes, ni la victime de cette malheureuse disposition de caractere. Pour nous expliquer comment il l'a été, et tacitement comment il s'en est tiré, il nous apprend que quoique la lettre de M. Walpole eût été composée trois semaines avant son départ de Paris, par cet ami avec lequel il logeoit, il n'en savoit cependant rien, et qu'il ne fut pas étonné (on doit bien le croire) de la voir paroitre à Londres dans les écrits périodiques, mais qu'il le fut beaucoup de

voir la réponse publique de M. Rousseau, et de la chaleur qu'il y mit. Il disoit à l'Auteur du saint *James's-Chronicle*, qu'il se rendoit, sans le savoir, l'instrument de noirceurs. M. Hume avoue qu'il s'en seroit cru coupable, s'il avoit imaginé que M. Rousseau pût le suspecter d'être l'Editeur de cette piece ; et tout de suite il prouve qu'il auroit été lui (M. Hume) un méchant très mal-adroit, s'il l'avoit été. M. Rousseau le charge seulement d'avoir été le complice de ses ennemis.

Auparavant d'aller plus loin, il ne me paroît pas indifférent d'appuyer sur cette lettre. M. Hume en parle plusieurs fois comme d'une *plaisanterie*. M. Walpole ne l'estimoit que cela ; M. d'Alembert la regarde comme une moquerie, ce qui dit quelque chose de plus. Il assure qu'il la désapprouva publiquement quand elle parut, *par la raison qu'il ne faut pas se moquer des malheureux, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal*. J'ajouterai : lorsqu'ils nous en ont fait, une ame généreuse croit que c'est une raison de plus pour ne pas les insulter. J'ajouterai encore, dût-on blâmer d'excès mes principes, que je croirois avoir commis une atrocité, si par une raillerie amere et froide, j'avois cherché à tourner en ridicule un malheureux quelconque, et surtout un étranger qui se seroit réfugié dans ma patrie. Revenons à la lettre que M. d'Alembert rejette par sa déclaration : puisque M. Walpole la dit à lui, je vais la rapprocher de celle qu'il a écrite à M. Hume, afin que le public, en les comparant, ait le plaisir de juger combien un homme peut être dissemblable à lui-même, et ressembler à son voisin.

MON CHER JEAN-JACQUES,

„ Vous avez renoncé à Genève, votre patrie; vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits; la France vous a décrété: venez donc chez moi. J'admire vos talens; je m'amuse de vos rêveries, qui (soit dit en passant) vous occupent trop et trop long-temps. Il faut à la fin être sage et heureux; vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme: démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le sens commun; cela les fâchera, sans vous faire tort. Mes Etats vous offrent une retraite paisible: je vous veux du bien et je vous en ferai, si vous le trouvez bon. Mais si vous vous obstinez à rejeter mon secours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez; je suis Roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits; et, ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

„ Votre bon ami, FRÉDERIC ".

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington Street le 29 *Juillet* 1766.

„ Je ne peux pas me rappeller avec précision le temps où j'ai écrit la *lettre du Roi de*

Prusse; mais je vous assure, avec la plus grande vérité, que c'étoit plusieurs jours avant votre départ de Paris et avant l'arrivée de Rousseau à Londres; et je peux vous en donner une forte preuve: car, non-seulement par égard pour vous, je cachai la lettre tant que vous restâtes à Paris; mais ce fut aussi la raison pour laquelle, par délicatesse pour moi-même, je ne voulus pas aller le voir, quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il fût honnête d'aller faire une visite cordiale à un homme, ayant dans ma poche une lettre où je le tournois en ridicule. Vous avez pleine liberté, mon cher Monsieur, de faire usage, soit auprès de Rousseau, soit auprès de tout autre, de ce que je dis ici pour votre justification: je serois bien fâché d'être cause qu'on vous fit aucun reproche. J'ai un mépris profond pour Rousseau, et une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de cette affaire; mais s'il y a eu cela quelque faute, ce que je suis bien loin de croire, je la prends sur mon compte. Il n'y a point de talens qui m'empêchent de rire de celui qui les possede, s'il est un charlatan; mais, s'il a de plus un coeur ingrat et méchant, comme Rousseau l'a fait voir à votre égard, il sera détesté par moi comme par tous les honnêtes gens, etc.„

H. W.

On pourroit faire un volume d'observations sur ces deux lettres *Franco-Angloises*. Il suffit, je crois, de les montrer au doigt.

Reprenons M. Hume. M. Rousseau ne lui avoit pas répondu sur le refus ou l'accep-

tation de la pension; il avoit écrit au Général Conway. M. Hume rapporte cette lettre; elle a été publiée dans le *Public-Ledger*, N°. 2123. La différence qu'on lit dans ces copies ne porte que sur quelques mots, dont voici le plus essentiel. M. Rousseau dit à ce Général: „ Lorsque je recevrai les bontés de Sa Majesté Britannique, je veux m'en honorer aux yeux du public comme aux miens, et n'avoir le coeur plein que des bontés de Sa Majesté et des vôtres. *Je ne crains* pas que cette façon de penser les puisse altérer ". Dans la feuille Angloise, on lit *je ne crois pas*. Cette locution est plus modeste, et par cela même plus convenable. Laissons ces *innocentes* fautes d'impression; mais déduisons une chose essentielle de cette lettre: c'est que M. Rousseau étoit pénétré des bontés de Sa Majesté Britanique, et qu'il ne desiroit, pour les recevoir, que de les voir passer par d'autres mains que celles de M. Hume, qu'il croyoit le trahir. Il n'est pas étonnant que l'historien Anglois n'ait pas narré cela au Général Conway; mais ce qui peut surprendre, ce sont les réflexions de M. Hume et de ses conseillers.

„ Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intéret fort considérable, il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines: il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant, et c'est le cas de ce philosophe. Un refus fait avec *ostentation* de la pension du Roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes, auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite ".

Il n'étoit pas possible que M. Hume et ses amis n'en connussent le principe naturel: celui *d'ostentation* qu'ils lui prêtent, est-il de bonne foi? Je le demande, non pour l'instruction des lecteurs, mais pour leur édification. Dans cette lettre, M. Rousseau peint ses malheurs comme un homme accablé; M. Hume ne veut pas y croire. Il assure (sans preuve), que M. Davenport lui marquoit que précisément dans ce temps-là son hôte étoit très content et très gai; M. Hume affirme de plus „ que M. Rousseau veut être plaint, mais que son affectation de sensibilité extrême, étoit un artifice qui n'en imposoit plus à un homme qui le connoissoit aussi bien que lui. „

Quand on a quelque connoissance du coeur humain, il est facile d'expliquer pourquoi la plûpart des hommes déclament contre les gens riches ou puissans, tout en enviant leurs richesses ou leurs places. Il ne me paroit pas aussi aisé de démêler quelle est la passion qui fait grossir idéalement la fortune d'un homme, qui lui ôte idéalement ses infirmités et le sentiment de ses peines, pour lui enlever jusques à la commisération que tout etre sensible doit aux malheureux.

M. Hume, qui convient d'avoir eu avec M. Rousseau une scene des plus attendrissantes, doit savoir mieux qu'un autre, que la sensibilité la plus exquise fait, pour ainsi dire, le fond de son ame; M. Hume ne peut ignorer qu'une pauvreté noble l'a toujours suivi, parce qu'il a osé dédaigner la fortune, et qu'il a apporté en venant au monde une maladie cruelle (une rétention d'urine), qui va croissant avec l'âge, sans espoir de secours. Si l'on joint à

tout cela les calamités nombreuses qui ont tourmenté sa vie et assiégé les approches de sa vieillesse, je demande au public si M. Rousseau n'est pas un des hommes les plus à plaindre, et si M. Hume ou ceux qui comme lui cherchent à pallier ses infortunes et ses maux, se croiroient heureux à sa place? Reprenons.

M. Hume écrivit à M. Rousseau qu'il y avoit moyen de rendre la pension publique. „ Il lui répondit qu'ayant appris à le connoître, et ne pouvant douter qu'il ne l'eût amené en Angleterre pour le perdre, il se doit de n'accepter aucune affaire dont il soit le médiateur. „

M. Hume répliqua:

„ Vous dites que je vous ai trahi! moi, je le dis hautement, et je le dirai à *tout l'univers*, je sais le contraire: je sais que mon amitié pour vous a été sans bornes et sans relâche; et quoique je vous en aie donné des preuves qui sont *universellement connues* en France et en Angleterre, le public n'en connoît encore que la plus petite partie. „

Je ne puis m'empêcher de le dire: ce n'est pas ainsi que parle la bienfaisance, même outragée; si c'étoit par hasard l'amitié blessée? je serois bien trompé. Le serois-je seul?

M. Hume finit sa lettre par demander réponse et explication des griefs de M. Rousseau; il dit qu'il obtint par le crédit de M. Davenport, la lettre qu'on voit dans l'exposé, et qu'il n'y fera que quelques notes. Suivons celles qui paroissent mériter quelqu'attention.

LETTRE DE M. ROUSSEAU A M. HUME.

„ Je suis malade, Monsieur, et peu en état d'écrire; mais vous voulez une explication, il faut vous la donner : il n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long temps. „

(*) „ M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si pendant que nous avons vécu ensemble, il a eu quelques-uns de ces indignes soupçons dont cette lettre est remplie, il les a tenus bien secrets. „

Pas trop, ce me semble. Il ne falloit que lire celle du 22. L'espece d'aveuglement que M. Hume semble avoir mis à la lire, est la seule excuse valable qu'il puisse donner. J'aime mieux croire M. Hume distrait que coupable.

„ Quand il cherche à aliéner de moi cet honnête homme, M. Davenport, il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné. „ Lettre de M. R.

„ M. Rousseau me juge mal, et devroit me connoître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes bontés à son malheureux hôte. „ Note de M. Hume.

Je suis fâché de remarquer que l'air de bonté protectrice que porte cette note, ne pouvoit être que vain. M. Hume n'est, comme on l'a dit ci-devant, que la connoissance de

(*) Premiere note de M. Hume.

M. Davenport qui a reçu chez lui M. Rousseau par amitié. Où elle agit, les recommandations des gens de connoissance sont nulles. Mais est-il bien vrai que M. Hume n'ait écrit que ce qu'il dit? Je crains que sa mémoire ne lui ait fait encore oublier quelque chose: du moins peut-on conclure que M. Rousseau avoit lu quelqu'une de ses lettres, qui n'étoient pas des lettres de recommandation. Déjà, dit-il, écrivant à M. Davenport, il (M. Hume) me traite d'homme féroce, de monstre d'ingratitude. Ceci est allégué, et n'est accompagné d'aucune note de M. Hume.

„ Tout ce qui s'est fait de bien, se seroit fait sans lui à-peu-près de même, et peut-être mieux; mais le mal ne se fût point fait: car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre? pourquoi ces ennemis sont-ils précisément les amis de M. Hume? qui est-ce qui a pu m'attirer leur inimitié? Ce n'est pas moi, qui ne les vis de ma vie, et qui ne les connois pas; je n'en aurois aucun, si j'y étois venu seul. „

(*) „ Etranges effets d'une imagination blessée! M. Rousseau ignore, dit-il, ce qui se passe dans le monde, et il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le sait-il? où le voit-il? Il n'y a reçu que des marques de bienfaisance et d'hospitalité. M. Walpole seul avoit fait une plaisanterie sur lui, mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rousseau voyoit les choses comme elles sont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi, et d'autre ennemi que lui-même. „

(*) Note.

Il est facile de répondre. M. Rousseau a appris qu'il avoit des ennemis en Angleterre par les papiers publics. Il m'est impossible de supposer que M. Hume voulût penser un instant que les horreurs qui y ont été imprimées, puissent partir d'une main amie. S'il n'avoit oublié que l'estimable M. Davenport, dont il a parlé il n'y a qu'un instant, etoit l'ami de M. Rousseau, s'il n'avoit oublié que le respectable Lord Maréchal l'etoit davantage; M. Hume ne se seroit pas flatté d'être le seul ami de M. Rousseau en Angleterre.

Dans les dix pages suivantes il y a des allégations de la part de M. Rousseau; déni de celle de M. Hume. Certainement quelqu'un de ces Messieurs manque de mémoire. Dieu sait bien qui.

M. Rousseau rappelle que M. Hume est lié avec ses ennemis.

„ J'apprends que le fils du jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, est non-seulement l'ami, le protégé de M. Hume, mais qu'ils logent ensemble; et quand M. Hume voit que je sais cela, il m'en fait la confidence, m'assurant que le fils ne ressemble pas au pere. J'ai logé quelques nuits dans cette maison chez M. Hume avec ma gouvernante; et à l'air, à l'accueil dont nous ont honorés ses hôtesses, qui sont ses amies, j'ai jugé de la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas ressembler à son pere, ont pu leur parler d'elle et de moi. „

„ (*) Me voilà donc accusé de trahison,

(*) Note.

parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas, se trouve par hasard logé dans la même maison que moi; parce que mes hôtesses, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement!..... Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau, que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere. „

Sans prétendre à prononcer entre M. Rousseau et M. Hume, qui rapportent différemment ce fait, je demanderai à ce dernier, si c'est aussi par hasard qu'il protege le jeune Tronchin. Cela valoit la peine d'être expliqué.

De la page 39 à la page 46, nouvelles accusations, nouveaux dénis, même réflexion à faire que ci-devant.

M. Rousseau dit qu'il écrivit une lettre (*a*) que M. Hume „ devoit trouver fort naturelle, s'il étoit coupable, mais fort extraordinaire, s'il ne l'étoit pas. „ M. Hume s'en rapporte encore à la lettre du 22 Mars, où il ne trouve que le ton de la plus grande cordialité sans la moindre réserve. Ce pauvre cher monsieur réve amitié, et la trouve par-tout.

M. Rousseau dit: „ La trahison d'un faux ami dont j'étois la proie, étoit ce qui portoit dans mon coeur trop sensible l'accablement, la tristesse et la mort. „

„ Ce faux ami (1), c'est moi sans doute. Mais cette trahison, quelle est-elle? Quel

(*a*) Pag. 38 de la lettre.

(1) Note de M. Hume.

mal ai-je fait ou pu faire à M. Rousseau ? En me supposant le projet de le perdre, comment pouvois-je y parvenir par les services que je lui rendois ? Si M. Rousseau en étoit cru, on me trouveroit bien plus imbécille que méchant.„

La trahison et le mal seroient, si cela étoit possible, d'avoir voulu perdre M. Rousseau de réputation, et par-là assassiner son ame (2). La méchanceté seroit d'avoir caché la main sous le manteau de la bienfaisance, pour qu'on ne pût la voir armée d'un poignard.

Je le répete avec vérité, jamais je ne croirai M. Hume coupable de cette noirceur. Il a fait du mal à M. Rousseau sans s'en douter. Cet aveu ne doit pas blesser M. Hume. Etant enfant, j'ai ouï dire à M. de Montesquieu, qu'avec un bon coeur, l'esprit ne garantissoit pas des pieges des méchans.

En récapitulant ses griefs, M. Rousseau fait mention de plusieurs libelles. M. Hume convient de quelques-uns, se contentant d'observer qu'il n'y a pas trempé.

Il en cite un où l'Auteur ne peut déguiser sa rage sur l'accueil qu'on avoit fait à M. Rousseau à Paris;

Un autre, où l'on dit qu'il ouvre sa porte aux grands, la ferme aux petits, reçoit mal ses parens, pour ne rien dire de plus.

M. Hume dit du premier : „ Je n'ai aucune

(2) S'il se trouvoit quelque lecteur auquel je dusse dire qu'assassiner son ame n'est qu'une métaphore, je rougirois pour lui. Croire à l'ame, à son immortalité, est une de mes plus douces pensées.

connoissance de ce prétendu libelle; et du second, je n'ai jamais vu cette piece, ni avant ni après sa publication, et tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoissance ".

En admettant ce fait, il faut convenir qu'il tient du miracle (*). Puisque M, Hume n'a pu se procurer à Londres ce que j'ai lu ici, il n'a qu'à prendre le *Saint James's-Chronicle* N°. 821; à la quatrieme page il y trouvera un article pour M. Rousseau contenant trois demandes et une réflexion qui assaisonne le tout.

Dans la seconde question, on demande comment a-t-il pu se faire „ que l'Auteur de la Nouvelle Héloise soit froid, pour ne rien dire de plus, envers ses parens et amis, qu'il change souvent ces derniers, et qu'il en ait eu plusieurs qu'il a ensuite appellés monstres?

„ Que l'auteur de *l'inégalité* ait ouvert sa porte aux grands, et qu'il l'ait fermée aux petits "?

Le lecteur peut examiner à présent avec plus de sûreté ce que M. Rousseau dit, page 36, où il accuse formellement M. Hume d'avoir fourni cet article. Il est vrai que M. Hume s'en lave bien, en assurant qu'il n'étoit pas présent lorsqu'il reçut son cousin.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen des notes sur la lettre de M. Rousseau. Elles

(*) Jamais peuple n'eut plus de papiers publics, et ne les lut plus avidement que les Anglois. Les manouvriers les lisent dans les cabarets; les gens riches, dans les cafés ou chez eux. Tout le monde s'en mêle.

consistent, pour la plupart, en dénis, en défaut de mémoire: ce que j'ai dit de quelques-unes, peut faire apprecier les autres, qui ne sont d'ailleurs ni longues ni nombreuses.

La lettre de M. Hume en réponse à celle de M. Rousseau, est, j'ose le dire, froide, stérile, et ne débat qu'un seul article intéressant; la scene attendrissante qui s'est passée entr'eux et qu'ils narrent différemment. Ces récits sont trop essentiels pour ne pas les comparer. Si on le fait attentivement, il ne sera pas aussi difficile qu'on pourroit le croire d'assigner celui des deux qui mérite qu'on y ajoute foi. Rapprochons-les, en débutant par celui de M. Hume, par la raison qu'il faut faire les honneurs du pas aux étrangers.

„ M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il y avoit une chaise de retour prête à partir pour Wootton; je crois même qu'il le fit annoncer dans les papiers publics, afin de mieux vous tromper. Son intention étoit de vous épargner une partie de la dépense du voyage, ce que je regardois comme un projet louable; mais je n'eus aucune part à cette idée ni à son exécution. Il vous vint cependant quelque soupçon de l'artifice, tandis que nous étions au coin de mon feu, et vous me reprochâtes d'y avoir participé: je tâchai de vous appaiser et de détourner la conversation; mais ce fut inutilement. Vous restâtes quelque temps assis, ayant un air sombre et gardant le silence, ou me répondant avec beaucoup d'humeur; après quoi vous vous levâtes et fîtes un tour ou deux dans la chambre; enfin tout

d'un coup et à mon grand étonnement vous vintes vous jeter sur mes genoux, et passant vos bras autour de mon cou, vous m'embrassâtes avec un air de transport, vous baignâtes mon visage de vos larmes, et vous vous écriâtes: *Mon cher ami, me pardonnerez-vous jamais cette extravagance? Après tant de peines que vous avez prises pour m'obliger, après les preuves d'amitié sans nombre que vous m'avez données, se peut-il que je paye vos services de tant d'humeur et de brusquerie? Mais en me pardonnant, vous me donnerez une nouvelle marque de votre amitié, et j'espere que lorsque vous verrez le fond de mon coeur, vous trouverez qu'il n'en est pas indigne.* Je fus extrêmement touché, et je crois qu'il se passa entre nous une scene très-tendre ".

Récit de M. Rousseau.

„ Un soir, je vois encore chez lui une manoeuvre de lettre dont je suis frappé. Après le souper, gardant tous deux le silence au coin de son feu, je m'apperçois qu'il me fixe, comme il lui arrivoit souvent, et d'une maniere dont l'idée est difficile à rendre. Pour cette fois, son regard sec, ardent, moqueur et prolongé devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarrasser, j'essayai de le fixer à mon tour; mais en arrêtant mes yeux sur les siens, je sens un frémissement inexplicable, et bientôt je suis forcé de les baisser. La physionomie et le ton du bon David sont d'un bon homme; mais où, grand Dieu! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ses amis!

„ L'impression de ce regard me reste et m'agite; mon trouble augmente jusqu'au sai-

sissement : si l'épanchement n'eût succédé, j'étouffois. Bientot un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-méme : enfin dans un transport que je me rappelle encore avec délices, je m'élance à son cou, je le serre étroitement; suffoqué de sanglots, inondé de larmes, je m'écrie d'une voix entrecoupée : *Non, non, David Hume n'est pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.* David Hume me rend poliment mes embrassemens, et tout en me frappant de petits coups sur le dos, me répete plusieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi, mon cher Monsieur ! Eh, mon cher Monsieur ! Quoi donc, mon cher Monsieur !* Il ne me dit rien de plus ; je sens que mon coeur se resserre : nous allons nous coucher, et je pars le lendemain pour la province. „

Dans son narré, M. Hume ne veut supposer que de l'humeur à M. Rousseau : M. Rousseau, au contraire, n'annonce dans le sien que la triste impression que lui avoient donnée ses soupçons sur la conduite de M. Hume. Il paroît plus naturel qu'une effusion de coeur les suive, que de la voir amenée par la bouderie ou l'humeur, dont les traces sont toujours légeres.

L'homme le plus uniforme, qui est le plus constamment le méme, se laisse aller quelquefois à des momens d'humeur, de vivacité, occasionnés par les infirmités, l'embarras des affaires ou les chagrins qui les suivent. Dans ce cas, l'homme le plus juste peut s'oublier, et répandre dans son domestique, sur son ami méme, les inquiétudes qui l'agitent. Un

instant de réflexion suffit pour lui faire sentir son injustice, il en fait sans peine l'aveu à l'ami qu'il avoit contristé; l'air de bonté qu'il reprend, qu'il redouble même dans son domestique, est l'excuse et l'aveu tacite de son humeur. Il seroit plus noble et plus grand sans doute de l'avouer tout haut, et ce seroit peut-être un moyen pour se garantir des rechûtes; mais l'amour-propre mal entendu s'oppose à des aveux qu'on estimeroit humilians vis-à-vis des gens que l'éducation et l'usage nous ont appris à regarder, non comme des hommes, mais comme nos inférieurs: tel est le train de la vie ordinaire.

Dans celui de l'amitié, si l'on n'est point à l'abri de quelques nuages passagers, on connoît du moins rarement les orages terribles qui sont plus fréquens en amour; mais lorsque des soupçons violens s'élevent dans le sein d'une ame tendre contre un ami chéri, elle sent troubler tout son être: l'amour-propre peut la forcer à garder le silence sur les griefs qu'elle a ou croit avoir: l'amitié les rompt bientôt, les explications succedent, et les réparations sont toujours en raison de l'offense que croit avoir fait l'ami qui s'estimoit lésé; il se la grossit, l'exagere, tandis que l'autre ami l'atténue et l'affoiblit: leurs coeurs se parlent, leurs yeux se mouillent, et la paix renait dans leurs embrassemens.

Si l'on veut maintenant faire l'application de l'une de ces deux especes, l'on ne sera, je crois, pas embarrassé sur le choix. M. Rousseau n'avoit ni humeur ni bouderie. Il pouvoit avoir mal apprécié la conduite de M. Hu-

me, mais très certainement il ne pouvoit être sans soupçons : la lettre que M. Hume reclame, et qui lui donne un air si triomphant, les confirme, et le condamne. S'il l'avoit pesée, lue, il ne lui diroit pas d'un ton presque punique :

„ Vous n'avez pas fait attention que j'avois une lettre écrite de votre main, qui ne peut absolument se concilier avec votre récit, et qui confirme le mien.

„ C'est celle du 22 Mars, qui est pleine de cordialité, et qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ses noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à present : on voit seulement quelques restes d'humeur sur la chaise. „

Si M. Hume avoit eu sous les yeux cette lettre, comment auroit-il pu concilier sans soupçons cet assemblage de gratitude sur ses services, et d'inquiétude sur ses sentimens ; où mettant, pour ainsi dire, „ ses actions d'un coté et ses intentions de l'autre, au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il lui avoit données, M. Rousseau le prie de l'aimer à cause du bien qu'il lui a fait, et finit sa lettre, comme je l'ai rapporté, par lui dire : je vous embrasse, mon cher Patron, avec le même coeur que j'espere et desire trouver en vous. „

Toutes ces expressions, qui se renforcent mutuellement, n'appartiennent en aucune façon à l'humeur, mais aux doutes les plus caractérisés.

Il ne seroit pas honnête de croire que M. Hume les eût vus, sans chercher à les detruire par une explication décisive ; il est bien na-

turel de penser que s'il ne les a pas sentis, ce ne peut être par défaut de jugement, mais par distraction. Jusques-là, on explique, bien ou mal, la conduite de M. Hume; il n'est pas aussi aisé de le faire, lorsque M. Rousseau, dans sa grande lettre, passe du doute à l'accusation, et de celle-ci, à ce qu'il appelle la démonstration, et finit par dire :

„ Abime des deux côtés! je péris dans l'un ou dans l'autre. Je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable; j'en suis le plus vil si vous êtes innocent. Vous me faites desirer d'être cet objet méprisable. Oui, l'état où je me verrois, prosterné, foulé sous vos pieds, criant miséricorde et faisant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix mon indignité et rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, seroit pour mon cœur un état d'épanouissement et de joie, après l'état d'étouffement et de mort où vous l'avez mis. Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable, ne m'écrivez plus; cela seroit inutile, et sûrement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent, daignez vous justifier. Je connois mon devoir, je l'aime et l'aimerai toujours, quelque rude qu'il puisse être. Il n'y a point d'abjection dont un cœur qui n'est pas né pour elle, ne puisse revenir ".

A tout cela point de réponse de la part de M. Hume.

En finissant la poursuite de ces lettres, je ne puis me refuser d'observer que toutes celles de M. Rousseau partent de son ame diversement affectée, et que celles de M. Hume

sortent, pour ainsi dire, toutes armées de sa tête. Dans celle du 19 Juin il lui demande d'envoyer son consentement pour la pension, de la maniere la plus froide. Je ne dis pas ceci pour M. Hume, mais rien n'est si glacé, si repoussant que les services de la plupart des courtisans. Rien n'est si empressé, si ardent que les offres qu'ils en savent faire.

Dans la lettre du 26, l'amour-propre y joue un grand rôle : l'amitié lésée, ne s'y fait presque pas sentir.

Dans celle du 22 Juillet, qui doit servir de réponse à la Catilinaire de M. Rousseau, c'est bien autre chose. On voit un homme toujours maître de lui, qui, négligeant le corps des accusations, en secoue une seule branche sans l'arracher. Il rapporte ensuite une lettre de M. Walpole, pour prouver qu'il n'eut aucune part à celle qu'il publia sous le nom du Roi de Prusse. Passant ensuite à l'examen des motifs qui ont déterminé M. Rousseau à lui faire une querelle, à éclater contre lui, car on suppose toujours que c'est lui (et c'est la marotte de Messieurs les Editeurs), M. Hume discute, si c'est par mauvaise foi, et conclut puissamment, de l'avis de son sage conseil, c'est-à-dire de Messieurs les Editeurs, que c'est par un *mélange d'orgueil et de folie ;* quoiqu'il doute fort, que dans aucune circonstance de sa vie, M. Rousseau ait joui plus entierement qu'aujourd'hui de toute sa raison, même dans les etranges lettres qu'il dit qu'il lui a écrites, où l'on trouve des traces bien marquées de son éloquence et de son génie.

Un

Un mélange d'orgueil et de folie! Lui! M. Rousseau! Eh! *Messieurs*, mes *chers Messieurs!* La main sur la conscience. J'en appelle à vous; car je ne veux pas faire remarquer au public que vos dernieres raisons sont des sottises, des invectives grossieres. Il vous diroit sans hésiter, ce que *Lucien* disoit au souverain Dieu de la fable: *Jupiter* tu te fâches, tu prends ta foudre; tu as donc tort.

M. Hume, pour prouver qu'il n'en a pas eu d'écrire, ajoute: „M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les Mémoires de sa vie, et qu'il rendroit justice à lui-même, à ses amis et à ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ces Mémoires paroissent après ma mort, personne ne pourra justifier ma mémoire, en faisant connoître la vérité: s'ils sont publiés après la mort de l'Auteur, ma justification perdra, par cela même, une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure, à en faire un précis que je destine à mes amis et dont je pourrois faire dans la suite, l'usage qu'eux et moi nous jugerons convenable. „

On pourroit, sans blesser M. Hume, lui demander quelques preuves de tout ce qu'il dit. Mais passons-lui comme une vérité, que

M. Rousseau travaille à faire des Mémoires sur sa vie.

J'ai prouvé, en examinant l'avertissement de Messieurs les Editeurs, que c'étoit eux seuls ou les autres amis de M. Hume qui avoient fait bruyamment connoître ses démêlés; si par hasard le motif de cet éclat leur eût été inspiré par la crainte des futurs mémoires de M. Rousseau, auxquels on le prétend occupé, ils auroient surement senti qu'il seroit ridicule de justifier M. Hume sur une accusation à venir. Tout le temps qu'elle eût été entre M. Rousseau et M. Hume, elle n'existoit pas pour le public : il falloit donc, pour la traduire à son tribunal, nécessairement répandre la rupture de ces hommes célebres, noircir M. Rousseau, attendre que le public se récriât contre des imputations sans preuves; alors saisir, comme on dit, la balle au bond, et faire imprimer l'écrit ou mémoire sur lequel j'ai fait des observations. Ecrit soigneusement preparé, et destiné à l'usage que M. Hume ou ses amis trouveroient bon. On voit l'emploi que leur prudence rafinée leur en a fait faire sous le titre d'*Exposé succinct*, qui méritoit au moins l'épithete de justification convenablement préparée.

Je ne ferai point de réflexions sur un fait aussi énergique. Mais résumant en peu de mots tout ce qui a été dit sur la querelle des deux savans, je rappellerai une vérité commune qui en montre la base. Les hommes ne font jamais du mal que lorsqu'ils ont intérêt et possibilité de le faire. M. Rousseau, soupirant après un état tranquille qu'il alloit cher-

cher en Angleterre, y arrivant sans habitude, ainsi que sans parti, n'avoit ni intérêt ni moyens pour attaquer M. Hume dont il ne connoissoit ni la langue, ni les ennemis, s'il en a. Cependant il s'est élevé un démêlé entr'eux.

J'ai avancé, non sans raison et sans preuves, que M. Rousseau avoit des ennemis à Genève, à Paris, et que M. Hume étoit le plastron derriere lequel ils se sont *tapis* comme des *braves*; j'ai établi que ces ennemis avoient poursuivi M. Rousseau de Genève en Suisse, que de concert ils l'avoient attaqué à Londres par d'indignes libelles assez mal déguisés; il est constant que M. Hume est lié avec eux. J'ai prouvé que sous le masque de l'*incognito*, les mêmes personnes ont publié les démêlés de M. Hume, que vraisemblablement ils avoient ourdis; qu'ils ont fait bruit de ces démêlés pour avoir occasion de produire la justification *pochée* du docte Breton dont ils ont dirigé, arrangé les matériaux : le motif qui les a fait agir, c'est la haine armée par l'envie (*). L'on a vu dans cet écrit hâtivement fait, leurs moyens et leur but, qui étoit de perdre M. Rousseau en cherchant à le couvrir tout-à-la-fois, des traits poignans du ridicule et de la noirceur de l'ingratitude. Trop de personnes auroient à rougir, si j'observois que

(*) On sent bien que

Vixque tenet lacrymas, cum nil lacrymabile cernit.

Ovid.

Je n'ignore pas qu'Ovide a dit *quia* au lieu de *cum*.

rire d'une méchanceté lâchée sur un homme souffrant et persécuté, n'est pas d'une belle ame; je croirois offenser le public, M. Rousseau, et me manquer à moi même, si je cherchois à laver ce philosophe d'un vice qui n'est connu que des ames viles. Je ne dirai rien de plus à ses scientifiques ennemis.

PLAIDOYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU,

ET LE

DOCTEUR HUME.

PLAIDOYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU,

ET LE

DOCTEUR D. HUME,

L'HISTORIEN ANGLOIS,

AVEC DES ANECDOTES INTÉRESSANTES
RELATIVES AU SUJET.

Ouvrage moral et critique, pour servir de suite aux Oeuvres de ces deux grands hommes.

Il est peu de conversations où l'on ne s'entretienne des grands hommes qui tiennent un rang distingué dans la République des Lettres : tantôt c'est de Voltaire et quelquefois de J. J. Rousseau. Les jugemens que l'on a portés sur la conduite de ce Philosophe Genevois, et particulierement sur son démêlé avec le docteur D. Hume, ont tant de fois varié, qu'il n'a jamais été possible de tabler sur quelque chose de certain relatif à ces deux objets. Je vais donc essayer de fixer à cet égard les discours du public. Mais qu'entend-on par le public ? Combien de fois a-t on essayé de le peindre sans pouvoir cependant le faire ressembler à l'original ? Je n'entreprendrai pas de faire ici son tableau dans toute son éten-

due : j'avoue que ma capacité ne va pas jusques-là. Je tâcherai seulement de le définir de mon mieux ; voici comment.

Le public est un arbre antique, planté depuis la création du monde, qui compte avec un nombre infini de générations, une multitude de branches attachés à son corps et soutenues par le même tronc. Il y en a de grosses, de médiocres, de plus foibles, de plus minces et de plus élevées les unes que les autres, et il n'y en a pas une qui se ressemble.

Si le lecteur ne me considere que comme la moindre des feuilles attachées à cet arbre-là, il ne m'offensera pas : d'ailleurs je n'ambitionne point l'honneur de lui être connu particulierement. Je me borne à la faculté de pouvoir réfléchir, censurer, absoudre, condamner et écrire selon mes lumieres. Les siennes sont bien plus étendues et plus étincelantes, je le sais, et je n'ignore pas qu'après tous les efforts que j'aurai faits pour lui plaire, bien loin de m'en tenir compte à mon avantage, il me réfutera, me censurera, me condamnera, m'approuvera peut-être : c'est à quoi tout Ecrivain doit s'attendre. Ce qui m'encourage à me livrer au penchant qui m'entraîne à mettre au jour ce que je pense des procédés réciproques entre M. Hume et M. J. J. Rousseau, c'est qu'en dépit même de la critique la plus amere, je suis certain de trouver des approbateurs. Je n'irai pas follement braver le public ; je ne viendrai pas lâchement gémir et pleurer pour obtenir son suffrage : je sais qu'il est sévere, quand il le veut, indul-

gent, quand il le faut ; qu'il aime la droiture et rend toujours justice à la vérité.

Mais j'entends le public sensé qui s'écrie :

AU FAIT, AVOCAT.

M'y voici.

Les Editeurs de la piece, qui a donné lieu à celle-ci, pour vous faire voir, Messieurs, qu'ils ont étudié en rhétorique, débutent en exposant à vos yeux un tableau bien séduisant : c'est l'éloge pompeux des talens et des belles qualités de M. Hume. Ils peignent aussi avantageusement qu'il leur est possible le héros de leur comédie scandaleuse. Ils jettent avec beaucoup d'adresse de la poudre aux yeux des spectateurs, pour séduire, autant qu'il est possible, le préjugé, et le pencher du côté de celui qu'ils se flattent de pouvoir innocenter. De-là ils passent subitement au portrait de son adverse partie : mais ce ne sont plus les mêmes couleurs qu'ils emploient ; ils abandonnent le carmin et l'outremer, pour ne tremper leurs pinceaux que dans le noir et l'obscur. Sur la droite, tout est brillant et flatteur ; sur la gauche, tout est hideux et révoltant. D'un côté sont les roses, de l'autre les épines. Voilà le fin du métier. C'est un piége où il n'y a que les petits génies qui se laissent prendre ; mais les gens éclairés savent adroitement l'éviter. Ils s'approchent et fixent attentivement les objets, confrontent les copies avec les originaux ; et si les peintres, soit par passion ou par enthousiasme, sont tombés

dans les extrêmes, qu'ils ayent flatté ce qui ne devoit pas l'être, et trop ridiculisé ce qui ne le méritoit pas, on les siffle et l'on ne les regarde plus que comme des barbouilleurs.

Fixez, je vous prie, Messieurs, ce premier chef-d'oeuvre: ce doit être le portrait en grand du Philosophe Anglois. *Des moeurs douces et simples, beaucoup de droiture, de candeur et de bonté; et la modération de son caractere se peint dans ses écrits.*

Il a employé ces grands talens qu'il a reçus de la nature et les lumieres qu'il a acquises par l'étude, à chercher la vérité et à inspirer l'amour des hommes. Jamais il n'a prodigué son temps et compromis son repos dans aucune querelle ni littéraire ni personnelle, etc.

La suite du panégyrique n'est qu'un reste de fumée échappé de l'encensoir, pour dissiper les exhalaisons. Je la supprime pour vous faire remarquer, Messieurs, que voilà en bien peu de lignes la peinture d'un homme accompli, c'est-à-dire, du Sage qui l'emporte de beaucoup sur tous ceux dont Plutarque nous a fait les portraits.

Il ne m'appartient pas de démentir un éloge aussi pompeux et si prévenant en faveur du célèbre Ecrivain, qui peut-être lui-même ne s'y reconnoit pas, parce que je me persuade qu'il n'a pas encore assez d'orgueil et d'amour-propre pour se croire infaillible. S'il se croyoit tel, je le prierois de se ressouvenir que feu M. le général Barrington fut obligé, en 1762, d'envoyer à M. Smolet, autre historien non moins estimé en Angleterre et dans la République des Lettres que son émule, une rela-

tion authentique de la conquête de la Guadaloupe, afin de détromper le public et l'instruire d'une vérité négligée par M. Hume : vérité importante et qui ne l'étoit pas moins pour la réputation du Général Anglois, que pour les intérêts particuliers des Insulaires qui venoient d'être conquis.

Cette anecdote qui paroit tout-à-fait étrangere à mon sujet, le seroit bien davantage, si elle n'indiquoit pas un Ecrivain qui se livre avec trop de précipitation à des bruits populaires ; qui, pour remplir une feuille periodique (*a*) à certain prix, se hâte d'y insérer, sur la foi du premier venu, ce que le second avec preuve en main peut démentir.

Une telle conduite dénote toujours un homme bien plus avide de gain que de réputation : d'où l'on pourroit conclure que si M. Hume se fût autant appliqué à chercher la vérité, que ses apologistes veulent le faire croire, elle ne lui eût point échappé, surtout dans la circonstance dont je viens de parler.

L'on peut répliquer à ce que je viens de dire, qu'un Ecrivain gagé par un Libraire, est souvent forcé, pour retirer le fruit de ses veilles, de remplir sa feuille à la volonté de celui qui le paye. M. Hume seroit-il réduit à cette fâcheuse extrémité ? il en est plus à plaindre et moins coupable, j'en conviens : mais cette situation laisse toujours soupçonner une vénalité qui fixe l'appât du gain de l'Ecrivain obligé de subsister par ses talens. J'en

(*a*) On achetoit l'histoire de M. Hume en détail par deux et trois feuilles, qui faisoient un Numero.

ai connu plus d'un qui auroient été charmés de trouver quelque ressource auxiliaire dans la plume d'un habile homme, réduit à la fâcheuse nécessité de labourer à bon marché. Non, je ne prête pas encore cette intention à M. Hume; vis-à-vis de J. J. Rousseau c'est une idée passagère : peut-être aurai-je occasion d'y revenir, et pourrai justifier dans la suite que si je n'ai pas rencontré juste, au moins ne me suis je pas fort éloigné du but.

Que la modération de M. Hume convienne à son éloge, quand il s'agit d'examiner de sang froid les critiques ou les censeurs de ses ouvrages; qu'il fasse briller ce grand flegme philosophique si naturel aux écrivains Anglois : tout cela est fort louable et l'auroit été davantage, s'il eût témoigné plus de tendresse, ou sinon plus de pitié pour l'accablement où se trouvoit son soi-disant ami, et particulierement quand celui-ci eut la foiblesse de marquer tant d'excès de sensibilité pour des procédés, dont le ridicule réjaillissoit sur ceux qui avoient eu assez de lâcheté pour les faire naître.

Plus M. Hume étoit persuadé que les querelles des Gens lettrés sont le scandale de la Philosophie, plus il devoit faire d'efforts pour étouffer par une justification amicable, la dispute qui venoit d'éclore entre lui et J. J. Rousseau. C'étoit-là assurément une occasion tout-à-fait heureuse, pour attirer au flegme philosophique tous les éloges qu'il mérite; mais il ne l'a pas fait : les Editeurs de ses griefs s'y sont opposés; ces Messieurs vouloient peindre. Voici le pendant de leur premier tableau.

Tout le monde sait, disent-ils, que M. Rousseau, PROSCRIT DE TOUS LES LIEUX *qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à passer en Angleterre.*

Un dementi n'est plus à la mode, je ne m'en servirai pas. Au reste les proscriptions contre J. J. Rousseau, ne sont point un reproche à lui faire: elles font à bien des égards son éloge, si l'on excepte l'article qui regarde la religion. Il n'a pas été proscrit du comté de Neufchâtel; sa maladie (*b*) seule l'en a fait sortir; et cette façon d'habiller des portraits, devroit couvrir de honte ceux qui s'en servent.

Socrate fut proscrit, et de même quantité de Philosophes dont on respecte encore la mémoire. C'est le sort de tous les hommes extraordinaires, qui veulent s'élever au-dessus des préjugés reçus. Le grand Wolff fut proscrit, et son rappel n'a pas moins illustré l'exilé, qu'éternisé la gloire du Monarque savant qui l'engagea à revenir dans ses états, éclairer l'une des plus célebres Universités de l'Allemagne.

Les choses qui souvent paroissent les plus éloignées, se rapprochent. Si la force d'un certain parti, à Genève, reprenoit le dessus, Rousseau pourroit encore y trouver un asyle, et peut-être une statue, tandis que les bar-

(*b*) Une humeur inquiete, ombrageuse, taciturne, qui, selon les Pytagoriciens, s'évapore en fumées qui attaquent le cerveau, et font faire à l'esprit bien des sottises et des extravagances: c'est l'aveu de J. J. Rousseau lui-même.

bouilleurs qui ont voulu le noircir à toute outrance, ne trouveroient par-tout que des huées et des mépris.

Il y a toujours de la bassesse à reprocher à un homme qu'il est proscrit, et surtout quand il ne l'est pas pour des faits qui déshonorent.

Les amis de M. Hume, disent les éditeurs, *se sont réunis pour l'engager de rendre sa justification publique* (c). Ah que ce siecle est abondant en amis pour M. Hume! Mais de tels amis ne le sont gueres, ou tout au moins ils ne paroissent pas l'être de la premiere classe. De vrais amis ne donnent jamais de conseil qui puissent troubler le repos de ceux qu'ils aiment. Au contraire, ils s'écrient: Fuyez les éclats qui peuvent vous attirer mille inquiétudes et scandaliser le public. Si vous êtes innocent, méprisez par le silence les invectives d'un ennemi méprisable par sa méchanceté. Si vous êtes coupable, avouez votre faute, rétractez-vous, reconciliez-vous. Toutes ces choses sont possibles; il n'y a que la façon de les faire qui édifie, et qui fait connoître, *qu'errer est d'un mortel, pardonner est divin* (†).

Les éditeurs terminent leur avertissement en assurant que *M. Hume, en livrant au public les pieces de son procès, les a autorisés*

(c) Dans un autre endroit, M. Hume déclare que plusieurs autres de ses amis lui avoient conseillé le contraire: ceux-ci connoissent mieux l'art de donner de bons conseils.

(†) Pope.

à déclarer qu'il ne prendra jamais la plume sur ce sujet, et continuent en outrageant son adversaire, de le défier de revenir à la charge; *qu'il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des declamations nouvelles; qu'il peut créer et réaliser de nouveaux phantômes, et envelopper tout cela des nuages de sa rhétorique; qu'il ne sera pas contredit.* Et ils finissent par avertir le public, *que M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits et des coeurs honnetes.*

Pensoient-ils, en parlant ainsi, que ces esprits droits, plus ils le seront, plus ils tâcheront de le faire connoître; et que ces coeurs honnêtes qui se trouvent parmi le public, plus ils auront de probité, plus ils s'empresseront à embrasser et à défendre la cause, je ne veux pas dire seulement de l'innocent, mais d'un homme à talens, persécuté pour des singularités qui ne sont point des crimes, si tant est qu'ils ne soient pas les premiers symptomes d'une maladie incurable.

Je passe à l'exposé de M. Hume.

Rien de plus obligeant et de plus noble que le premier procédé de cet Anglois à l'endroit du Genevois expatrié. Il lui offre chez lui un asyle, *et n'avoit pas besoin d'autre motif*, ajoute-t-il, *pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que lui avoit donnée du caractere de ce Génevois, la personne qui le lui avoit recommandé*; c'est-à-dire, que cette même personne déjà bien connue de M. Hume, étoit capable de se connoître en hommes et d'aprécier leur vertu et leur mérite. Mais à ce titre magnifique il en ajoute un

autre ; *la célébrité de son génie, de ses talens et de ses malheurs étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui.*

Je serois tenté de penser, moi qui crois connoître un peu le génie Anglois, que la *célébrité de son génie et de ses talens*, étoit le motif le plus puissant qui engageoit M. Hume à ce bel *acte d'humanité*, et que l'espérance que le bienfaiteur avoit conçue de tirer parti de cette bruyante celebrité, lui avoit fait concevoir le dessein d'attirer chez lui un homme de génie, et dont les talens s'étoient acquis en Angleterre une réputation distingéee, par une multitude d'éditions de ses ouvrages, qui avoient enrichi les libraires qui les avoient publiés.

Il n'y auroit pas eu une grande gloire à remplir un acte d'humanité à ce prix-là; attirer un homme chez soi, qui sait ou que l'on soupçonne qui peut mériter de nouveaux suffrages de la part du public, l'engager à quêter des souscriptions, et enfin se procurer par son travail de quoi fournir à sa subsistance et peut-être encore à grossir la fortune de son prétendu bienfaiteur: voilà le point de perspective que j'apperçois dans ce bel acte d'humanité, et qui pourtant ne mérite pas que l'on blâme trop celui qui le fait, en considération de ce que l'intérêt personnel fait aujourd'hui la base de presque toutes les liaisons humaines et des bienfaits que l'on répand dans le monde.

On me reprochera de prêter ici à M. Hume un point de vue que peut-être ai-je mal jugé quant à ce celebre écrivain, et je lui fais

fais

mes plus humbles excuses d'une supposition qui ne prend son origine que dans ce que j'ai vu moi-même en Angleterre à l'égard de plusieurs hommes à talens. Ils y arrivoient, peu décorés des faveurs de la fortune, il est vrai; mais ils pouvoient y déployer leur savoir-faire. Quand c'étoient gens d'un mérité distingué, leurs confreres opulens et accrédités les accueilloient avec empressement, et leur offroient quelquefois les moyens de débuter. Mais ces moyens se réduisoient, en travaillant sans relâche, à pouvoir joindre les deux bouts de la semaine. Leurs prétendus bienfaiteurs prônoient avec enthousiasme leurs productions: ils faisoient plus; j'en ai vu qui s'en chargeoient pour les montrer, en retiroient eux-mêmes le prix, qui ne tomboit jamais en entier dans les mains de l'artiste ou de l'ouvrier.

Je ne mettrai point en parallele avec un homme de lettres aussi respectable que M. Hume, l'ex-Arlequin d'un certain théâtre, qui a eu le secret, à la faveur d'une semblable industrie, de former un magasin d'une quantité de chefs d'oeuvres de toute espece, fruits précieux de la capacité des meilleurs ouvriers, ou des plus habiles peintres dessinateurs et mécaniciens en tous genres, à qui cet usurier ne procuroit que la vie et l'habit, tandis qu'il acquéroit à leurs dépens l'immense fortune dont il jouit.

Je pourrois appliquer à la plupart des Libraires de Londres, à quantité de négocians et de mécaniciens, cette trop coupable industrie envers ceux qu'ils font travailler comme

des esclaves, pour ne leur accorder non pas de quoi vivre, mais uniquement de quoi languir et ne pas mourir de faim.

Si ceux qui se sont enrichis en Angleterre par le moyen des productions de J. J. Rousseau, avoient tant soit peu de conscience et d'équité, ce Genevois seroit bientôt à couvert des injures de la fortune.

La lettre écrite par J. J. Rousseau de Motiers-Travers, en Février 1763, n'a pas été écrite par Rousseau malade, mais par Rousseau se portant bien. Elle développe avec toute la sagacité et la noblesse convenables, les sentimens de la plus vive reconnoissance et de l'amitié la plus sincere pour les offres généreuses que M. Hume lui faisoit. L'auteur d'Emile ne s'y déguise point: ses aveux sont naïfs; les transports de son ame s'y font sentir avec cette véhémence qu'inspirent la sagesse et la probité.

Je défie que l'on puisse jamais arracher de la plume d'un homme né méchant, quelque éloquent qu'il soit, des expressions aussi pures et aussi naturelles que celles dont il se sert pour faire connoitre les replis les plus secrets de son coeur. Ce n'est point le langage affectueux de ce siecle, c'est celui des hommes des premiers temps, où la franchise et la sincérité se glorifioient de paroitre avec toutes les beautés qui les accompagnoient alors.

Ce n'est point un homme absolument libre quant aux facultés de l'ame; c'est un captif qui se croit enchaîné par les mépris du fanatisme, qui se voue en entier à un confrere

qu'il s'imagine être son vrai libérateur, mais qui dans la suite ne paroit vouloir briser ses chaînes que pour lui en préparer de plus dures et de plus pesantes.

Dans la lettre du même Auteur datée du 4 Décembre 1765, on remarque toujours le même esprit de sensibilité, la même confiance et le même point de vue qui fait soupirer le Philosophe Genevois après une retraite solitaire et libre, où il puisse finir ses jours en paix. Ce projet étoit facile à executer, autant par les soins de M. Hume, que par la bonne volonté de celui qui bornoit toute sa fortune à ce bien-être philosophique, qui, disoit-il, fixoit toute son ambition.

Ce qui prouve que Rousseau n'étoit pas tout-à-fait bien sain l'orsqu'il écrivit cette seconde lettre, c'étoit cet excès de confiance qu'il mettoit avec trop de légereté dans les offres de services que venoit de lui faire le Philosophe Anglois. Il le faisoit penser à sa maniere, c'est-à-dire, avec ces sentimens héroïques si familiers aux héros de l'Astrée ou du grand Cyrus; et recevant les promesses pour les réalités, il se flattoit trop légerement d'une conquête qui n'étoit pas encore bien certaine.

Le destin qui voile à nos yeux l'avenir en avoit autrement disposé; le projet échoua: tous deux s'en étonnent; autre preuve que l'un et l'autre n'avoient pas assez de bon sens pour sentir que cette prétendue étroite amitié, contractée par deux esprits si différens, n'étoit pas une chaîne indissoluble.

La lettre de M. Rousseau à M. Clairaut

n'est pas en apparence plus simulée que les précédentes ; l'Auteur en y peignant l'étroite situation où il se trouvoit de faire ressource de *son Dictionnaire de Musique pour avoir du pain*, paroissoit bien moins faire cet aveu pour exciter la commisération du public, que pour engager un savant charitable à se charger de la correction et de la vente de son ouvrage.

L'interprétation que M. Hume donne à cette démarche n'est point à son éloge : elle ne fait pas voir le Philosophe, ni même l'homme sensé ; elle montre une ame vile, un esprit dur, et tout ce que la vengeange peut graver de plus noir dans le coeur humain.

Quand un homme ne doit ses disgraces qu'à des infortunes et non pas à sa mauvaise conduite, pourquoi rougiroit-il de sa misere, qui n'est que l'ouvrage des coups du sort, pour ne pas dire des injustices des hommes ? Pourquoi, avec la preuve de sa vigilance en main, se feroit-il scrupule de recourir avec décence aux ames nobles et aux coeurs bienfaisans, qui sont les instrumens dont la providence se sert pour aider nos ames vertueuses, mais plus particulierement aux hommes laborieux ?

Rousseau qui se contredit assez souvent dans ses sentimens, avoit oublié qu'après avoir refusé les libéralités de plusieurs personnes distinguées par leurs dignités ou par leur fortune, il ne lui convenoit plus, en demandant un service à M. Clairaut, de terminer sa lettre, en lui disant *qu'il exerceroit une*

charité très utile. Cette maniere de s'exprimer convient assez à un mendiant du bas étage, et jamais à un homme qui sait manier à son gré la parole, et qui peut être le maître des expressions dont il se sert, sachant sur-tout l'art de les ennoblir à son gré. Au reste, ce n'est dans le fond qu'une légere contradiction de sentimens opposés les uns aux autres, et qui ne méritoient pas que M. Hume épanchât son fiel jusqu'à dire, *qu'il sait avec certitude que cette affectation de misere et de pauvreté extrême, n'est qu'une petite charlatanerie que Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus intéressant et exciter la commisération du public, et qu'il étoit bien éloigné alors*, c'est-à dire en accueillant ce Genevois, *de soupçonner un semblable artifice.*

Il auroit dû assaisonner cette petite noirceur de quelques exemples ou de quelques traits qui eussent pu servir de preuve à cette trop grossiere calomnie. Sans doute que M. Hume, en se livrant avec trop de chaleur à son ressentiment, ne s'appercevoit pas que cette accusation devenoit un véritable paradoxe, en avançant un instant après: *Qu'il savoit que plusieurs personnes attribuoient l'excès fâcheux où se trouvoit M. Rousseau à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis; défaut* qu'il appelle *respectable, parce que*, ajoute-t-il, *trop de gens de Lettres ont avili leur caractere en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches indignes de les protéger.*

Qu'il me soit permis de faire ici une petite digression pour demander à M. Hume, si

tous ses ouvrages sont raisonnés de la même maniere : je n'en crois rien, ils risqueroient trop de ne faire qu'un saut de la boutique du Libraire chez l'Epicier.

Cette petite charlatanerie employée par un homme qui auroit sa réputation à coeur, seroit une très coupable supercherie digne du plus grand mépris, et qui auroit été bientot publiée par l'un ou par l'autre des faux bienfaiteurs dont ce siecle abonde.

Quoi ! Rousseau auroit cherché à s'attirer par ruse quelques écus, pour refuser hautement des poignées de louis d'or ! Il n'auroit étalé son extrême pauvreté que pour s'opposer avec plus d'effronterie et d'orgueil aux bienfaits d'un grand Monarque ! Son égarement ne va pas encore jusques là. Je croirois plutot que J. J. Rousseau a contracté une façon de penser, sur les bienfaits qui émanent de l'ostentation, qui ne peut convenir qu'à lui seul, et qui, selon moi, ne s'accorde du tout point ni avec la raison ni avec les sentimens de la nature. J'oserois même dire qu'une semblable conduite, de la part d'un homme sensé, seroit une insulte aux décrets de la Providence, et que s'opposer aux dons qu'elle veut nous faire par les mains d'un homme pieux, est en quelque sorte nous déclarer indignes de ses soins et de ses bénédictions. Recevons toujours, et apprenons à faire un bon usage de ce qu'elle nous donne, d'abord pour nous-mêmes, et ensuite pour les objets de pitié qui ne s'offrent que trop fréquemment à nos yeux.

Peut-être que par une haine misanthropique contre tous les hommes en général, M.

Rousseau croit qu'il est indigne à un honnête homme d'accepter des secours de ceux que l'on n'aime pas véritablement. Eh ! pourquoi ne pas aimer ceux qui se distinguent par une vertu si rare et si louable ! Mais il n'est pas le seul de ce caractere: j'en ai connu, je ne dirai pas de ces hommes orgueilleux, mais de ces sortes d'insensés, qui préféroient les douleurs de la nécessité aux secours généreux que leur offroient des hommes opulens, et qu'ils soupçonnoient ou trop orgueilleux, ou même trop remplis d'ostentation.

Je crois même entrevoir dans les procédés de J. J. Rousseau, que rien ne coûteroit plus à cet Auteur si célebre, que d'être obligé de montrer de la reconnoissance pour des services qui ne partiroient pas d'une ame véritablement loyale, ou d'une générosité qui ne seroit pas accomplie.

Un esprit inquiet, et aigri par de violens chagrins, peut aisément adopter des préjugés de cette espece ; on ne sauroit l'applaudir, parce qu'il en est plus malheureux. Pour devenir ami véritable, il faut être droit, né sensible et libéral ; il faut que l'esprit soit orné, et que l'ame ne soit point malade : sans ces qualités essentielles à cimenter l'amitié, il n'est pas possible d'avoir un coeur vraiment reconnoissant.

C'est peut-être parce que la plupart des bienfaiteurs ne connoissent pas assez les devoirs qui précedent les actes de bienfaisance et d'humanité, qu'il y a presqu'autant d'ingrats que de personnes obligées. Il est si ordinaire d'être bienfaiteur par ostentation ou par intérêt,

qu'il est très difficile, même en obligeant avec profusion, d'inspirer une véritable reconnoissance.

Sentir un bienfait, desirer de le reconnoître et de marquer avec joie l'obligation dont on est pénétré, voilà la reconnoissance, et voilà ce que toutes les premieres lettres de J. J. Rousseau à M. Hume expriment parfaitement. Il reste à savoir si le coeur de ce Genevois en étoit véritablement pénétré? Je le crois, parce qu'il s'attendoit que son nouvel ami réaliseroit, à sa fantaisie, ou selon ses souhaits, les services qu'il en espéroit.

Madame Deshoulieres dit que, *chacun parle bien de la reconnoissance*, mais *que peu de gens en font voir:* elle a raison, parce que peu de gens s'en rendent dignes.

Il y a dans le coeur de la plupart des hommes, et sur-tout dans le plus grand nombre des Gens de Lettres, beaucoup trop d'amour-propre ou de vaine gloire, trop de fausse délicatesse et de présomption, pour qu'ils puissent être vraiment reconnoissans. Pareillement dans le nombre de ceux que la fortune favorise, il y a trop d'impériosité et d'ostentation dans la maniere avec laquelle ils font couler leurs bienfaits, pour qu'un coeur ne sensible ne s'en trouve pas un peu blessé. Quel appareil peut on appliquer sur cette plaie? sinon d'oublier généreusement le titre de bienfaiteur, pour ne se parer en silence que de celui d'homme libéral et bienfaisant. M. Fagel, l'immortel Fagel (*), l'homme du monde, ou

(*) Greffier des États-Généraux, oncle de celui

plutôt le particulier qui se distinguoit avec le moins d'éclat par l'effusion d'une multitude de bienfaits et d'oeuvres pies, soutenoit qu'il n'avoit jamais trouvé des ingrats.

Il y a des coeurs nobles et solidement vertueux, formés par la probité et par la sensibilité, qui trouvent de la grandeur d'ame à témoigner leur reconnoissance; il en est de même qui, poussés par les mêmes vertus, trouvent un plaisir inexprimable à rendre des services prompts et efficaces; qui ne cherchent leurs récompenses que dans la joie secrete qui se glisse au fond de leur ame, à mesure qu'ils partagent le pouvoir de la Providence, en faisant du bien aux hommes. Ceux-ci sûrs de ne jamais faire des ingrats, sont ordinairement ceux à qui une pure et vraie reconnoissance vient rendre l'hommage le plus sincere.

M. Rousseau, à ce que je pense, n'a refusé les services que l'orgueil, l'amour-propre et l'opulence lui présentoient, que parce qu'il appréhendoit d'être humilié par la hauteur, le dédain et les froideurs qui ordinairement les précedent ou les accompagnent. Il sentoit peut-être plus vivement qu'un autre l'impossibilité qu'il y avoit d'être véritablement reconnoissant, quand on acceptoit des graces à ce prix-là.

Lorsque la sagesse et la raison agissent de concert pour régler les penchans des hommes, le coeur devient le siege de la gratitude, l'ame ne respire que tendresse et sensibilité, et l'es-

de même nom, qui remplit aujourd'hui le même emploi.

prit ne sert plus alors qu'à mettre le sentiment en oeuvre, et porte la délicatesse jusqu'à épargner à l'infortuné le soin de se mettre en frais de reconnoissance. Quand celle-ci est sincere, elle n'attend pas qu'on la recherche : elle se fait gloire à paroître ; son émotion est visible, elle n'évite pas, mais elle court au devant du bienfaiteur. Eh ! pourquoi s'abstient-elle ordinairement de faire ce trajet ? c'est parce que l'opulence orgueilleuse la voudroit toujours voir à ses pieds. On peut inférer de-là, que la plupart de ceux que l'on oblige ne sont ingrats, qu'à cause qu'ils n'envisagent la reconnoissance que comme une servitude qui fait expirer de honte et de regrets l'amour-propre, l'orgueil et la fausse délicatesse.

Il n'y a presque point d'homme qui ne voulût être en état de se passer des services d'autrui, et il n'y en a point qui d'une maniere ou d'une autre, ne soit réduit à la nécessité d'y recourir.

Si tous les hommes pensoient de tems en tems à la fragilité de la nature humaine, à leur existence exposée à tant de maux différens et à leur fin prochaine, ils connoitroient mieux les disproportions de fortune qui les désunissent. L'opulence seroit moins superbe et l'indigence moins rampante. Le riche feroit un usage tout différent de ses trésors : le pauvre ouvrier qui s'en ressentiroit davantage, tireroit un meilleur parti de ses forces et de ses travaux.

Le riche, quand il fait agir le pauvre, ne fixe que l'ouvrage qu'il lui commande, sans

se donner la peine de pénétrer dans le fond de son ame ou de ses pensées; loin de le plaindre ou de le consoler de son état d'abjection, il le méprise, et l'avilit souvent outre mesure : à peine lui prête-t-il la faculté de penser; tandis que cet ouvrier capable de raisonnement et de réflexion, gémit à l'aspect d'un Crésus indigne de sa fortune; il n'ose le mépriser ouvertement, mais il grave ses vices dans le fond de son coeur, ce n'est plus pour l'homme opulent qu'il montre de la déférence, ce n'est que pour les richesses que celui-ci possede. Son humilité en devient seulement le *tirebourre*.

Moins de fierté ou d'impétuosité du côté de l'homme heureux adouciroit beaucoup les maux et les peines de l'infortuné : le premier seroit mieux servi et plus aimé, et le second plus actif et plus attaché à son devoir. L'avare seul seroit l'ennemi de la société : on le mépriseroit, on le fuiroit pour n'offrir des voeux et de la considération qu'à l'homme juste, integre et libéral : alors l'ingratitude seroit moins connue, parce que le bienfaiteur seroit plus sensible et plus humain, et qu'en faisant du bien à quelqu'un, il s'imagineroit ne payer qu'une dette contractée entre lui et obligé par les caprices de la fortune.

Je pense que ce n'est qu'à la suite de semblables réflexions, et des sentimens qu'elles font naître dans le coeur d'un honnête homme, que le plus distingué de mes bienfaiteurs, m'écrivit ce que je vais rendre autant que ma mémoire peut le faire, pour suppléer à

sa lettre originale que je n'ai pas auprès de moi.

„ Cessez de peindre, je vous prie, vos sentimens de reconnoissance. Je les crois fort beaux et je les croirois encore plus magnifiques si vous ne m'en eussiez pas parlé ; je n'ai fait en vous obligeant que ce que tout homme aisé doit exécuter de gaieté de coeur à l'endroit d'un homme de mérite que la fortune ne favorise pas. Le plaisir que j'ai trouvé à adoucir vos inquiétudes m'a tenu lieu de toutes les marques de gratitude que vous pourriez m'en donner. Je juge de vos bonnes qualités, par vos moeurs et votre conduite, et j'infere de-là, que vous n'agissez que par de bons principes : plus un homme est éclairé, plus je pense qu'il sait faire un bon usage de ses lumieres. En prévenant vos intentions, je me suis mis à votre place, je vous ai transporté à la mienne. Je vous ai fait penser comme je pense, et j'ai agi comme je me persuade encore que vous l'auriez fait. si vous eussiez pu disposer en ma faveur du billet de banque dont vous m'avez annoncé la réception. „

„ Je vous avertis que pour mieux oublier le titre que vous me donnez de bienfaiteur, j'ai brûlé l'article de votre lettre qui me le prodiguoit à trop de reprises.

„ Cessez pour toujours de le prononcer dans vos lettres. Ce seroit me défendre d'y répondre. Je compte bien que vous vous en servirez encore moins de vive voix ; autrement je m'imaginerois que vous le feriez à dessein de me faire rougir. Un service

rendu en mérite un autre. Celui que je vous demande, et dont vous ne pouvez vous dispenser, c'est de me considérer comme votre bon ami, et rien de plus. Soyons libres avec décence, familiers sans affectation, polis sans contrainte, et jouissons, sans nous oublier, des privileges de l'égalité. E. E. „

Après une pareille déclaration, je demande s'il seroit possible à l'homme le moins vertueux de devenir ingrat? Je n'en crois rien.

Le plus libre de tous les devoirs, quoique très légitime, c'est celui de la reconnoissance: donnez-lui des chaînes, quelque douces que vous vouliez les forger, l'ingratitude s'avance et ne cherche qu'à les rompre.

Que l'éditeur de l'ouvrage que je réfute fasse ses efforts pour montrer aux yeux du public J. J. Rousseau comme le plus ingrat et le plus méchant de tous les hommes. S'imagine-t-il d'en être cru sur sa parole? Ses argumens, tout brillans qu'ils paroissent, ne persuaderont jamais que des esprits bornés et incapables de discernement; et toutes les couleurs qu'il emploie pour peindre M. Hume comme le plus généreux Mécène de son siecle, ne serviront de même qu'à faire paroître sa partialité, et non pas les sentimens d'un homme juste et raisonnable.

Mais ce ne sont plus les éditeurs, c'est M. Hume qui va parler, c'est lui qui va caractériser son adverse partie. *Je croyois*, dit-il, *qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie, qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité, ou par l'amour de l'indépendance,*

dance, bravoit les outrages de la fortune et l'insolence des hommes.

Est-ce là le langage d'un homme qui n'a étudié, comme le disent les éditeurs. *que pour éclairer le genre-humain?*

Je ne sais si ma mémoire me trompe, mais j'ai toujours oui dire que l'orgueil étoit un vice détestable et déteste par tous les Philosophes qui ont contribué à éclairer l'humanité; que rien n'étoit plus nuisible au bonheur de la société, qu'un orgueilleux insolent: et quand il plaît à M. Hume de l'ennoblir, il me paroit qu'il s'éloigne beaucoup du devoir attaché à l'état qu'il a embrassé, lui qui sans doute auroit dit dans une autre occasion, que l'orgueil conduisoit à la tyrannie, qu'il étouffoit les sentimens de cordialité et de bienfaisance, qu'il faisoit sans cesse la guerre aux amis de la vertu, et fouloit à ses pieds l'innocence et la candeur.

Si l'épithete de noble pouvoit convenir à ce vice affreux, surtout quand il est poussé à l'excès, je dirois qu'un noble orgueil porté au suprême degré, avoit si fort aveuglé M. Hume, qu'il ne s'appercevoit pas du ridicule qu'il s'attiroit dans le monde en prenant lui-même la trompette pour publier en gros et en détail tout ce qu'il avoit fait en obligeant le philosophe Genevois.

Il accorde et ne peut refuser du génie à J. J. Rousseau. Est-ce qu'on a jamais vu un homme de génie pousser l'orgueil à l'excès? Un pédant pétri des préjugés qui regnent sur les bancs de l'école, se gonfle quelquefois d'orgueil, et s'attire par là l'indignation

de tous ceux qui le connoissent : mais a-t-on vu quelque homme d'un vrai mérite donner tête baissée dans ce vice abominable? Non, sans doute, Newton, Wolff, Fénelon, Fontenelle, Mafei, le Franc de Pompignan et nombre d'autres que je pourrois nommer, étoient par leur candeur et leur affabilité les antipodes de l'orgueil. A-t-on jamais ouï dire *que l'orgueil porté à l'excès méritoit de l'indulgence dans un homme de génie?* Qui peut lui accorder cette indulgence? sinon un esprit superbe et hautain. Eh! comment la lui accorde-t-il? comme un tribut qu'il ne lui paye que pour le recevoir à son tour.

Pour bien définir un objet, ou pour peindre les vices du coeur et les foiblesses de l'esprit humain, il faut être maître de la parole, et connoître la valeur des termes.

Que M. Hume me permette encore de lui demander ce que c'est qu'un *orgueil excessif soutenu par le sentiment de sa propre supériorité autant que par l'amour de l'indépendance, qui brave les outrages de la fortune et l'insolence des hommes?* Quant à moi, je ne trouve dans cette phrase qu'un paradoxe indéfinissable. Tout ce que je puis dire, c'est qu'un orgueil de cette espece n'est qu'une folie outrée, qui ne mérite d'autre indulgence que celle que l'on devroit employer pour la faire loger aux petites-maisons. Un homme qui croit être né pour lui seul, qui pense n'avoir besoin de personne, et que personne ne doit avoir besoin de lui : qui croit en refusant les services nécessaires au besoin de la

vie, braver les outrages du sort et l'insolence des hommes, n'est qu'un insolent lui-meme, qui devroit être conduit, non pas en Angleterre par un auteur accrédité, mais dans quelqu'Isle déserte par un Antropophage, et placé au milieu d'un bois épais qui lui deroberoit pour toujours la lumiere du soleil. Car s'il fixoit attentivement cet astre bienfaisant, il apprendroit, à force de réflexion, que sans le secours de ses rayons, la terre ne produiroit que des rochers et des glaces perpétuelles, et que puisqu'il éclaire les hommes, qu'il les réchauffe, et qu'il concourt à leur existence, il semble en même temps les exhorter à se reconnoitre, à se rapprocher et à se secourir réciproquement.

Or, quand M. Hume est convaincu qu'un homme est tel que lui-méme dépeint J. J. Rousseau, y a-t-il plus de folie que de raison à vouloir l'introduire d'abord dans la bonne société? y a-t-il beaucoup de prudence à faire des démarches réitérées pour lui obtenir une pension? y a-t-il de la sagesse à exposer un grand monarque à un refus, surtout de la part d'un insensé, qui croit faire dépendre sa gloire et son honneur du plaisir de mourir de faim et de braver les Rois?

Puisque l'Auteur Anglois vouloit avoir de l'indulgence pour cet illustre Genevois expatrié, il pouvoit, en étudiant de prime abord le fond de son caractere, le servir à sa guise, et ne pas le détourner, malgré lui, du chemin de Betlham. (*)

(*) Maison des fous à Londres.

J'ai toujours cru, depuis la publication du discours de J. J. Rousseau qui remporta le prix de l'Académie de Dijon, que cet auteur cherchoit à se singulariser, pour ne pas dire s'éterniser par des traits tout-à-fait opposés au bon sens et à la raison.

On ne peut lui refuser beaucoup de connoissances et de capacité, dont il a fait le partage, tantôt pour enfanter bien de bonnes choses, et tantôt pour en créer de fort absurdes. Les premieres pouvoient lui mériter non-seulement de l'indulgence, mais encore une protection toute particuliere de la part de ses confreres en littérature aisés ou opulens. Les secondes devoient charitablement s'oublier; ou si l'on vouloit s'en ressouvenir, ce ne devoit être que pour ne laisser voir en lui que l'homme animé par deux ames différentes, dont l'une le guidoit vers le beau, le sublime et le merveilleux, en attendant que l'autre vint étaler les égaremens et les caprices dont il étoit farci. Enfin on doit avoir pour lui quelqu'indulgence, en considération qu'il n'y a point d'hommes qui soit né exempt de foiblesses ou d'imperfections. Mais le tympaniser, l'avilir, le tourner en ridicule, n'étoit pas le plus sûr moyen pour le réfondre et lui faire changer de conduite; c'étoit l'aigrir et l'irriter jusqu'au point, comme il le dit lui-même, de lui faire faire bien des sottises.

Rousseau ne vivant que de choux et de carottes, n'auroit sûrement pas ruiné les bienfaiteurs qu'il auroit voulu choisir. En supposant que sa pauvreté eût été aussi réelle

que sa lettre à M. Clairaut le témoigne, la nécessité l'auroit obligé d'implorer leurs secours. On se lasse aisément de souffrir, et l'on s'ennuie d'avantage de languir. Malgré les soupçons déplacés de M. Hume pour représenter Rousseau comme affectant une fausse pauvreté, je me persuade qu'un homme qui est à son aise, n'écrit pas, *vous exercerez à mon endroit une charité très utile; et dont je serai très reconnoissant.* En sollicitant un service qui coûte des soins, et un temps qui est toujours précieux à celui qui le donne, il ne tâche point d'exciter la pitié par des lamentations: il prie tout uniment que par bonté d'ame et de coeur, on examine son ouvrage, pour que sa réputation d'homme de lettres n'en souffre pas; mais quand il fait cette priere, en avouant que c'est pour avoir du pain, c'est qu'effectivement il paroissoit à la veille de manquer de pain.

Que M. Hume ne dise plus que J. J. Rousseau faisoit métier et marchandise de sa misere; ce commerce ne fut jamais bien brillant, et je parierai qu'il n'y a pas fait fortune. D'où je conjecture que la même nécessité qui l'avoit forcé d'implorer les soins charitables de M. Clairaut, l'auroit tôt ou tard contraint d'avoir recours de la même maniere à ceux de M. Hume ou de quelqu'autre.

Il ne faut que lire avec réflexion les lettres de J. J. Rousseau à son nouveau patron, pour s'appercevoir qu'il se formalisoit trop sérieusement de ces petites minuties dont le véritable philosophe ne s'occupe jamais.

L'affaire de ma voiture, dit-il, *n'est pas arrangée*, (*) *parce que je sais qu'on m'en a imposé: c'est une petite faute qui ne peut être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas à deux fois*; comme si c'eût été un grand péché, lorsque même elle se seroit récidivée quatre fois par semaine? Etoit-ce un si grand crime que de faire voyager un homme qui est à l'étroit, à bon marché? Rousseau n'y étoit plus; sa maladie empiroit, ou pour mieux dire, elle prenoit de nouvelles gradations. Mais la voici qui veut se manifester avec plus d'éclat. Il dit, en écrivant à M. Hume: *Si vous y avez trempé, je vous conseille de vous défaire de ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon principe quand elles se tournent en piéges contre la simplicité.* Ah! le pauvre innocent, qu'il est à plaindre! Quoi! faire sa route dans un bon carosse, sans qu'il lui en coûte presque rien, et qui le conduit dans une riante solitude où lui-même avoue être au comble de ses voeux! Qu'entend-il donc par les piéges que l'on tend ou que l'on peut tendre par ce procédé obligeant, à sa simplicité? mais il veut qu'on le devine, et je ne suis pas sorcier.

Ce n'est pas dans cette lettre seule que le bon J. J. Rousseau se plaît à produire

(*) Il vouloit parler de l'arrangement qui avoit été pris pour le faire voiturer à meilleur marché qu'il n'auroit pu le faire: et quand il dit qu'elle *n'est pas arrangée*, c'est-à-dire, *qu'elle lui tient encore à coeur.*

des obscurités; c'est dans plus d'un tiers de ses ouvrages. On disoit qu'il étoit né avec un génie fait exprès pour composer des énigmes, et n'en jamais donner l'explication. C'est, autant que je puis m'y connoître, la charlatanerie du métier de certains auteurs, qui enveloppent leurs pensées dans des phrases tout-à-fait sombres, pour engager apparemment leurs admirateurs à les appeller à leur secours, non pas pour savoir ce qu'ils n'on pas dit, mais ce qu'ils avoient envie de dire. Ces Messieurs prêtent à leur éloquent galimathias de séduisantes lumieres, qui ne font qu'éblouir les esprits bornés, mais qui font hausser les épaules aux personnes raisonnables. Est-ce que Rousseau n'auroit pas mieux fait de dire tout franchement, en écrivant à son ami: „ C'est une façon d'agir qu'un autre que moi trouveroit trop recherchée, mais qui ne peut être que l'ouvrage d'un bon coeur qui sait obliger délicatement, et qui seroit une vertu tout-à-fait bienfaisante, si vous ne m'en eussiez pas fait un mystere. „ Comment se peut-il que de pareilles fautes, si tant est que c'en soient, *ne peuvent avoir un bon principe*, surtout quand il en résulte une bonne oeuvre et un service essentiel pour celui qui en est l'objet? Comment ces *ruses*, si on pouvoit nommer ainsi de si nobles précautions, peuvent-elles se tourner en piéges? En vérité, je me perds dans ce chaos d'idées confuses, qui ne présentent à mon imagination que des vapeurs dignes d'un cerveau extravagant.

Les soupçons énigmatiques de J. J. Rous-

seau sont pour moi le noeud gordien : il faudroit être un second Alexandre pour le dénouer. A combien d'interprétations différentes cet illustre Genevois n'asservit-il pas ses argumens? Je crois que M. Hume auroit fait un grand plaisir au public, s'il se fût donné la peine, je ne dis pas d'expliquer les pensées de son adversaire, mais de dire seulement ce qui lui-même pouvoit comprendre en lisant tant de fades contradictions? Je parierois que Rousseau lui-même auroit eu bien de la peine à sortir de ce labyrinthe.

Passons à la lettre du 29 mai 1766. Le philosophe Genevois avoue ingénument, que dans l'asyle qu'on lui a procuré, il est très-bien, et même au-delà de ses souhaits. Deux choses altérent sa félicité : la premiere, c'est qu'on a pour lui trop d'attention ; la seconde, c'est qu'il n'entend pas, et ne peut se faire entendre des domestiques, parce qu'il ne sait pas parler Anglois. A peine a-t-il fait cet aveu, qu'il en fait un autre qui contredit le précédent. C'est qu'il est charmé de son ignorance, parce qu'elle lui sert pour flatter sa misanthropie et autoriser ses incivilités. Il va plus loin, il a le front de s'en vanter pour éloigner le pasteur de sa paroisse qu'il met au rang des fainéans.

Que peut-on penser de ce mélange d'orgueil, d'amour-propre et de rusticité? Ne diroit-on pas que ce petit mortel voudroit être considéré comme un être supérieur en intelligence à tous ceux qui l'abordent? Mais pour prouver son infériorité, il n'y a qu'à lire avec attention toute cette épitre. Qu'offre-t-

elle à l'entendement humain, sinon les bizarreries et les caprices d'un homme qui, dans ses ouvrages, paroit s'être efforcé à faire aimer les noeuds de la société humaine, que lui seul veut avoir le privilege de fuir et de détester. Quelle contradiction d'esprit! quel égarement! Ce n'est ni l'une ni l'autre, c'est une extravagance d'une espece toute nouvelle, et dont on ne sauroit produire aucun exemple, à moins que d'aller les chercher aux petites-maisons.

M. Hume, retenu à Calais par les vents contraires, demande à Rousseau, qui peu de temps auparavant vouloit faire argent d'un dictionnaire pour avoir du pain, s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre? Rousseau, qui apparemment auroit souhaité faire revivre Diogene, répond à l'historien Anglois, que cela n'étoit pas sans difficulté; mais qu'il s'en rapporteroit à l'avis de Milord Maréchal. Autre folie de même date. Le consentement du Lord Ecossois arrive; et cependant le philosophe Genevois, au lieu de déférer aux sages conseils d'un Seigneur qu'il nommoit son pere et son ami, fait encore naître de nouvelles difficultés sous des prétextes si frivoles, qu'un idiot ou un hébêté rougiroit s'il s'en étoit servi. Enfin, on a la complaisance de se prêter à ses inconstantes bizarreries. On lui propose que la pension aura lieu aux conditions que lui-même voudra prescrire: la plus importante est qu'il faut que le public ignore que cet acte de bienfaisance émanoit de la compatissante libéralité d'un grand

Roi : comme si un homme de lettres pouvoit rougir du bien que lui fait un Souverain, ami des arts et des talens.

Voilà le ridicule du philosophe Genevois, ou plutôt sa folie, prouvée par un refus que tout autre que Rousseau n'auroit jamais fait. Voyons comment M. Hume l'a interprété, en caractérisant son ancien ami bien plus par un esprit de vengeance, que par discernement. Je crois bien, avec cet Anglois, que le Genevois avoit l'esprit inquiet. Cela ne devoit point l'étonner : il devoit se figurer que son ami se croyoit journellement menacé par un nombre d'ennemis différens. Il avoit à redouter tous ceux qui, dans le Contrat Social, Emile, et les Lettres de la Montagne, se trouvoient offensés par des traits qui s'opposoient à leurs intérêts, ou par ceux dont il avoit blessé les consciences. Enfin il pouvoit aisément pressentir que J. J. Rousseau, en horreur aux magistrats de Genève, trembloit à chaque pas, et se figuroit qu'on le poursuivoit jusques dans les lieux les plus éloignés. Mais non : M. Hume, incapable de réfléchir sur cette position aussi critique qu'embarrassante, s'érige en censeur despotique, et publie, de sa pure autorité, qu'il voyoit clairement que son ami *étoit né pour le tumulte et les orages, et que le dégoût, qui suit la jouissance paisible de la solitude et de la tranquillité, le rendroit bientôt à charge à lui-même et à tout ce qui l'environnoit.* Mais M. Hume ne voyoit que les efforts de son ressentiment, et ne supposoit tant de défauts à son ami, que pour fournir des mots à une phrase brillante. Toute

la vie précédente de J. J. Rousseau, ni même sa conduite, excepté celle qu'il eut peu de jours avant son depart de Motiers-Travers, ne laisse du tout point soupçonner qu'il étoit né pour les orages. Ce tableau convenoit mieux à un V***, à un la Beaumelle, et à quelqu'autres caracteres de cette trempe. M. Hume ne vouloit pas peindre, il barbouilloit seulement sa colere pour s'amuser.

Me voici arrivé à la scene scandaleuse de cette piece; c'est le chef-d'oeuvre d'esprit de M. Walpole; son amour-propre l'avoit trouvé digne de la plume d'un grand Roi, et son insuffisance avoit eu la temérité de le publier sous le nom glorieux de l'immortel Fréderic. Cette ineptie, remplie des plus fausses et des plus extravagantes idées, inonda bientôt toute l'Europe des sottises de celui qui en étoit l'auteur. Elle commence: *Vous avez renoncé à Genève votre patrie.* On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que Sa Majesté Prussienne ne pouvoit pas l'avoir écrite, parce que ce Prince étoit mieux informé que M. Walpole du vrai motif qui avoit engagé J. J. Rousseau à renoncer à Genève. Celui-ci l'avoit fait à dessein: il avoit demandé qu'on le dépouillât de son titre de citoyen-bourgeois, afin qu'en instruisant (1) ses compatriotes de ce qu'ils devoient faire; autant pour défendre que pour soutenir leurs privileges, on ne pût pas procéder contre lui, comme étant chef de parti, ni envelopper sous le même filet, ses parens et les amis qu'il pouvoit encore avoir dans la République.

(1) Dans ses Lettres écrites de la Montagne.

C'é-

C'étoit agir en rusé politique, et donner adroitement, comme on dit en Angleterre, un croc-en-jambe à la loi. C'en étoit effectivement un, à l'égard de l'édit de médiation qui fut publié à Genève en 1738, où il est expressément spécifié, que le premier d'entre les Citoyens qui fomenteroit des troubles ou des divisions, seroit jugé comme perturbateur du repos public, et même puni de mort, lui et ses complices, selon que le cas l'exigeroit. Ce reproche n'influe point ignominieusement sur la réputation de celui à qui il s'adresse : il rejaillit honteusement sur le prétendu bel-esprit qui préfere à s'occuper de mauvais propos, plutot que de s'instruire de choses utiles et intéressantes. Ordinairement une sottise en accompagne une autre ; M. Walpole ne vouloit pas démentir ce proverbe : il joint au reproche la calomnie, *vous vous êtes*, dit-il en s'adressant à Rousseau, *fait chasser de la Suisse*, *pays tant vanté dans vos écrits*. Oui, ce même pays mérite de l'être, mais il est faux que J. J. Rousseau en ait été chassé. Voici, ce me semble, tout ce qu'on auroit pu lui reprocher.

Pendant votre séjour à Motiers-Travers, vous vous êtes trop livré à de certains esprits, et à des personnes qui, par leur état autant que pour leur repos, ne pouvoient pas raisonnablement adopter vos systémes erronés ou scandaleux, ni vivre amicalement avec vous.

Après l'aventure du carreau de vitre cassé à l'une de vos fenêtres, en supposant que ce n'a pas été l'ouvrage de votre chere gouvernante, vous pouviez paisiblement vous retirer

à Couvet, où tous vos combourgeois (1) vous auroient reçu à bras ouverts. Vous n'auriez eu qu'une demi lieue à faire, et vous étiez en sûreté. Vous ne deviez point chercher de retraite dans le canton de Berne; vous saviez ce que votre compatriote Micheli Ducret s'y étoit attiré. Vous deviez bien vous attendre que tôt ou tard on solliciteroit votre éloignement, et qu'un apôtre de la Démocratie ne pouvoit espérer un asyle assuré dans un État aristocratique. Mais vous aviez des vues impénétrables; et ceux qui ne savoient pas où butoient vos projets, pouvoient, à plus forte raison que vos meilleurs amis, vous accuser d'imprudence et de legéreté.

Ce qui vous arriva dans l'isle de St.Pierre (*), ne peut ni ne doit pas vous être reproché. On en use de même dans presque tous les Etats de l'Europe envers ceux dont on a lieu d'appréhender l'esprit inquiet et remuant. Mais oser insulter quelqu'un, et l'invectiver par une calomnie outrageante, c'est déroger de propos délibéré aux sentimens de l'honnête homme, et mériter la haine et l'indignation de tous les honnêtes gens.

Apprenez de moi, M. Walpole, qu'il n'y

(1) La communauté de Couvet, pour honorer les talens de J. J. Rousseau, lui avoit accordé le droit de bourgeoisie.

(*) Quand J. J. Rousseau fut obligé de sortir de cette isle, où il n'y a qu'une seule maison, il sentit bien d'où le coup partoit; alors il s'écria, en parlant du Magistrat de Genève: ils veulent la guerre, eh bien! ils l'auront.

a rien de plus lâche que d'opprimer les malheureux : c'est combattre, le poignard à la main, un homme qui auroit les pieds et les mains liés, non pas pour lui arracher la vie, mais pour le mutiler dans toutes les parties de son corps, sans qu'il puisse se défendre. Un pareil triomphe couvre toujours de honte et d'opprobre le vainqueur ; on le déteste : il mérite de l'être.

Tout le reste de cette lettre supposée, et qui a passée pour un chef-d'oeuvre d'éloquence, n'est dans le fond qu'un tissu de brillantes impertinences, qui attaquent moins J. J. Rousseau que l'esprit éclairé du Prince à qui M. le Bourgeois de Westminster a osé attribuer un style et des pensées fort au dessous de la plume d'un Souverain.

On pouvoit bien imaginer que le Genevois, outrage de cette lettre en la voyant paroître dans un papier public, demanderoit satisfaction, la plume à la main. Cependant en faisant cette démarche, il auroit dû sagement ne pas étendre ses soupçons, ni s'imaginer avec trop de vivacité, que M. Hume avoit trempé dans cette méprisable plaisanterie. Quoique cela pouvoit être, des soupçons ne suffisoient pas pour l'en accuser ; il falloit voir venir, dissimuler encore quelque temps ; mais point du tout, le masque tombe, et le philosophe s'évânouit ; il ne se contente pas de soupçonner, il porte ses doutes jusques dans le sein de la crédulité, ce qui prouve toujours bien plus de foiblesse que de discernement et de prudence. Pourquoi s'agiter, s'échauffer et s'altérer à crédit, en fixant des vapeurs, ou

prenant des nuées pour des montagnes inaccessibles?

Je crois que M. Hume auroit pu se dispenser de faire éclater tant de surprise, et de se plaindre avec autant d'amertume qu'il le fait, des expressions de la lettre de J. J. Rousseau à l'Auteur du St. James's Chronicle. Il n'y étoit pas nommé: pourquoi? puisqu'il soutient qu'il ignoroit la plaisanterie de M. Walpole, pourquoi dit-il que c'est lui que J. J. *soupçonne et qu'il insulte tout à la fois*, et qu'enfin *du meilleur de ses amis, il le convertit subitement en un ennemi perfide et méchant.* Mais quoi! l'Auteur Anglois ose-t-il finir cette phrase en ajoutant: *et par-là tous mes services passés et présens sont d'un seul trait adroitement effacés.* Non, ils ne l'étoient pas encore: si M. Hume eût été aussi innocent dans cette affaire-là qu'il le proteste, deux mots de lettre suffisoient pour lui rendre toute l'amitié de J. J. Rousseau, qui lui-même auroit rougi d'avoir eu la foiblesse de se battre pendant si longtemps avec une épée qui étoit chez le fourbisseur.

Quand je dis que le philosophe Genevois auroit rougi, c'est-à-dire, qu'il auroit été fâché d'avoir soupçonné trop légèrement son ami, c'est toujours en supposant qu'il étoit de sens rassis; et je conviens que s'il n'eût pas eu l'esprit troublé, jamais semblable querelle n'auroit scandalisé le public. Mais J. J. étoit malade, et David Hume ne se portoit pas trop bien. Le premier soupçonnoit avec trop peu d'apparence, et le second accusoit trop

inconsidérément son ami d'ingratitude et de méchanceté.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Si tous les hommes avoient assez de justesse dans l'esprit et d'équité dans le coeur, ils seroient bientôt convaincus que le reproche d'un service rendu, révolte toujours l'obligé, et métamorphose sa reconnoissance en ingratitude perpétuelle. Si M. Hume n'eût obligé J. J. Rousseau que pour le plaisir seul d'avoir la satisfaction de lui faire du bien, le public le savoit, l'obligé même le lui avoit appris; l'Anglois n'auroit jamais eu la foiblesse de le lui reprocher, et son ostentation eût été ignorée dans le monde: c'est lui-même qui l'a affichée par des reproches qui ne conviennent qu'à des ames viles et à des hommes abjects. Eh! qui auroit jamais osé soupçonner qu'un écrivain estimé eût pu s'oublier jusqu'au point de faire parade de ses services et de ses bienfaits? Excepté cependant que Messieurs les Auteurs Anglois aient acquis ce privilege par une chartre ignorée par les Philosophes des autres nations policées.

Si l'on considéroit l'action d'obliger comme une vertu attachée aux devoirs de l'humanité, et qui prend son origine dans un sentiment aussi noble et même plus vertueux que la générosité, l'ingratitude seroit entierement bannie de ce monde: M. Hume ne se fût jamais encensé lui-même aux yeux des hommes qui, capables de réflexions, savent qu'il n'y a point de mérite à faire du bien à quelqu'un, quand, après l'avoir fait, on est assez lâche

pour s'en glorifier ouvertement? La passion, autrement dit la vengeance, l'emportoit sur les sages réflexions qu'il auroit dû faire avant que de plaider sa cause à la face du ciel et de la terre. C'est ce qu'il fait voir très clairement, quand il dit, en parlant de son adverse partie : *S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet et contre un tel homme, il lui demanderoit pourquoi il lui suppose le dessein de lui nuire?*

Est-il possible que cet Anglois s'oublie jusqu'au point d'avouer, comme il le fait ici, la duplicité et l'inconstance de ses sentimens. A-t-il estimé ou non celui qu'il affecte dans cet instant de mépriser jusqu'à l'injure? A-t-il oublié que lui même avoit dit *que la célébrité de son génie, de ses talens, surtout de ses malheurs, l'avoient engagé de s'intéresser pour lui?* Est-il ridicule d'employer le raisonnement, quand il s'agit de se justifier d'un soupçon? l'est-il davantage de s'en servir vis-à-vis d'un homme celebre par son génie et ses talens? Contre qui donc faudroit-il employer le raisonnement? Seroit-ce contre un sot, un ignorant incapable d'en sentir la force et la vérité?

Si tout le public juge comme moi, il ne trouve dans la phrase de ce célebre écrivain Anglois, que la quintessence du mauvais raisonnement. Il ne peut y rencontrer qu'une façon de penser et d'écrire tout-à-fait opposée à la philosophie morale, et entierement dépourvue de delicatesse et de grandeur d'ame. Que penser des talens superieurs de M. Hume, quand il dit que *ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus, fassent naître*

en nous de la mauvaise volonté. Qui vous a dit, M. Hume, que ce n'est pas l'usage ? Et moi je vous soutiens que la plupart de ceux qui, dans ce siecle, obligent ou rendent des services, ne l'ont pas plutôt fait, que d'une maniere ou d'une autre ils cherchent à en retirer l'intérêt.

Les uns exigent des déférences ou des assiduités ; et il en est qui poussent la mauvaise volonté jusqu'à exiger des sacrifices qui coûtent beaucoup à la délicatesse et à l'amour-propre de ceux qui ont reçu leurs bienfaits : enfin, il en est peu qui en répandent sans avoir un but ou un point de vue qui n'est pas toujours la perspective de la vertu.

The study of man is mankind.

L'étude de l'homme, c'est l'homme.

Est-il un écrivain qui puisse mériter quelque applaudissement, s'il n'a pas fait un cours de cette étude avec toute l'attention et les réflexions nécessaires ? On ne voit le plus souvent parmi nous, qui ne sommes pas les Sauvages de l'Amérique, que de l'orgueil, de l'ostentation, et surtout des caprices, qui nous font tourner du sud au nord, et tomber rapidement du blanc au noir. Quand M. Hume dit que ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté, l'on reconnoît qu'il se livre avec plus de promptitude à ses idées qu'à ses réflexions. Il auroit mieux dit, en tournant la phrase, que beaucoup de gens, après avoir rendu quelques légers services, en rendent ensuite de fort mauvais à ceux qu'ils

avoient obligés, ou par humeur, ou par caprice, ou par orgueil. C'est assez l'usage en Angleterre de ne faire du bien et de ne rendre service que par ostentation, et pour jouir du plaisir stérile d'en être applaudi, et par qui? par ceux qui ne se connoissent pas en vertus solides.

Quand on examine de près les actions des hommes, et que l'on réfléchit sur le ton vers lequel la société est montée seulement depuis vingt ans, on s'apperçoit bientot que toutes les démarches qu'on leur voit faire, ne tendent qu'à se jouer, se tromper et se tympaniser les uns les autres; mais particulierement de ceux que la fortune a privés de ses faveurs ou de ceux à qui elle a tourné le dos. Ah! si l'on pensoit que du bien-être à l'infortune, il n'y a qu'un pas à broncher, on traiteroit avec beaucoup plus d'indulgence les infortunés. Je ne dis pas que ce soit toujours l'ouvrage d'un mauvais coeur. Non, il est de très bons caracteres qui se laissent entraîner par le torrent des mauvais exemples: d'autres ne font en cela que ce qu'on leur a fait ou que ce qu'ils voient faire à gens en place ou accrédités. Je vais étendre ce tableau. Un homme de mérite, mais dépourvu des moyens ou du bien-être convenable à la pureté de ses moeurs, se montre, il étale à la fois une bonne conduite et une honnête industrie, ses talens lui méritent quelques égards; enfin quelqu'un se pique de l'obliger, on lui fait ou on lui procure du bien; voilà le chef-d'oeuvre du sentiment qui honore l'humanité et sert en même temps la patrie. Cette action est noble

noble et généreuse, elle nous approche beaucoup de la Divinité : le diable en est jaloux ; que fait-il ? Il nous fait, par orgueil, découvrir quelques foiblesses ou des défauts dans celui qui étoit l'objet de nos bonnes oeuvres : nous oublions que nous n'en sommes pas exempts. Nous n'appercevons pas la poutre qui est dans notre oeil ; nous ne voyons que le fétu qui est dans la prunelle de notre prochain malheureux. Nous nous élevons au-dessus de lui par le dédain, par l'indifference ou par une fausse pitié. Nous nous érigeons pédantesquement en censeurs de sa conduite et de ses moeurs, et souvent sans être bien informes de la constitution de son tempérament, nous baptisons les ravages d'une fievre lente ou d'une insomnie, de paresse et de négligence. Bientôt nous le moralisons : nous voulons le prêcher sur tout ce qui ne répond pas à ce que l'on voudroit exiger de lui. Nous attaquons sa délicatesse par l'endroit sensible : il en est humilié ; il pense, il démêle le fond d'orgueil qui nous fait parler ; et cependant il se tait par timidité, et n'ose répliquer ni se défendre. Pourquoi ? parce qu'il craint de perdre la suite des bons offices qu'il espere encore de notre part, et auxquels nous l'avons comme enchaîné par nos promesses réitérées. Pourquoi les lui avons-nous faites ? parce que de prime abord nous n'appercevions en lui que l'homme de mérite, et que ses foiblesses et ses défauts nous etoient encore cachés ; cependant ces mêmes défauts n'étoient pas des vices, et n'émanoient que que de ses infirmités corporelles, ou bien de

la foiblesse de son tempérament. Mais on ne veut pas se donner la peine de creuser si avant; ses prétendues imperfections rallentissent notre zèle, et par degrés nous portent à l'éloigner, pour ne pas être obligé à lui tenir parole. Il sent notre refroidissement: il feint de ne pas s'en appercevoir. Il se montre encore; mais si la raillerie piquante succede à l'austere morale, alors se croyant méprisé, il se dépite et se courrouce tout bas contre des procédés tout-à-fait indignes de l'honnête homme. S'il s'apperçoit que de premier objet qu'il étoit de nos sentimens vertueux, il est devenu celui de nos jeux de mots ou de nos mépris, son estime pour nous s'épavore; et si avec cela nous faisons chorus avec ceux qui se croient en droit par leur fortune de se divertir à ses dépens, d'homme qu'il auroit été vraiment reconnoissant, il ne tient plus à notre égard que la conduite que le ressentiment naturel inspire. D'un coeur disposé à la reconnoissance, nous en avons fait un ingrat.

Voilà nos usages, et il paroît que M. Hume auroit cru dégénérer de sa qualité d'honnête homme, selon le monde, s'il ne s'y étoit pas conformé. Il répondra sans doute à cela, que tout habitant de la société doit faire ce que les autres font; se livrer au torrent et ne pas se singulariser: que la misanthropie n'est plus à la mode: qu'il faut observer un juste milieu entre l'austérité d'une saine philosophie et la corruption des moeurs: enfin, qu'il faut être de mise et se plier au goût général. Hélas! ce philosophe Anglois

dégénere furieusement du titre que la complaisance publique lui a prodigué.

Ecoutons M. Hume lui-même. C'est dans le livre intitulé les Pensées de cet historien, qu'il saisit l'occasion de se peindre et de se caractériser. La copie ressemble si parfaitement à cet auteur, que l'on ne peut s'y méprendre ; les coups de pinceau du peintre temoignent que l'artiste avoit eu le loisir de bien étudier les traits de l'original.

O Philosophie ! ta vertu est stérile, et ta sagesse n'est que vanité. Tu cours après les stupides applaudissemens des hommes.

Tu ne cherches ni le solide témoignage de ta conscience, ni l'approbation infiniment plus solide encore de cet Etre qui, d'un seul de ses regards, pénetre tous les abîmes de l'univers. Pourrois-tu ne point sentir combien ta probité est chimérique? Tu te glorifies des beaux noms de citoyen, de fils, d'ami. . . . Tu es toi-même ta propre idole ; tu n'encenses que tes perfections imaginaires, et tu ne cherches qu'à flatter ton orgueil en te faisant un nombreux cortege d'admirateurs ignorans. (1)

La preuve d'un orgueil démesuré dans un petit particulier, se trouve dans l'ostentation de faire du bien, et ensuite d'emboucher lui-même la trompette pour le publier.

Est-ce qu'un homme né sensible, humilié ou avili par gens qui lui ont procuré quelques secours passagers, peut conserver pour d'indignes bienfaiteurs cette reconnoissance

(1) Pensées de M. Hume.

parfaite qui s'étoit de prime abord logée dans son coeur à la réception des bienfaits ?

Sa reconnoissance en naissant étoit vraie, son ame en étoit pénétrée, son coeur en palpitoit de joie; elle croissoit à vue d'oeil, tant qu'il éprouvoit que la pratique du sentiment de bienfaisance le mettoit de niveau avec son bienfaiteur : mais dès qu'il éprouve que le bienfait reçu ne lui a donné qu'un supérieur qui, par gradation, veut s'ériger en tyran de ses volontés et de ses actions, l'indignation, le remords et le repentir prennent la place de cette sincere reconnoissance. L'un crie à l'ingrat, l'autre à la perfidie. Le premier a tort, le second a raison : mais est-il appuyé ? Non, tout au contraire, on se range du côté de l'opulent. On encense toujours le veau d'or. La guerre se déclare, les partis s'échauffent, et le combat ne finit que par quelque scene scandaleuse.

Il est plus d'un exemple de ce que je viens d'alléguer. Je ne rapporterai que celui-ci.

Dans une ville dépendante de la Grande-Bretagne, arrive un homme qui n'étoit pas sans talens : il joignoit à une conduite réglée l'amour des belles-lettres, et pouvoit tenir son coin dans la bonne société. Le fruit qu'il avoit tiré de ses voyages, le faisoit distinguer de la foule des voyageurs qui cherchent fortune; enfin, on se plaisoit à l'entendre, et on aimoit sa conversation. Sa conduite et ses manieres le firent bientôt rechercher; mais particulierement du Sieur Ried, qui réunissant un commerce fort étendu à

un emploi très honorable, pouvoit splendidement jouir de tous les agrémens que l'on reçoit d'une brillante prospérité. De plus, c'étoit un vieux garçon qui n'avoit à songer qu'à des héritiers collatéraux, pour lesquels ordinairement on se gêne moins que pour ses propres enfans.

Ried étoit considéré par ses compatriotes comme un homme aimable et sociable. Les Maures, avec qui il avoit souvent affaire, soit pour les intérêts de la Grande-Bretagne, ou soit pour les siens propres, ne l'envisageoient pas de même; Ried s'étoit imaginé qu'en leur montrant de l'orgueil et de la fierté, il en obtiendroit ce qu'il se proposoit d'en recevoir. Ce système étoit mal conçu, puisque, quelques années après, lui-même en fut la victime (1). Au reste, il avoit des connoissances assez étendues, et s'appliquoit autant par théorie que par pratique aux devoirs de son état. Son esprit étoit orné par une lecture suivie des meilleurs auteurs Anglois, François et Espagnols, le tout accompagné d'une humeur enjouée et d'une vivacité qui lui attiroient l'admiration de tous ceux qui étoient en liaison amicale avec lui.

Dès la seconde visite, il offrit à l'étranger

(1) Ried ayant été chargé d'une négociation auprès du Roi de Maroc, s'énonça avec tant de hauteur, d'orgueil et de fierté, joignant à cela des menaces outrageantes, que, comme il y pensoit le moins, plusieurs hommes armées entrerent dans son appartement et le massacrèrent.

qui lui avoit été recommandé, ses bons offices, en le priant de n'avoir plus d'autre table que la sienne, excepté celle du Gouverneur, chez qui Ried et l'étranger se trouvoient fréquemment invités. Il poussa même plus loin sa générosité, il le pria de disposer de sa bourse et de son crédit. Rien de plus noble et de plus généreux que ce procédé.

Tout le premier mois se passa à la satisfaction réciproque de l'homme heureux et de celui qui cherchoit à le devenir. Tous deux, par une conformité apparente de sentimens, se croyoient au comble de leurs souhaits: le premier, d'avoir le plaisir d'obliger; et l'autre, la consolation de pouvoir reconnoître dignement un acte de bienveillance si rare et si distingué. L'un s'applaudissoit d'avoir rencontré l'occasion de donner l'essor à son penchant libéral; et l'autre employoit les talens de son esprit pour tâcher de plaire à un bienfaiteur qui paroissoit à ses yeux le roi des hommes.

Il n'est pas toujours possible que deux esprits, quelque ressemblance qu'ils puissent avoir, se trouvent toujours de même sentiment. Dans le commencement d'une liaison amicale, on apporte souvent plus de circonspection qu'il n'en faudroit; et quand on s'imagine que la sympathie opere avec le plus de force, on se relâche beaucoup plus qu'on ne devroit le faire.

Un rien, une niaiserie, et même une question absolument indifférente agitée auprès d'un *bol de punch*, ou à la fin d'un grand repas où le Bourgogne et le Champagne

ont coulé avec trop de profusion, peut causer de fâcheuses révolutions sur deux cœurs qui, de sang-froid, ne se seroient jamais entrechoqués, et qui sembloient de prime abord n'avoir été créés que pour s'entr'estimer.

Souvent à la faveur de l'opulence, un homme de génie médiocre s'arroge bien des droits qui n'appartiennent qu'aux vrais savans.

Vers le milieu du second mois, Ried commençoit à vouloir primer sur tout ce qui donnoit matiere à la conversation, et développoit des systêmes qui n'étoient pas toujours les plus raisonnables.

Un homme né sensible, trouve toujours de la bassesse à déguiser ses pensées. L'étranger étoit de ce caractere, il ne savoit point l'art de dire oui, quand il falloit dire non; et Ried méritoit souvent, par des entretiens déplacés, qu'on ne fût pas de son avis. L'étranger ne croyoit pas qu'il convînt à un homme vrai de payer les droits de l'hospitalité et de la bienveillance par le déni formel d'une vérité évidente. L'Irlandois, de son côté, ne croyoit pas devoir le céder à un particulier qui dépendoit en quelque sorte de son opulence; d'ailleurs, il se seroit cru trop humilié, s'il avoit été obligé, par la force d'une relation juste et véritable, de se rétracter de ce qu'il avoit assez inconsidérément soutenu, et cela plutôt par opiniâtreté et par orgueil, que par connoissance de cause. De-là, les contrariétés et les légeres disputes. De celles-ci, l'échauffement de la bile, les vivacités déplacées; enfin les tons de voix impérieux, qui font trop connoître à l'obligé

que le prétendu bienfaiteur voudroit mettre un impot sur ses lumieres, et donner des entraves à ses sentimens. S'il refuse ce tribut honteux, le bienfaiteur se refroidit, ses gestes, ses regards et ses dédains l'annoncent, et ses propos font bientôt connoître qu'il a diminué d'estime et de bonne opinion envers celui pour lequel il avoit fait paroître la plus forte consideration.

Voilà en miniature la tableau de la conduite du Sieur Ried à l'endroit de l'Etranger qu'il avoit si noblement et si généreusement accueilli.

A peine le troisieme mois fut-il arrivé, que Ried ne témoignoit plus avoir pour celui à qui il avoit prodigué le beau titre d'ami, que de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris. Il ne l'écoutoit plus comme un homme instruit par l'étude et par l'expérience. Ce n'étoit plus l'oracle qui, dans les premieres journées de leur connoissance, paroissoit captiver l'attention des auditeurs, et à qui même Ried prodiguoit des louanges et de l'encens. Ce n'étoit plus un homme doué de pénétration et de discernement; c'étoit seulement un beau rêveur, un causeur impitoyable, qui ne produisoit dans la conversation que des choses puisées dans son cerveau, et cela, parce que Ried ne les avoit pas trouvées dans sa bibliotheque. Enfin, l'instant où l'Irlandois devoit ou vouloit étouffer dans le coeur de cet étranger tous les sentimens de reconnoissance dont il étoit pénétré, arriva. On avoit agité une question intéressante, et à laquelle Ried n'avoit pas ré-

pondu en homme tout-à-fait bien instruit du fait dont il s'agissoit. L'étranger, mieux informé, voulut l'eclaircir, en rapprochant les circonstances et les démonstrations nécessaires à cet effet; mais Ried, pour ce moment là plus opiniâtre que savant, s'efforça à contredire ce que l'autre venoit d'avancer, et s'oublia même jusqu'au point de faire succéder aux railleries piquantes, certaines expressions outrageantes, dont on ne se sert jamais que pour étaler l'impériosité, l'orgueil et le mépris.

Que devintes-vous, ô chere et tendre reconnoissance, vous qui jusqu'alors aviez navré de joie et de plaisir le coeur de l'obligé? Vous vous enfuites presque aussi rapidement que le cerf à la vue du chasseur. La vivacité de l'étranger subitement métamorphosée en une colere que l'honneur, de concert avec l'amour-propre, inspire, l'emporta sur les déférences que vous exigez. Il fit sentir à cet Irlandois trop opulent, qu'il savoit distinguer le bienfaiteur d'avec le tyran imperieux, et prêt à commettre la plus blâmable incivilité, il fut enfin forcé, en quittant pour toujours cette maison, de s'écrier que c'étoit faire payer trop cher des bienfaits, que d'en accorder à ce prix-là.

Tout occupé de la scene qui venoit de se passer, il écrivit le même jour une lettre à cet Irlandois, où il lui faisoit un tableau général de tous les devoirs que la reconnoissance exige de l'honnête homme, qu'il s'étoit appliqué à les remplir. Mais il ajoutoit que des que l'honneur se voyoit égratigné,

fût-ce même par celui qui auroit fait notre fortune, qu'alors tout sentiment de reconnoissance faisoit place, non pas à la vengeance, mais à la plus froide indifférence.

La preuve que Ried n'avoit pas été bienfaiteur par noblesse d'ame et par des sentimens épurés, c'est qu'il fit tout ce que M. Hume a fait à l'endroit de J. J. Rousseau. Autant il avoit proné les bonnes qualités de l'étranger, autant il s'efforçoit à l'avilir et à le décrier. Il lui prodiguoit les titres d'ingrat et de méchant, et s'empressoit à indisposer contre lui tous ceux qui lui avoient témoigné quelque bienveillance. Plusieurs d'entreux, séduits par la prévention, firent *chorus;* et, sans examiner qui des deux avoit tort, l'étranger fut condamné. On ne vouloit pas même lui permettre de se justifier. Cependant le généreux Lieutenant-Colonel C*** ne voulut pas être du nombre des foibles. Il écouta l'étranger, eut la générosité de plaider sa cause, et la défendit ouvertement à la honte de l'Irlandois et de ses adhérens. Il fit plus, il voulut remplacer Ried dans l'emploi de bienfaiteur, et s'en chargea avec tant de grandeur d'ame et de délicatesse, que ce même étranger peut encore protester que jamais homme vivant n'a pu graver dans son coeur autant de reconnoissance, de respect et de vénération. La haute sagesse et la probité de ce valeureux militaire sont trop connues pour qu'on puisse le soupçonner de s'être livré à un autre sentiment qu'à celui qu'inspire la justice et l'amour du prochain affligé.

Un homme libéral est un Dieu sur la terre,
Un ami vertueux, un sage défenseur;
Quand l'étranger en lui peut retrouver un père,
Et qu'il a tous les traits d'un noble bienfaiteur.

Lorsqu'on épure par le creuset de la réflexion les actions de la plupart des hommes, on n'y remarque que le vernis de la probité et l'étiquette du sentiment. Ceux qui, par des dehors trompeurs, ont l'adresse de se faire passer pour les plus estimables, n'ont ordinairement que le coloris de la vertu. Examine-t-on de près les motifs qui les font agir, la réalité des sentimens généreux ne s'y trouve plus. Orgueil, ostentation, caprice et fausse compassion sont la base presque de tous les dons gratuits dont l'opulence se dépouille en faveur d'un homme infortuné. Ah! si les Crésus de nos jours pensoient quelquefois à leur fin derniere, et remontoient de temps à autre jusqu'à la source d'où leur est venu tant de richesses, ils seroient bien moins durs envers les indigens; ils se condamneroient eux-mêmes à une restitution volontaire envers ceux que la fortune persécute. Combien en est-il, Messieurs les riches, qui ne sont indigens que par les injustices et les concussions de vos aïeux? Ils n'existent plus, me direz-vous: cela est vrai; mais les malheureux qu'ils ont faits, ont engendré des fils, qui ne sont devenus des objets de pitié, que parce que vos ancêtres avoient eu l'adresse de s'enrichir aux dépens des leurs. Mais cet étranger, qui vient des Antipodes, peut-il avoir de pareilles préten-

tions? Qu'en savez-vous? peut-être son pere ne fit le trajet de l'Amérique, que parce que son bien étoit injustement passé entre les mains de celui qui a testé en votre faveur. Vous et lui l'ignorez : toutefois vous lui devez une portion de votre superflu, en consideration de ce que ceux qui pourroient avoir une prétention légitime sur une part de votre héritage, ignorent à qui ils pourroient s'adresser pour le réclamer.

Je ne prétends pas établir par ce systême des restitutions illégales; l'idée d'un pareil projet n'appartenoit qu'à l'Abbé de Saint-Pierre. Je pense qu'il convient mieux de laisser subsister les chaines de la société telles qu'elles se trouvent actuellement forgées : mais je crois qu'il convient à tout écrivain qui aime l'humanité, d'engager les hommes à réfléchir sur les devoirs qui se présentent rarement devant leurs yeux, surtout au milieu des délices d'une heureuse prospérité.

Je sais que je ne suis pas le seul qui ait prêché à-peu-près une semblable morale. Messieurs Stéele, Adisson et Lucas en ont bien dit davantage; et ce qu'ils ont écrit sur le même sujet, suffiroit pour engager les hommes à ne faire du bien aux indigens que par la seule idée qu'en le faisant avec un entier désintéressement, ils s'attirent non-seulement l'estime de tous les hommes vertueux, mais encore les bénédictions du ciel. Ce qui vaut infiniment mieux que tous les témoignages de reconnoissance, dont on ne peut donner des preuves réelles, que quand la fortune nous met de niveau avec nos bienfaiteurs. Obliger

un ami, obliger un compatriote, obliger un étranger, sont des emplois tout-à fait différens. Les circonstances seules fournissent à un bienfaiteur généreux la maniere de se distinguer par la pratique de cette vertu toute divine. Mais dans le nombre de la plupart de ceux qui se plaisent à faire des heureux, il en est peu qui le fassent avec la dignité et le désintéressement convenables à cette pieuse opération.

L'art de savoir accorder des graces ou des bienfaits est trop ignoré du vulgaire; il n'y a tout au plus que ceux qui ont reçu une éducation distinguée qui s'en acquittent avec autant de délicatesse que de promptitude, parce qu'on leur a appris :

Si benè quòd facias, facias citò ; nam citò factum,
Gratum erit, ingratum gratia tarda facit.

Que M. Hume, ainsi que tous ceux qui ont obligé J. J. Rousseau, s'examinent d'après le tableau que je viens de faire. J'en excepte le généreux Lord Maréchal et quelques ames aussi nobles que la sienne : mais que les autres se jugent eux-mêmes, ils conviendront que s'ils n'ont pas agi en conséquence des principes que cette peinture offre à leurs yeux, qu'ils n'ont été que des bienfaiteurs ostentatieux ou intéresses; autant vaudroit il ne le pas être.

Suivons M. Hume dans sa justification : il nie d'avoir été complice de M. Walpole, relativement à la satire dont celui-ci s'est avoué l'auteur; il avoue cependant avoir vu cette épitre ou ce libelle, *lorsqu'il étoit entre les mains de tout le monde, et même avant son impression.*

Il devoit donc, en homme d'esprit, s'imaginer que connoissant, ainsi qu'il le dit lui-même, J. J. Rousseau pour un homme *d'un caractere défiant et soupçonneux*, celui-ci ne manqueroit pas de l'accuser d'avoir trempé dans l'impression de cette piece. Si M. Hume eût eu le secret de prendre les devans, et d'avertir Rousseau de ce qui s'étoit fait, ce Genevois n'eût jamais osé accuser son ami de complicité. Il ne se fût jamais livré à cet excès de sensibilité où s'abandonnent les esprits foibles, et qui leur fait ordinairement entasser sottises sur sottises. Mais l'Auteur Anglois croit en avoir dit assez au public, en alléguant qu'*il se seroit lui-même cru coupable de noirceur et de méchanceté, s'il avoit imaginé que Rousseau l'eût soupçonné d'être l'éditeur de cette plaisanterie, et que c'étoit contre lui que le Genevois se disposoit à tourner toute sa fureur.* Je ne sais comment M. Hume peut nommer plaisanterie, l'outrage le plus formel, et dire ensuite que cependant c'étoit contre lui que J. J. se disposoit à tourner toute sa fureur. Je ne crois pas que l'on puisse mésuser davantage du pouvoir de s'obscurcir, que de s'exprimer de cette maniere. Il continue en disant qu'*il étoit le dernier des hommes du monde, qui, dans les regles du sens commun, devoit être soupçonné.* Et moi, je dis que les regles du sens commun indiquoient le soupçon; mais que si Rousseau les eût mieux connues, il n'auroit jamais mis au jour ses doutes à cet égard. M. Hume ajoute que c'est lui que le Genevois *accuse sans hésiter d'avoir fait imprimer le libelle*, etc. Cela n'est pas: le plaintif ne nomme personne, et M. Hume

qui, lui seul, soupçonne que c'est contre lui que Rousseau tire à bout touchant, se déclare par-là bien plus coupable que n'ose le faire le Genevois, qui dit uniment que *ce qui navre et déchire son coeur, c'est que l'imposteur a des complices en Angleterre.* Cette phrase n'indique que le soupçon, elle n'accuse qui que ce soit. M. Hume lui seul se l'approprie: en faut-il davantage pour ne pas se persuader qu'elle lui convient plutôt qu'à un autre? cependant je ferai voir plus bas que J. J. Rousseau avoit tort d'accuser son bienfaiteur avec aussi peu de certitude qu'il le fit dans cette occasion-là.

Malgré les froideurs et le silence opiniâtre du Genevois, M. Hume continuoit cependant de négocier la pension dont il a été parlé. Il en avoit fait les premiers pas, il ne vouloit pas reculer par bienséance ou sinon par ostentation; il continuoit ses sollicitations à ce sujet auprès du Général Conway: il vouloit montrer par-là qu'il connoissoit tout l'esprit de la quintessence du sentiment, bien plus pour s'acquérir le titre d'homme généreux, que pour en remplir tous les devoirs. Solliciter d'un côté et dénigrer de l'autre, ne sont pas synonimes. Enfin cette affaire se termine selon ses voeux: il en mande le succès au bon J. J. qui pousse le ressentiment jusqu'à s'obstiner à ne faire aucune réponse à M. Hume. Quelle petitesse! pour ne pas dire quelle grossiereté! Un homme qui sait si bien écrire, doit-il ignorer que la preuve du plus grand mépris se manifeste par l'affectation du silence, et que même des ennemis déclarés, lorsqu'ils sont gens au dessus de la lie du peu-

ple, rougiroient de se traiter de cette maniere? Que fait J. J. Rousseau? tout ce qu'un homme peut faire pour que l'on juge fort mal du fond de son caractere, et qu'on le soupçonne capable d'ingratitude et d'incivilité: il ne fait aucune réponse à son solliciteur, il se contente d'écrire au bienfaisant Général qui avoit été sollicité, une longue épître..... La franchise avec laquelle le Genevois prétend s'exprimer dans cette lettre, ne paroit pas être moulée sur celle des Patriarches: je la trouve trop enveloppée de cette ambiguité à la mode, qui veut que l'on devine les pensées de ceux qui s'en servent.

Si je crois pénétrer dans l'esprit de Rousseau, voici, je pense, ce qu'il a voulu dire ou ce que j'aurois dit en pareille circonstance. Le préliminaire de sa lettre est un chef-d'oeuvre: il s'en faut de beaucoup que le reste de l'épître lui ressemble. Je ne le répéterai pas; je vais tâcher de tirer le reste au clair, en parlant comme Rousseau moins malade eût été capable de faire avec beaucoup plus d'éloquence que moi. Il auroit donc pu, en écrivant au Général, s'exprimer ainsi:

„ Je me croyois préparé à tous les événemens possibles, et cependant je n'aurois pas prévu ce qui vient de m'arriver. C'est la publication d'une mauvaise plaisanterie, qui ne me tient à coeur qu'autant qu'elle pourroit trouver un accès réel auprès des personnes distinguées qui me font la grace de s'intéresser pour moi. Je ne dois pas appréhender que V. E. lui donne quelque crédit; je dois cependant lui avouer que j'en suis affecté au-

au-delà de ce que je devrois l'être. En cela je reconnois les effets de la foiblesse humaine; je les sens encore mieux, lorsque je ne puis m'empêcher de soupçonner M. Hume de s'être prêté avec trop de complaisance aux intentions de ceux qui avoient projetté de me ridiculiser: lui qui, cependant, s'étoit déclaré avec tant de chaleur mon Mécène et mon ami. Au reste ce n'est qu'un soupçon qui m'oblige, si je me suis trompé, de lui faire telle reparation que son amitié pour moi voudra lui dicter. Si l'on sait m'offenser, je me glorifie de pardonner même à mes ennemis; et mon ressentiment ne reparoit jamais au lever du soleil. Ma trop grande sensibilité pour des procédés qui tendent à me consterner, seroit moins pardonnable dans une situation plus heureuse. Je prie V. E. de ne l'attribuer qu'à l'excès des chagrins qui m'ont environné jusqu'à ce jour. C'est par vos bontés que je vais être en situation de pouvoir les oublier. Ah! que ce jour est brillant à mes yeux! que de joie ne m'apporte-t-il pas? sur-tout quand je pense que c'est dans ce jour le plus heureux de ma vie, que j'apprends par la lettre de M. Hume, que mes infortunes vont finir pour jamais, autant par les bienfaits de Sa Majesté, que par la continuation de la protection dont vous daignez m'honorer.

„ Oui, je vais dès cet instant, fouler à mes pieds le souvenir de mes malheurs passés, pour ne plus penser qu'à me rendre digne de la grace que le meilleur des Rois a bien voulu m'accorder, sur l'exposé que Votre Excel-

lence s'est donné les soins de lui faire de ma situation. Qu'il me soit permis de le publier ; qu'il me soit défendu d'en parler : mon silence ne diminuera rien de tous les sentimens de la plus respectueuse reconnoissance, et dont mon coeur sera pénétré tant que je respirerai ; et ma plume, s'il m'est permis de s'en servir, guidée par le devoir le plus légitime, ne coulera sur le papier que pour annoncer à toute la terre que la Grande-Bretagne a le bonheur de voir sur le trône un Souverain bienfaisant dont le coeur est véritablement digne de Dieu, et que de même elle a la satisfaction de pouvoir admirer dans le cabinet de ce grand Roi, un Ministre capable de contribuer à la gloire de son regne et à la félicité des peuples qui lui sont soumis. „

Mais point du tout : le bon J. J. vouloit réaliser ce qui se trouvoit inséré dans le libelle dont le sieur Walpole étoit l'auteur, où il est dit : *vous avez assez fait parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme*, et il ne vouloit pas démontrer à ses ennemis qu'il pouvoit avoir une fois le sens commun. En effet est-il rien de plus insensé que d'avouer en écrivant au général-Ministre, *que l'excès de son accablement plongeoit son esprit dans les fers, et que tout ce que lui dictoit la raison* (il auroit mieux dit les égaremens de son esprit), *étoit de suspendre ses résolutions sur une affaire aussi importante* ; il vouloit parler de celle qui le conduisoit à recevoir une pension de la part d'un Roi bon, humain et libéral.

Dans la maniere de s'exprimer, ne diroit-on pas qu'il n'y avoit rien de plus important que de s'opposer à son bien-être? Mais hélas! la mémoire s'enfuit avec l'âge. Dans une lettre à Mylord Maréchal, le Genevois expatrié consent à être pensionné, toutefois aux conditions que cela ne fera point de bruit, puisqu'il témoigne que *le secret de cette affaire*, comme si le salut de l'état en dépendoit, *sera pour lui une circonstance très agréable.* A peine lui a-t-on promis ce secret tant désiré, que ce Philosophe postiche change tout-à-coup de batterie: il écrit au général Conway, qu'il veut *employer l'orgueil qu'on lui impute à se glorifier* du bonheur d'être pensionné d'un grand Roi, et *que ce qu'il y voit de plus pénible est de* ne pouvoir *s'en honorer aux yeux du public comme aux siens;* mais *que lorsqu'il recevra les bienfaits, il veut*, ajoute-t-il, *pouvoir se livrer tout entier aux sentimens* que ces mêmes bienfaits *lui inspireront.* Le reste de l'épitre n'est que du compliment où l'Auteur prie *qu'on lui réserve la bonne volonté où l'on est de lui faire du bien, pour des temps plus heureux.* Est-il possible de tomber avec du bon sens dans un pareil égarement! N'est-ce pas dans le fort des douleurs qu'il est le plus naturel de désirer d'en être soulagé? Et Rousseau, dans l'accès de la maladie qui l'affiige, refuse follement le vrai remede qui pourroit en opérer la guérison.

M. Hume prétend que la lettre de Rousseau au Ministre, leur parut un refus absolu d'accepter la pension. J'oserois soupçonner que

M. Hume ne fut pas le dernier à interpréter ainsi l'idée du Genevois. Je crois que ces Messieurs ne se connoissoient pas encore bien en énigmes, je vais les éclairer : il y a à parier que J. J. avoit bien plus d'envie d'accepter que de refuser ; mais sa façon de penser sur le chapitre des bienfaits à recevoir, et qui lui est tout-à-fait particuliere, le plongeoit dans des embarras, qui, loin de nettoyer les idées, ne font que les embourber davantage. Rousseau, à la reception de la nouvelle que lui venoit d'annoncer M. Hume, s'étoit déjà gonflé de ressentiment contre celui-ci, et avoit déjà pris assez inconsidérément la résolution de ne plus avoir de commerce avec cet Anglois. Quand l'historien lui manda que l'affaire de sa pension étoit enfin terminée, le Genevois se trouva doublement embarrassé. Quoi ! se disoit-il, moi recevoir des bienfaits par la médiation d'un homme qui s'est uni avec ceux qui m'ont couvert de honte et d'opprobre ! d'un homme qui m'a réduit dans l'absolue nécessité de le haïr, ou si non d'oublier son existence ! Non, J. J Rousseau n'est point, capable de pareille lâcheté ; lui, vivre heureux à ce prix là ! seroit dégénérer aux sentimens les plus délicats ; il vaut beaucoup mieux languir et périr même, que de couler ses jours dans l'opulence, lorsque cette opulence seroit l'ouvrage d'un ennemi. Pourroit-il jouir paisiblement du plaisir d'être content, quand les échos de sa solitude lui repéteroient les discours que M. Hume tiendroit dans le public, en affichant de tous cotés que l'étranger à qui il a fait obtenir une retraite paisible

et les bienfaits de Sa Majesté, n'est qu'un ingrat et le plus méchant de tous les hommes?

Voilà le noeud de la piece; passons au dénouement. C'est un Genevois qui veut reculer pour mieux sauter; il ne refuse point, mais, sous des prétextes assez équivoques, il élude seulement ce qu'il désire avec empressement: il veut suspendre, pour voir comment il pourra s'affranchir des liens qui le retenoient encore au char de l'auteur Anglois qu'il n'aime plus, et sans trop savoir pourquoi, ou plutôt pour des vétilles qui n'inspirent pas même l'indifférence. Il demande du temps pour pouvoir s'affranchir de la captivité dans laquelle les bienfaits reçus pourroient le retenir; il ne veut être redevable de la grace qu'on lui offre qu'aux bontés du Prince et aux soins généreux de son ministre; il ne veut plus les accepter en silence, pour avoir lieu d'informer le public que ce n'est pas à la sollicitation de M. Hume, mais à la priere du Général Conway, qu'il a eu le bonheur de les obtenir. Il veut lui-même entonner la trompette et crier à haute voix: je ne dois plus rien au perfide que j'avois cru mon ami; ses procédés et sa trahison m'en ont donné quittance; je ne vis et ne respire que par les royales libéralités d'un grand Roi qui a reconnu à la fin que mon mérite et mes talens étoient dignes de ses bienfaits.

Si je me suis trompé dans mes spéculations ingénieuses, bien d'autres se tromperont après moi. En attendant, je vais poursuivre la tâche que je me suis imposée, au risque de me

tromper encore. Au reste, je n'y entends point finesse ; j'écris comme je parle, et parle comme je pense.

On voit encore dans les pensées de M. Hume, qui accompagnent ses réflexions, un petit trait de vengeance qui ne sied du tout point à un homme qui veut avoir la réputation de bien écrire. Comment est-il possible lorsqu'on pense faux d'être juste dans ses décisions ?

Quant à l'accablement profond, dit-il, *dont Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, et qui lui ôtoit jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard, par la lettre de M. Davemport, qui marquoit que précisément dans ce temps-là, son hôte étoit très gai et très sociable.*

Un Philosophe, ou qui s'imagine de l'être, n'étale pas toujours ses déplaisirs aux yeux de ceux qui l'environnent : il affecte autant qu'il peut cette égalité d'ame qui convient si parfaitement à l'homme raisonnable ; il prend le masque du héros ; mais, dans son cabinet, sa grandeur d'ame s'évanouit.

N'est-il pas des instans où l'homme le plus consterné cherche par une gaité affectée de s'étourdir sur ses chagrins ? Mais je serois plus tenté de croire que J. J. se flattoit follement que sa lettre au Général Conway, produiroit l'effet qu'il en espéroit ; qu'il s'applaudissoit de son chef-d'oeuvre épistolaire, et se rejouissoit d'avance du triomphe que son amour-propre lui laissoit entrevoir. *Je reconnu-là*, dit encore M. Hume, *cette foiblesse ordinaire de mon ami qui veut passer pour*

être persécuté par l'infortune, les maladies, les persécutions, lorsqu'il est le plus tranquille et le plus heureux.

Ah ! M. Hume, ne me donnez jamais, je vous prie, votre amitié à ce prix-là. On ne traite plus d'ami, pas même ironiquement, un homme à qui l'on prête toute la bassesse du sentiment le plus abject. Vous enfoncez le poignard trop galamment, et le poison dont vous l'imbibez ne seroit du tout point de mon goût. Je vois bien qu'il ne faut pas que vos amis indigens s'avisent de rire en votre absence, ils y perdroient trop, et je n'y veux rien gagner.

Son affectation de sensibilité extrême, ajoutez-vous, *étoit un artifice trop souvent répété, pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi.* Je soutiens que vous ne le connoissiez pas, ou que vous feignez malicieusement de ne pas le connoître. Il se peut qu'il y ait eu un peu trop d'affectation dans la sensibilité que J. J. a fait paroître; il se peut même que ce soit l'effet de la maladie dont il est attaqué: mais en ajoutant que c'est pour se rendre plus intéressant vis-à-vis la commisération du public, ne semble-t-il pas que vous invitiez ce même public à ne plus s'épancher en secours généreux envers un viellard accablé d'infirmités, et qui touche à la décrépitude? Vous ne croyez pas non plus que moi, que ce vieillard possede quelque trésor caché. En vérité, votre intention, en peignant de la sorte ceux que vous nommez encore vos amis, n'annonce pas un ami de l'humanité, ou le

vrai Philosophe qui plaint les vicieux et déteste les vices.

Puis-je vous demander si les sentimens que vous inspirez dans vos productions littéraires sont de la même espece? Je vous proteste, s'ils ressemblent à ceux-ci, que je ne voudrois pas même aspirer à l'amitié des lecteurs qui y applaudiroient, fussent-ils sur le trône du Mogol.

Dans la lettre de M. Hume à M. Rousseau, en date du 19 Juin 1766, on n'y peut remarquer que beaucoup de zele pour engager le second à déclarer à quelles conditions il voudroit recevoir la pension, qu'il n'osoit plus accepter, comme je l'ai déjà fait remarquer, par l'entremise de l'homme qu'il croyoit être son plus grand ennemi.

La réponse de Rousseau à cette lettre ne développe que très-obscurément le crime prétendu de son ancien bienfaiteur. Est-il possible que J. J. qui prétendoit porter nuit et jour le flambeau de la raison, ait refusé lui-même de s'en servir dans cette occasion? J'aurois pardonné le style de cette lettre à une précieuse ridicule. Quoi! toujours de l'énigme entourée des lambeaux que le soupçon déchire de la foiblesse de l'esprit humain, et le tout couronné par une invective outrageante qui paroît tout-à-fait étrangere au sujet!

Le public aime à être trompé, écrit J. J. à David Hume, *et vous êtes fait pour le tromper*. Je ne vois pas que ce reproche puisse avoir rien de commun avec la pretendue trahison dont le Genevois accuse son ancien ami. Répondra-t-il qu'il étoit pleinement convaincu

que

que M. Hume le trahissoit et le dénigroit par quelque satyre donnée au public. Pourquoi en laisse-t-il ignorer les circonstances? Pourquoi ne va-t-il pas tout de suite au fait, où il n'arrive jamais? Pourquoi ne cite-t-il pas des preuves par lesquelles son ami puisse se reconnoître coupable? S'imagine-t-il qu'après lui avoir reproché qu'il est fait pour tromper le public, que le public le lapidera? Quelle foiblesse! Supposons pour un instant que M. Hume eût agi à la mode de la plupart des amis de notre temps, en se prêtant aux plaisanteries de certains esprits légers qui se plaisent à mordre sur la pauvreté et à se divertir aux dépens de ceux qu'ils croyent sans défense. Etoit-ce un crime impardonnable? Cela valoit-il la peine de se courroucer avec tant de chaleur, et de rompre avec autant d'éclat et de ressentiment que si M. Hume eût été lui-même l'auteur du libelle de M. Walpole; ou enfin qu'il eût trempé dans une conjuration où la vie du Genevois eût été en danger? Mais non, ce n'est point la vie qui lui est chere, c'est sa réputation que J. J. abandonne avec peu de regrets. Je n'y puis plus tenir: ah, M. Rousseau, permettez moi de vous le dire, votre maladie vous fait échouer contre un écueil qui me paroit tout à fait imaginaire. Est-ce que la réputation de l'honnête homme n'est pas toujours à sa disposition? dépend-elle des sots discours de quelques écervelés ou de l'épigramme d'un mauvais plaisant?

Dans les discours qui se sont élevés contre votre amour-propre, vous a-t-on accusé de

quelques traits qui déshonorent? Vous a-t-on prêté des débauches criminelles et des moeurs dépravées? Vous a-t-on accusé de bassesses flétrissantes, et qui font fuir et abhorrer quiconque s'en est rendu coupable! Rien de tout cela: on a plutôt ironisé que calomnié. Le ridicule est retombé, à la face des honnêtes gens, sur le mauvais plaisant; et malgré que la voix publique défend avec beaucoup de zèle et de compassion votre cause, peu satisfait d'un avocat si respectable, vous vous exhalez en plaintes ameres; vous criez tout à la fois au feu, aux voleurs, à l'opprobre et à la vengeance. Vous plaidez et vous jugez vous-même en dernier ressort, et le tout sur de simples soupçons. Répondez, est-ce vous qui êtes l'auteur éloquent de tant de bonne morale et de ces grands sentiments qui se lisent dans plusieurs de vos productions? Quelle éducation donnez-vous par votre exemple? quelle modération inspirez-vous par votre conduite? Non, vous ne scandalisez pas; mais, en vérité, vous faites pitié.

Poursuivons. Dans la même épître on y lit: *Quant aux bons offices en matiere d'intérêt, avec lesquels vous vous masquez, je vous en remercie et vous en dispense.* Je ne veux pas que M. Rousseau sacrifie à la politique et à la dissimulation; il est beau d'être sincere, parce qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur du genre-humain, que tout le monde le fût. J'avoue même qu'il convient à tout homme d'honneur de savoir répéter à propos ces beaux vers de Voltaire:

Seigneur, il est bien dur pour un coeur magnanime,

D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Mais de se livrer à ce sentiment avant que d'être bien convaincu que son bienfaiteur soit coupable de trahison ; de s'y abandonner sur l'apparence trompeuse de certaines démarches, auxquelles on veut prêter gratuitement des intentions criminelles ! en vérité ce n'est plus agir en homme raisonnable, c'est annoncer une imagination évaporée qui n'apperçoit dans le lointain que des fantômes qui disparoissent en les approchant.

Examinons encore jusqu'où le philosophe Genevois porte le ressentiment. *Je me dois*, dit-il à M. Hume, *de n'avoir plus de commerce avec vous, et de n'accepter pas même à mon avantage aucune affaire dont vous soyez le médiateur.* Ici, il faut se mettre à la place de M. Hume, en le supposant innocent, et convenir qu'après les démarches qu'il avoit déjà faites auprès des Ministres pour faire obtenir à J. J. Rousseau une pension de S. M. B., que cette phrase étoit pour lui un coup de foudre. Supposons-le coupable, elle ne pouvoit que l'étourdir et le révolter, surtout en réfléchissant sur la situation étroite où J. J. se trouvoit. Ce refus opiniâtre ne pouvoit que révolter les personnes sensées, qui conviennent qu'il est du devoir du Philosophe de ménager, toutefois sans bassesse, ses intérêts les plus chers, et qu'il doit savoir à propos faire plier son sort à l'approche des circonstances.

Ou M. Rousseau étoit assez aisé pour se passer de la pension, ou il ne l'étoit pas. Dans

le premier cas, il étoit honteux à ce Philosophe d'avoir consenti qu'on la sollicitât à titre de secours pieux et charitable ; et dans le second, il y avoit de la folie à ne vouloir pas la recevoir, fût-ce même par la médiation d'un homme qui, cependant, ne s'étoit point encore déclaré ouvertement son ennemi, et qui continuoit à jouer avec chaleur le rôle de l'amitié.

Si je ne connoissois pas les hommes autant que j'ai appris à les connoître, et sur-tout Messieurs les Anglois, je serois incliné à croire, même par la superbe réponse de M. Hume à l'épître de Rousseau, que le premier est absolument innocent de la prétendue trahison dont le second l'accuse. Voyons comme le premier s'y prend pour se justifier. *Sa conscience*, dit-il, *ne lui reproche rien ; elle renferme les preuves d'une affection sincere, et lui fait lire avec surprise des accusations si violentes, que les trouvant fixées à de simples généralités, il lui est impossible de les concevoir :* il suppose qu'elles *ne peuvent émaner, que de la part de quelqu'infames calomniateurs.* Il demande à J. J. *de les lui nommer, ou de le mettre à même de se justifier. Il se déclare innocent ; c'est comme tel, et non comme un ancien ami, qu'il veut plaider sa cause et confondre l'imposteur.* Rien de plus raisonnable que *cette demande.* Rien de plus juste que de déférer à ce qu'elle exige. On ne trouve point dans cette lettre de ces phrases boursouflées ni enveloppées par le moindre mot enigmatique ; tout y est clair et distinct : mais J. J. qui veut toujours se singulariser, demeure trois semaines à composer tout un volume pour répondre

à M. Hume, tandis que que quatre pages tout au plus auroient suffi pour accorder à l'auteur Anglois tout ce qu'il demandoit.

Que fait-il pour éclaircir un sujet qu'il n'a fait qu'obscurcir davantage par des phrases encore plus sombres que les précédentes? Il débute par une excuse qui est démentie par la longueur de l'épitre.

Je suis malade, dit M. Rousseau, *et peu en état d'écrire.* Cela étoit vrai, on ne peut en douter; j'en ferai l'analyse dans le cours de cette réfutation : sa maladie n'étoit pas peu de chose, elle me paroit même incurable, et ce grand factum qui ne dit rien, et qu'il a pourtant su conduire à 52 pages d'impression, le prouve encore mieux que le prétexte de la maladie. C'est sa derniere piece, qui annonce très éloquemment qu'il n'est plus en état d'écrire pour être entendu des lecteurs ordinaires qui n'ont pas le talent d'expliquer des logogriphes, et qui préferent aux sublimes obscurités les efforts de la raison et les chefs-d'oeuvre d'un bon jugement.

Rousseau continue, *mais vous voulez une explication, il faut vous la donner*; et quelques lignes plus bas, *je vous l'envoie:* oui, bien la lettre, mais non pas l'explication. *Elle sera longue;* oui bien l'épître qui ne contient qu'une récapitulation de mille circonstances inutiles, qui ne tendent nullement à mettre en évidence la prétendue trahison de l'accusé.

Ah, mon cher Rousseau! convenez que vous n'étiez plus à vous-même quand vous écriviez. *Je ne vis point dans le monde, j'ignore*

ce qui s'y passe; je n'ai point de parti, je n'ai point d'associé, point d'intrigue; on ne me dit rien: je ne sais que ce que je sens; mais comme on me le fait bien sentir, je le sais bien. Si vous appellez cela de l'explication, les sauvages l'appellent du galimathias en beau style. Je crois, ma foi, que vous auriez besoin d'un commentateur. La Sybille de Cumes n'entortilleroit pas mieux ses oracles, et je crois même qu'un nouvel Oedipe seroit fort en peine d'expliquer clairement ce que vous vouliez dire, par *je ne sais que ce que je sens, mais comme on me le fait bien sentir, je le sais bien.*

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai ouï tenir de semblables propos qu'à gens dont l'esprit n'étoit pas bien rassis. Je les plaignois, j'en fais de même à votre égard.

Je m'étonne que M. Hume se soit si fort alarmé par la lecture de votre lettre; il falloit qu'il fût bien bon: quant à moi, je vous l'aurois renvoyée avec priere d'être moins éloquent, plus clair et plus équitable. C'est être injuste que de condamner, *ipso facto*, ses amis sur de simples conjectures.

Vous y promettez toutefois, en ne consultant que votre ressentiment, de convaincre M. Hume de trahison; vous dites que vous voulez *commencer par les indices*, et finir par les démonstrations. Si les tribunaux de judicature adoptoient cette nouvelle maniere de juger, que d'innocens risqueroient d'être conduits au supplice? J'aurois attendu de votre précédente façon de penser, que des indices vous en seriez venu aux preuves,

et non pas à des démonstrations qui ne démontrent que vos frayeurs chimériques?

Voyez jusqu'où s'étend votre égarement: s'il est permis à l'esprit humain de s'égarer, il ne lui est pas permis de courir jusqu'à la calomnie. Vous y êtes arrivé cependant, et j'ose croire, sans vous en appercevoir. Vous qui craignez tant les suites honteuses de la médisance, pouviez-vous dire, *je quittois la Suisse, fatigué de traitemens barbares?* Qu'auriez-vous dit de plus en vous échappant de Tunis ou de Salé; en supposant que vous y eussiez été détenu dans les fers les plus durs et les plus honteux? *Traitemens*, ajoutez-vous, *qui ne mettoient en péril que ma personne, et laissoient mon honneur en sûreté.* Pour prouver qu'en écrivant cette lettre, vous étiez bien malade, et que vous vous laissiez emporter par les accès du délire, je vais tracer une légere esquisse de ces traitemens barbares; je démontrerai très clairement que votre honneur ne couroit en Suisse aucun danger, et que votre personne y étoit moins en péril que par-tout ailleurs. Vous aviez choisi pour votre retraite, Motiers-Travers, l'un des plus sains et des plus beaux endroits des montagnes du Comté de Neufchâtel; habité, surtout en été, par quantité de personnes estimables par leur mérite et leur affabilité. On vous y laissoit vivre à votre fantaisie; on vous y accueilloit amicalement, et vous y étiez traité avec des égards qui pouvoient chatouiller l'amour-propre d'un Philosophe orgueilleux. Vos rêveries vous conduisoient selon vos souhaits

et à pied, jusqu'au plus haut des montagnes voisines, et dans des bois où les charbonniers étoient assez surpris de vous y rencontrer si souvent. C'est d'eux-mêmes de qui je tiens cette vérité: je leur ai demandé ce que vous y faisiez; je crois, me répondit l'un, qu'il y cueilloit des fraises; mais j'interprétois mieux sa réponse, et je sais que, savant dans la connoissance des plantes, vous ne faisiez ce trajet que pour herboriser.

Je suis bien certain que ce n'est pas de la part de ces bonnes gens, qui dans ce pays-là sont bons et humains, que vous avec reçu des traitemens barbares.

Un ecclésiastique, M. le professeur de Montmollin, vous avoit donné de prime abord des marques de son estime et de sa bienveillance; l'un et l'autre vous devinrent à charge, et par des traits peu convenables à un Philosophe, vous fites tous vos efforts pour vous aliéner son amitié. Il vouloit opérer votre conversion, tandis que vous vous entêtiez à vouloir en faire un prosélyte selon la confession de foi de J. J. Rousseau. Ce n'est pourtant pas chez lui que vous reçûtes des traitemens barbares. Avouez de bonne foi, que vos trop profondes rêveries vous éloignent quelquefois du sein de la raison. Ce n'est pas en se cabrant contre les opinions reçues que l'on peut se faire aimer dans un village. Un Londres, un Paris ou quelques autres grandes villes fourmillent de gens qui aiment la nouveauté; c'est-là, où les nouveaux systèmes peuvent trouver

des partisans : mais dans le cercle de deux ou trois hameaux, les préjugés y sont trop profondément plantés pour les pouvoir déraciner avec de simples paroles.

Mais venons à l'époque où vous pourriez dire que vous reçûtes les atteintes d'un traitement barbare.

Vous aviez répété dans l'une de vos conversations, et d'après les Mahométans, que les femmes n'ont point d'ame; sans doute que vous n'étiez pas de leur sentiment, surtout lorsque vous fixiez votre chere gouvernante. Votre aveuglement sur sa conduite vis-à-vis de vos voisins et de vos locataires prouvoit assez la bonne opinion que vous aviez de ses prétendus sentimens délicats. Celle-ci avoit une ame, sans doute, et peut-être étoit-ce un présent que vous lui faisiez par reconnoissance. Mais vous le savez, les beaux sentimens ne peuvent émaner que d'une belle ame, et puis-je vous demander si Mademoiselle le Vasseur, s'en est toujours glorifiée ?

Je sais bien que le Maréchal d'A. n'eut pas plus d'empire sur l'esprit de sa Souveraine que votre gouvernante en a sur le votre. Permettez-moi de le prouver par le récit d'une anecdote récitée, sur les lieux, par des gens dignes de foi.

Cette souveraine, qui donnoit des loix à votre cuisine et à votre conduite, n'avoit pas moins de pouvoir sur votre confiance que sur votre trop-aveugle credulité. Bien persuadée que vous ne la démentiez jamais, n'eut-elle pas lâcheté d'accuser une personne

estimée par une probité reconnue, d'avoir détourné d'un certain tiroir un louis d'or neuf. Quoique l'innocence ne s'abaisse pas toujours à se justifier, elle cherche cependant quelque consolation à le faire avec cet esprit de douceur et de naïveté qui lui est naturel. L'accusée s'adresse à vous, en se déclarant innocente et incapable d'une telle bassesse ; elle s'imagine que l'Auteur d'un chef-d'oeuvre, qui traite de l'éducation, doit être assez prudent pour suspendre son jugement jusqu'après *un très-amplement informé*, et qu'enfin il sera assez judicieux pour ne pas imiter les juges de Calas, ou tout au moins pour ne pas prononcer un arrêt sans préalablement avoir ouï le demandeur et le défendeur.

Mais point du tout : J. J. Rousseau, plus despotique en cette rencontre que le grand Sultan, oublie les sages leçons que lui-même a données en défendant sa propre cause. Il se plaint de ce qu'on l'a jugé sans l'entendre, et veut lui-même condamner sans daigner écouter, et même sans confronter l'accusé avec l'accusatrice. Cela n'est ni beau ni honnête, et cette conduite si opposée à vos propres principes, s'éloigne furieusement de la raison et de l'équité. Doit on juger de la beauté de l'ame de votre chere gouvernante par l'extrême confiance que vous avez dans tout ce qu'elle fait et ce qu'elle dit ? L'accusée par prudence, s'adresse à vous, non-seulement pour détruire le soupçon, mais pour vous alléguer toutes les raisons qui peuvent concourir à prouver son innocence. A peine

a-t-elle exposé le fait, que vous l'interrompez avec une vivacité peu convenable au Philosophe, pour lui répondre : *Je sais ce que je dois penser là-dessus ; tout ce que vous me diriez n'est pas capable de détruire dans mon esprit la bonne opinion que je dois avoir de Mademoiselle le Vasseur, que je connois depuis long-temps incapable de m'en imposer ; et lorsqu'elle me diroit à minuit qu'il fait jour, je le croirois.* Ah l'excellent juge! ah que cette phrase est admirable! n'est-elle pas digne d'un Auteur célebre que l'on place au rang des grands hommes de ce siecle. Convenez, M. le grand homme, que celui qui écrit aussi bien et avec autant de bon jugement que vous le faites dans quelques-uns de vos ouvrages, et qui, en même temps, parle si mal dans son domestique, est un protée tout-à-fait dangereux à la société.

Mademoiselle le Vasseur étoit, selon vous, douée d'une ame trop noble et trop belle, pour oser calomnier votre hôtesse ; vous l'en croyez sur sa parole, tandis que vous répétez que les femmes n'ont point d'ame. Quelques paysans racontent vos discours à leurs cheres moitiés, et celle-ci, pour appaiser les fumées trop épaisses de votre imagination échauffée, vous menacent de vous faire prendre un bain froid dans la fontaine publique. Vous en fûtes quitte pour la peur, et voilà l'un des traitemens barbares dont vous vous plaignez. Passons au second qui fut le dernier.

Un jour de foire, une troupe d'ivrognes s'attrouperent à dix heures du soir devant

votre porte, en pestant contre vos sentimens erronés ou du moins qui leur paroissoient tels. L'un deux jette une pierre (1) qui passe de la fenêtre dans votre chambre ; elle ne fit aucun mal. La justice, dont le Chef étoit votre protecteur déclaré, prend des informations pour poursuivre les coupables et les punir : on ne les découvre pas. Seroit-ce cela que vous appelleriez un traitement barbare ? C'est pourtant le seul que vous pourriez citer, s'il étoit permis à un homme de bon sens de se servir en pareille conjoncture de cette expression.

De tout ce que je viens de rapporter, vous prenez l'occasion d'étaler des frayeurs paniques qui vous font imaginer qu'on en veut à votre vie, tandis que près de votre retraite menacée, vous aviez un asyle assuré. La communauté de Couvet vous offroit des combourgeois humains et généreux qui se seroient empressés à vous donner des marques de leur protection. Mais vous vouliez changer d'air et de climat : il falloit, pour masquer votre humeur inconstante, enfanter des prétextes, et j'appréhende bien que ceux dont vous vous

(1) *Toute la communauté de Motiers-Travers s'accorde pour dire que la pierre produite pour la preuve de ce fait, étoit beaucoup plus grosse que le trou du carreau de vître supposé avoir été cassé par cette pierre ; et presque tous les habitans prêtent cette petite noirceur à la malice de Mademoiselle le Vasseur, qui, n'étant pas aimée, vouloit trouver des prétextes pour engager Rousseau à changer de pays.*

êtes servi ne soient pas applaudis par les hommes de bon sens. Pour vous convaincre que vous ne deviez pas éprouver des traitemens barbares, on vous accompagne jusques dans l'Isle de saint Pierre, au milieu d'un lac, dans une terre inaccessible à vos ennemis ou du moins que vous croyez tels; mais les Souverains de cet endroit-là jugent à propos de vous signifier de choisir un autre asyle. La politique le veut: on craint que votre plume ne franchisse les airs pour inspirer aux habitans d'un Etat voisin des sentimens de patriotisme que l'on souhaiteroit qu'ils n'eussent pas. Oseriez-vous nommer cette conduite un traitement barbare? Que vos livres en aient essuyé, j'en conviens: mais vous, en les composant, ne deviez-vous pas vous y attendre? Soyez plus équitable, ne taxez plus de barbares des peuples chez qui, malgré vos singularités, vous avez reçu les traitemens les plus doux; autrement je croirois que vous ne connoissez plus la valeur des expressions. Puis-je mieux le croire, quand vous alleguez pour les indices d'une trahison que l'on a tramée contre vous, ce grand éloge que vous faites des grands talens et de l'honnêteté bien établie de M. Hume, et que vous accompagnez fort inutilement de la relation de votre voyage à Londres, passant par Strasbourg, Paris etc. Mais c'est à Douvres où je vous arrête. *Transporté*, dites-vous, *de toucher enfin cette terre de liberté, et d'y être amené par cet homme illustre* (1); *je lui saute au cou, je*

(1) M. Hume.

l'embrasse étroitement et sans rien dire, mais en couvrant son visage de baisers et de larmes qui parloient assez; cela est vrai, ils en disoient même plus qu'ils n'en falloit. On passe à des femmes, quand on leur accorde ce qu'elles ont long-temps désiré, et à de jeunes écoliers à qui l'on distribue des prix, ces petits accès d'une joie immodérée qui s'évaporent aussi vite que les fumées d'un feu de paille; mais des saisissemens de cette nature, exprimés par les embrassemens et les larmes d'un viellard sexagénaire, ne sont que les avant-coureurs qui annoncent que le bon homme commence à tomber dans l'enfance: convenez de cette vérité. Plus bas vous faites la question : *je ne sais ce que M. Hume fait de ces souvenirs*, vous voulez dire de ces tressaillemens de joie; et vous ajoutez, *j'ai dans l'esprit qu'il doit en être quelquefois importuné*; je crois qu'il l'étoit bien davantage lorsque vous lui en faissiez éprouver les effets. Des baisers, des embrassemens réitérés et des larmes hors de propos, importunent toujours un homme raisonnable, à moins que ce ne soit dans une premiere entrevue, après une longue absence, ou enfin à la suite de quelqu'événement miraculeux qui tienne du prodige. Le retour d'un parent échappé d'un naufrage ou d'un danger eminent; celui d'un ami qui revient d'un voyage de long cours; celui d'un fils que l'on croyoit perdu, sont assurément des circonstances très touchantes: mais que penser d'un homme avec lequel on vient de faire le même trajet, qui, à propos de botte, vous serre, vous étouffe, pleure et sanglotte

tout à la fois, s'imaginant par ces démonstrations sinceres ou non, témoigner la plus vive reconnoissance ? En vérité, mon cher Philosophe, Erasme vous auroit mieux caractérisé que je ne puis le faire.

Je soupçonne que M. Hume s'appercevoit bien que vous dégénériez à votre titre : il n'osoit pas vous le dire, et c'est à cause de son silence que vous le soupçonnez dans la suite de vous trahir, et c'est de ce seul soupçon que vous tirez les indices qui précedent les démonstrations qui doivent, selon vous, faire preuves contre lui. Hélas, que je vous plains ! Poursuivons. Vous avouez avoir été fêté et bien vu de tout le monde en arrivant à Londres ; et quelques lignes plus bas, vous vous plaignez que toutes les marques d'estime que l'on vous avoit prodiguées se métamorphoserent subitement en froideurs et en indifférence même jusqu'au mépris. Je vais vous en expliquer clairement la raison : l'Angleterre, par quelques-uns de vos ouvrages, avoit conçu de vous et de vos talens une si haute idée, qu'elle ne croyoit faire que ce qu'elle devoit à sa propre réputation en vous accueillant de la maniere la plus distinguée. Elle vouloit payer, en vous faisant du bien, ce qu'elle avoit oublié d'accorder à l'immortel Milton et à quelques autres Ecrivains célebres qu'elle avoit laissé mourir dans les bras de l'indigence ; enfin les nombreuses éditions de l'Héloïse et d'Emile, vous avoient acquis en fait de morale, la même réputation que Pamela en fait de roman avoit acquis à Richardson, et peut-être quelques bourgeois de West-

minster espéroient-ils que par le secours de la métempsycose, Pope, Steele ou Adisson étoient ressuscités dans la personne de J. J. Rousseau. Vous aviez déjà par-devers vous des traits de plume que vos plus grands ennemis ne pouvoient se dispenser d'admirer, à moins que d'etre des parfaits ignorans. Avec ces titres, vous arrivez à Londres; mais on n'y avoit pas encore vu entre les feuillets de vos livres, ces caprices, ces boutades et ces singularités qui vous sont naturelles et qui ne cadrent du tout point avec les usages reçus. Comme nous sommes des êtres créés pour la société, nous sommes faits pour les hommes; et si je vous ai bien pénétré, vous vous êtes follement imaginé que les hommes n'étoient faits que pour vous. Les Anglois attendoient de l'Auteur du Contrat Social qu'il seroit le premier à leur prouver par sa conduite, que chaque homme ici-bas, mais sur-tout un savant, devoit se prêter, selon ses forces, à resserrer les liens de la bonne societé. Mais loin de vous approcher d'eux, vous desirez avec affectation une retraite obscure. Vos bizarreries vous en éloignent; ils vous tournent le dos; ils ont raison: vous ne voulez pas qu'ils aient tort; mais vous prétendez que c'est M. Hume, qui les a empêchés de vous courtiser et de s'acheminer dans votre solitude pour y aller voir la piece curieuse. A le bien examiner de près, ce ne sont point les propos de l'historien des Anglois, ce sont vos comportemens et vos singularités qui les ont fait fuir; ils n'auroient pas mieux traité le grand Newton, Clark et Swift, si ces hommes immortels se fus-

fussent singularisés comme vous le faites, par des traits qui dénotent plus d'orgueil et de présomption que de candeur et d'humilité. Si les Anglois ne vous ont pas mieux traité, ne vous en prenez qu'à vous-meme, et non pas à M. Hume.

Je ne m'attends pas que vous serez de mon sentiment, je m'en console en considération qu'il y en aura bien d'autres que vous.

Pardonnez à mon exactitude, mon cher Rousseau, je ne veux rien laisser échapper dans votre lettre qui ne puisse me conduire au but où je vise. Je veux tâcher de vous définir, et de vous caractériser avec tous les traits qui vous conviennent. Votre amour-propre vous dira que je me suis trompé; mais ceux qui vous ont fréquenté seront, peut-être, d'un avis tout différent.

Je continue la lecture de votre factum, et j'y rencontre une petitesse qui me fait soupçonner que J. J. Rousseau, ainsi que la plupart des petits esprits, se plait quelquefois à ne s'occuper que de niaiseries.

M. Hume vous avoit donné, dites-vous, *des marques de son attachement*, mais celle *de faire faire votre portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre.* En vérité je n'en puis plus, je perds haleine: ou vous ou moi nous sommes fous; c'est l'un des deux. Si vous dites que c'est moi, je vous le pardonne de bon coeur; enfin c'est donc ma folie, j'y consens, qui me fait remarquer dans ce reproche, que vous placez, sans doute, au rang des indices, une folie de six pieds six pouces au-dessus de la mienne: mais je soutiendrai toute

ma vie que tout ce qui accompagne ce reproche n'est pas moins insensé. Preuve que vous n'étiez pas de sens rassis en le lui faisant, c'est qu'après que l'accès qui vous l'avoit dicté commençoit à s'affoiblir, *vous avouez sans peine que vous pouvez avoir tort de l'avoir fait*; vous ne l'avez donc fait que sur un soupçon des plus légers, et qui vous faisoit entrevoir dans ce procédé de la mauvaise volonté? Convenez qu'il n'y a rien de plus inquiétant dans le monde qu'un esprit perpétuellement soupçonneux, et qui croit voir dans la démarche la plus innocente les intentions les plus criminelles.

Je vous pardonnerois si vous eussiez dit, après avoir étudié quelque temps le génie de la nation, les Anglois se sont mis dans le goût de meubler leur appartement, ou avec les portraits ou avec les estampes des grands hommes qui se sont acquis, soit par leurs talens ou par des traits singuliers, une réputation immortelle. Comme on recherche l'empreinte de Bélizaire, de Benjamin Johnson ou de quelques autres, sans doute pouvoit avoir dit M. de Ramsay (1) à M. Hume, on ne sera pas moins curieux d'acquérir celle du fameux J. J. Rousseau, et nous partagerons le bénéfice.

Ce soupçon pouvoit être fondé sur ce qui se passe journellement en Angleterre à cet égard; mais en supposant que l'ostentation et la vénalité eussent triomphé dans ce procédé, il n'y avoit pas là de quoi se mettre en frais de plaintes ni de reproches: bien au contraire, l'amour-propre de l'Auteur de l'Héloïse y

(1) Fameux Peintre.

trouvoit toujours son compte ; mais les petits génies interprétent toujours de travers ce que l'on fait même pour leur avantage. J. J. Rousseau le sait et les imite ; que penser de l'esprit de ce grand homme ! il avoit bien raison de dire qu'il pouvoit avoir tort de s'attacher à cette vétille ; mais ce n'est pas dans cet endroit seul que l'on s'apperçoit qu'il s'égare : venons aux autres.

Tout ce qu'il dit concernant le soin que prit M. Hume de son pur mouvement à solliciter pour lui une pension, *témoin le zele*, que cet Anglois *mit à cette affaire*, ne fait point l'éloge du fond d'un caractere honnête. Il avoit été recommandé à M. Hume déjà instruit de ses disgraces, et mieux encore de sa reputation d'homme de Lettres. Il lui avoit offert de lui procurer un asyle, en espérant toutefois que Rousseau en profiteroit pour faire valoir ses talens. Une brochure de J. J. Rousseau fixé en Angleterre, auroit été un billet de banque, ou une lettre de change payable à vue. La traduction de cet ouvrage étoit d'un prix convenable à un bon traducteur ; et soit que M. Hume ou quelqu'autre à sa dévotion, se fût chargé d'une pareille tâche, le profit en étoit clair et certain. La nouveauté séduit, et la réputation en impose.

Voltaire rimeroit Cendrillon, la Belle au bois dormant, et les contes des Fees, que la foule des esprits médiocres s'empresseroit à les acquérir ; et le grand debit de ces puérilités enrichiroit également l'Auteur et l'Imprimeur : c'est le cours des choses du monde, c'est un

torrent par lequel les plus sages quelquefois se laissent entraîner.

Rousseau feroit un traité sur la nature des élémens, ou sur l'origine des plantes, et grossiroit un *in-quarto* par des obscurités éternelles, que l'on voudroit acquérir le volume pour l'accoler aux autres chef-d'oeuvres de l'Auteur.

Voulez-vous, mon cher Collégue en productions superflues, que je vous parle franchement; je crois que M. Hume dès votre arrivée en Angleterre, s'apperçut bientôt, à vos embrassades, à vos saisissemens, à vos larmes, à vos transports de joie et à vos emportemens, que l'excès de la reconnoissance vous avoit tourné la cervelle. Dès que parurent vos boutades et vos caprices, il se douta bien qu'il ne vous manieroit pas comme de la cire, que sa rhétorique ne seroit pas capable de vous faire écrire quand votre fantaisie ne le voudroit pas; que d'ailleurs, vous ne lui paroissiez pas assez ouvert, pour lui communiquer ni vos projets, ni vos systemes. Il soupçonnoit que votre esprit étoit égaré; mais il n'osoit pas lui-même s'en convaincre en en faisant l'épreuve à ses dépens. Comment se delivrer honnétement du fardeau dont il commençoit à sentir toute la pesanteur? Il ne pouvoit le faire sinon qu'en sollicitant pour vous une pension. Vous y souscrivez aux conditions d'un consentement dont vous ne pouvez, dites-vous, vous passer sans manquer à votre devoir; et quand ce consentement arrive, vous manquez à votre généreux protecteur, à votre ami, à vous-meme, à un grand Roi et à son Ministre, votre Mécene

auprès de lui. Quoi! tant de contrastes à la fois ne seroient pas la preuve de l'aliénation de l'esprit. Oh! parbleu mon cher Rousseau, j'en appelle à vous-même, quand l'accès de votre délire sera passé. Mais helas! je crains bien que votre maladie aille toujours en empirant.

Autre preuve d'aliénation d'esprit. Londres vous devient un séjour incommode: vous aimez la campagne; on vous y conduit: vous hésitez follement sur le choix de deux ou trois maisons, tandis que surement la premiere auroit été du goût d'un homme raisonnable. Enfin vous arrivez dans *une habitation solitaire, commode et agréable; le maître de la maison prévoit tout, pourvoit à tout, rien ne vous manque, vous y etes tranquille, indépendant et heureux:* c'est le tableau que vous en faites, et j'ajoute moi que vous vous trouviez à couvert des mauvaises intentions de ceux que vous appellez vos ennemis; mais non, c'est-là, dites-vous, *qu'ils deviennent plus cruels que vous ne l'aviez encore éprouvé.* Pourquoi cela? parce que les ressorts de votre esprit étant usés, votre imagination se détraque, vos pensées s'eloignent des objets qui sont enchaînés à la raison pour ne s'attacher qu'à des chimeres. Il me semble que je vous vois pensif et rêveur, et que vous ne vous reveillez qu'à l'aspect des fantomes et des soupçons qui, dans vos reveries, vous font la guerre.

Tant d'éloges et de plaintes prodigués alternativement tantôt aux soins et tantôt aux procédés de M Hume à votre égard, ne sont surement pas des indices ni des démonstrations

des maux prétendus *qui vous accablent*, ni de la trahison que vous dites avoir été tramée contre vous. Je pense que M. Hume a raison, quand il dit que tous vos ennemis se réunissent en vous seul. Vous voulez que l'on croye absolument que vous n'en auriez aucun si vous étiez venu seul en Angleterre. Nommez donc ces ennemis! vous pourriez citer quelques mauvais plaisans et tout ou plus deux ou trois semblables à M. Walpole; mais dans le vrai on n'y a jamais cassé vos vitres, et ce que vous appellez froideurs, indifférence et mépris, ne sont autre chose que les témoignages d'une charitable pitié, parce qu'on s'appercevoit que la maladie dont vous êtes attaqué ne vous laisse de relâche que pour empirer. En voici non pas l'indice, mais la preuve évidente: étoit-ce à vous à emboucher la trompette pour publier vous-même, *que l'Angleterre s'honoroit d'être votre refuge, qu'elle en glorifioit avec justice ses Loix et son Gouvernement?* Ne diroit-on pas que J. J. Rousseau étoit d'une trempe si parfaite, qu'il falloit que tout un royaume se fit un honneur particulier de l'accueillir et de le protéger?

Pouvons-nous, mon cher confrere, nous autres pauvres barbouilleurs de papier, pouvons-nous, dis-je, sans égarement, nous servir du langage des maîtres de la terre, ou des héros fugitifs et injustement persécutés, à moins que ce ne soit pour faire parler ceux que nous faisons sortir de la coulisse? Malgré tout l'honneur que l'Angleterre s'étoit fait de vous recevoir, les papiers publics qui s'étoient empressés de chanter vos louanges, sifflent

tout-à-coup la palinodie; cela est bien dur, j'en conviens, sur-tout pour ces petits génies qui ne pensent qu'à eux-mêmes : mais pour les ames fortes toujours occupées des choses au-dessus du commun, ces revers ou plutot ces petits traits de lâcheté littéraire, sont des piquures si légeres, qu'à peine ont-elles le temps de les sentir. Dites-moi, dans laquelle de ces deux classes voulez-vous que l'on vous place ?

Tout ce que vous dites encore *sur l'accueil que vous fit un grand Prince à Paris; sur le peu d'empressemens que l'on fit de continuer à vous fêter, après que l'on vous eut étudié à Londres; sur le manque de politesse de certains particuliers à votre égard; sur les flagorneries de M. Hume, qui plaçoit exprès votre Héloïse sur sa table; sur la visite de M. Pemeck; sur votre bourse qui n'étoit pas vide, et sur la maniere de vous faire l'aumône de maniere à vous en sauver l'embarras,* ne sont que des minuties auxquelles, je ne veux pas dire un esprit stoïque, mais même un homme raisonnable, ne prête pas la moindre attention.

Si tous les hommes étoient obligés de compasser toute leur conduite et leurs actions d'après votre exemple, il ne s'en trouveroit pas un seul qui ne pût croire que l'autre voudroit le trahir, n'eût-il fait que d'eternuer en sa présence.

Vous savez ce que j'ai prononcé touchant la lettre que M. Walpole a publiée sous le nom du Roi de Prusse; je n'ai pas applaudi à ce procedé indigne d'un galant-homme : mais vous, en vous en plaignant, êtes-vous

en droit de vous servir des expressions échappées de la boue des halles?

Le terme de Jongleur, soit dans la bouche ou sous la plume brillante de J. J. Rousseau, est un solécisme qui ne se pardonneroit pas à un écolier de sixieme. Le sage ne parle jamais, même de ses ennemis, qu'avec decence: si ce n'est pour eux, ce doit être pour sa propre réputation.

C'est à M. le docteur Tronchin à qui s'adresse cette épithète, et celui qui la lui donne n'ignore pas que ce Médecin n'a jamais fait le métier de bateleur. Il est vrai que ses ordonnances presque toutes savonnées (*), et qu'il prodigue à toutes sortes d'infirmités quelconques, le font passer pour un charlatan, et non pas pour un jongleur qui court les places publiques pour y débiter de l'onguent et des emplâtres.

Une telle calomnie n'est surement pas du style de Démosthènes, elle ne convient qu'à un Auteur bas et rampant: elle deshonore moins celui à qui elle s'adresse, que celui qui s'en est servi; mais peut-elle, avec les soupçons qui l'accompagnent, aider à fournir un indice à J. J. Rousseau contre M. Hume?

(*) *M. le Comte de Ch*** s'étant rendu à Genève exprès pour y consulter ce médecin si renommé, ayant produit l'ordonnance qu'il venoit de recevoir, la communiqua à plusieurs personnes qui, l'ayant confrontée avec la leur, y trouverent tous du savon; ce qui fit dire à un plaisant que si sa blanchisseuse le savoit, elle intenteroit un procès à ce fameux Docteur.*

non,

non, elle ne fournit que la preuve d'un esprit ombrageux, d'un homme qui voudroit que celui qu'il croit être son ami intime, fit une guerre ouverte à tous ceux qui ne sont pas les siens, ou qui ne peuvent pas l'estimer à sa fantaisie.

La manoeuvre de Lettre (*) qui suit cet article, n'est pas plus un indice de trahison, que le seroit l'un des soupçons chimériques de l'Auteur d'Héloïse. Les regards secs, ardens et moqueurs de M. Hume, en fixant le nouveau débarqué, et qui inquiétoient tant le pauvre Rousseau, n'étoient autre chose que l'étude du caractère et de l'humeur de ce Genevois. L'historien Anglois se demandoit tout bas, si cet homme n'avoit pas fait banqueroute à la raison et au bon sens, ou si le mal dont il paroissoit attaqué étoit sans remede? Je m'étonne que M. Hume ait pu demeurer si longtemps à s'appercevoir que son protégé étoit pour le moins autant infirme d'esprit que de corps, surtout après que Rousseau, *suffoqué de sanglots et inondé de larmes*, se fut jette à son cou en s'écriant: *non, David Hume n'est pas un traître; s'il n'étoit pas le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.*

Tout ceci bien interprété, après de mûres réflexions, prouve bien mieux l'aliénation de l'esprit de celui qui se livre à ses extravagantes émotions, que des soupçons en l'air ne pourroient indiquer une trahison.

Je m'étonne que l'Anglois n'ait pas rompu dès le lendemain toute liaison avec le Gene

(*) *Autre expression de Rousseau.*

vois. Peut-être n'osoit-il pas le faire, soit par ménagement pour lui à l'égard de ce que le public auroit pu penser de ce procédé peu charitable, ou soit pour ne pas s'attirer de toutes parts les reproches de ceux qui savoient qu'il avoit offert à ce Philosophe errant un asyle en Angleterre.

Quant aux petits coups flatteurs réitérés sur le dos de Rousseau, pendant que celui-ci embrassoit et arrosoit de ses larmes son bienfaiteur, de même que ces paroles: *Quoi, mon cher Monsieur! eh, mon cher Monsieur! quoi donc, mon cher Monsieur!* n'ajoutant rien de plus, ce ne sont pas des procédés qui indiquent, comme l'insinue M. Rousseau, une trahison. Ce sont les consolations ordinaires que l'on prodigue à tous ceux qui paroissent émus par de violens transports; on me les a prodigués quelquefois pour arrêter les effets d'une bile trop échauffée: les uns se servent des mots de cher ami, d'autres de *dear Sir*, ou de mon cher Monsieur, qui est l'équivalent, et quelquefois embrassent l'affligé, pour lui témoigner leur compassion et la part qu'ils prennent à son excès de sensibilité. Ces consolations sont de tous pays; mais il arrive ordinairement que les esprits égarés interprètent à leur guise et du mauvais côté, même ce que l'on fait pour leur propre bien.

Je comprends que dans une lettre, l'amitié peut quelquefois employer ces expressions douces et tendres, dont les amans se servent pour exprimer leur ardeur; mais que J. J. Rousseau compose tout un roman sur l'étroite liaison qu'il a contractée avec un con-

frere, je ne puis lui accorder tout le bon sens dont peut se piquer un homme raisonnable. Je lui dis tout net : plus j'apperçois d'emphase et d'affectation dans les témoignages réciproques d'amitié entre deux amis ou qui se nomment tels, moins je pense que le coeur ait part à leur correspondance; on doit toujours se défier de celui qui flatte jusqu'à l'excès. Est-il quelqu'amant, tout passionné qu'il fût, qui pourroit prodiguer à sa maîtresse des expressions plus tendres que celles dont Rousseau se sert, en parlant de son ancien ami M. Hume. *Quel repos*, dit-il, *peut-on goûter dans la vie quand le coeur est agité! troublé de la plus cruelle incertitude, et ne sachant que penser d'un homme que je devois aimer : je cherchois à me délivrer de ce doute funeste, en rendant toute ma confiance à mon bienfaiteur*, et plus bas, *je le prie de m'aimer à cause du bien qu'il m'avoit fait*; et quelques lignes plus bas, il se plaint que cet ami en lui écrivant, ne lui dit *pas un mot sur le principal sujet de sa lettre, ni sur l'état de son coeur dont il devoit si bien voir le tourment.*

Je réponds sur ce dernier article, que M. Hume s'appercevoit bien par ces phrases romanesques, que l'écrivain cherchoit matiere à enfanter de nouveaux soupçons, et que lui parler de l'état et du tourment de son coeur, c'auroit été jetter de l'huile sur le feu, plutôt que de l'éteindre : mais me voici arrivé à la trente-huitieme page de la lettre que J. J. n'étoit pas en état d'écrire, parce qu'il disoit être malade. Qu'auroit-il fait de plus

se portant bien ? C'est pourtant en débutant qu'il promet *une explication* et *des indices* sur la trahison dont il accuse son ami. J'ai relu deux fois cette épître, et je veux être écorché vif si j'ai pu appercevoir le moindre éclaircissement sur le fait dont il est question ; je n'ai pu y découvrir que le progrès de sa maladie qui se manifeste à chaque ligne, et qui de phrases en phrases va toujours en empirant. La preuve de cette vérité, c'est qu'à mesure que la plume de l'écrivain coule sur le papier, il perd tellement la mémoire, qu'il ne s'apperçoit pas, que lui-même se contredit dans ses propres aveux ; et s'il s'y soutient, ce n'est que par la répétition des soupçons qui sont très-sûrement la cause primitive de son mal.

Ce qui m'y réjouit, c'est d'y trouver un homme unique en son genre, qui vouloit absolument que ses amis l'eussent tous été de M. Hume, qu'il l'aimât comme on aimeroit une jolie femme, et que M. Hume fit la guerre à tous ceux que lui Rousseau n'aimoit pas, sans trop savoir pourquoi, ou qu'autrement cet Anglois ne seroit qu'un traître abominable.

Plus on tourne des feuillets, et plus on remarque que le malade ne dormoit pas en les remplissant, mais que ses assoupissemens lui suscitoient des rêves de longue haleine. En voici un qui l'a beaucoup effrayé ; c'est encore un soupçon, mais d'une espece tout-à-fait caustique ; son imagination le fixe attentivement ; ce n'est point une ombre qui passe, c'est un spectre hideux qui lui pré-

sente M. d'Alembert, non pas à Wootton, mais à Paris, une plume à la main, et limant avec toute l'éloquence dont ce savant est doué, la lettre publiée sous le nom du Monarque Prussien. Il proteste, et dit qu'il est convaincu que ce ne peut pas être un autre qui en soit l'auteur; il culbute ce soupçon sur un autre, et prétend que c'est à cette épître qu'il doit attribuer les *froideurs qui succedent à l'accueil brillant qu'il avoit reçu dès les premiers jours de son arrivée à Londres.* C'est ce qu'il appelle un indice, qui le conduit à la preuve; elle est d'une nature si singuliere, et si nouvelle, que je parierois bien qu'on n'en a jamais vu de semblable: la voici: *à l'instant un trait de lumiere vient l'éclairer*, et comme si l'action se passoit au pied du trône de la vérité, *il voit clairement*, à la faveur de cette vision indubitable, *le foyer du complot qui se tramoit contre lui en Angleterre, pour le trahir.* De quelle maniere le trahit-on, et pourquoi? il n'en sait rien, ni moi non plus.

Un autre rêve encore agité par de nouveaux soupçons, lui fait voir qu'*il n'avoit été attiré en Angleterre qu'en vertu d'un projet qui commençoit à s'exécuter, mais dont il ignore le but; il sentoit le péril sans savoir où il pouvoit être, ni de quoi il avoit à se garantir.*

Je demande à tout lecteur sensé ce qu'il est possible de comprendre par cette triple énigme? Cruel effet d'une maladie incurable, et dont on peut aisément deviner les suites et les progrès! Que doivent penser les personnes raisonnables en lisant toutes les ab-

surdités qui se suivent en foule dans le reste de cette lettre ? On y retrouve à chaque page les mêmes griefs ; les mêmes soupçons y reviennent si souvent à la charge, qu'en dépit d'une lueur de beau style, on ne peut s'empêcher de s'écrier : l'Auteur est fou et ne le sait pas ; le public s'en doute, et ne s'en apperçoit pas, et ses partisans ne le croiront pas qu'ils ne le voyent aux petites-maisons ?

Cent indices de cette vérité pourroient se tirer de quelques autres articles que je supprime, dans la crainte de tomber dans des répétitions toujours ennuyeuses. L'excès de l'affliction dont le malade se tourmente lui-même de gaîté de coeur, et qui ne roule le plus souvent que sur des bagatelles, annonce en effet une ame agitée par tant de passions différentes, qu'il n'est pas possible que l'esprit de cet homme-là puisse jamais reprendre les fonctions attachées à des procédés raisonnables. Orgueil apparent, amour-propre invincible, vaine gloire, crainte, frayeur, amitié déréglée et seulement à moitié étouffée par le desir d'une vengeance autant injuste qu'impuissante, s'entre-choquent et se battent perpétuellement dans le cerveau timbré de ce pauvre Genevois.

Autre preuve de la folie tirée de la même lettre, et qui dénote les desirs de vengeance dont je viens de parler.

M. Hume avoit écrit, comme on l'a dit ci-dessus, à J. J. Rousseau sur un objet essentiel et d'où son bien-être dépendoit ; il lui avoit mandé que l'affaire concernant la pension qu'on vouloit lui faire étoit enfin

terminée. Non-seulement le Genevois se fait gloire de n'avoir pas daigné répondre à ce zélé et généreux solliciteur, mais il se vante orgueilleusement d'avoir envoyé sa réponse au Général Conway. Il trouve ce procédé si charmant qu'il s'écrie, faisant allusion à M. Hume : *Premier soufflet sur la joue de mon patron ; il n'en sent rien.* Lorsqu'il dit que *l'imposteur a des complices en Angleterre*, c'est-à dire, que l'auteur du libelle étoit en liaison avec M. Hume, il répete : *second soufflet sur la joue de mon patron ; il n'en sent rien.* Il continue en faisant remarquer que dans sa lettre au Général il avoit affecté de ne point parler de celui qui lui avoit servi de Mécene, et répete encore : *troisieme soufflet sur la joue de mon patron ;* et termine sa phrase en s'écriant : *pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est assurément sa faute :* ensuite il ajoute, *il n'en sent rien.* Est-il rien de plus insensé et de plus extravagant, que ces sortes de jeux de mots, indignes de la plume d'un homme qui veut trancher du Philosophe.

Autre preuve de folie : M. Hume, prétend J. J. Rousseau, n'a pour ami que ses ennemis ; il nomme Voltaire, d'Alembert, Tronchin et Walpole, tandis que tout le mal que ces ennemis lui ont fait se réduit à n'avoir pas voulu applaudir à ses rêveries, et que l'un deux l'a tourné en ridicule, par une mauvaise et sotte plaisanterie.

En voici une autre : Rousseau déclare lui-méme qu'il ne peut écrire à M. le Général Conway, *qu'en remplissant sa lettre de phrases*

obscures, sans cependant en alléguer la raison. C'est un Protée qui veut qu'on le devine.

Dans un autre endroit, il avoue que *la tête lui tourne en lisant le billet* par lequel M. Hume l'avertit, qu'*il ne sauroit rester plus longtemps à Londres pour son service*, et il ne sent pas que l'Anglois lui fait cette menace pour le déterminer à accepter la pension qu'on vouloit lui faire. Je souhaiterois bien qu'on voulût essayer de me faire tourner la cervelle à ce prix-là; je croirois bien plutôt que ce seroit le moyen de la remettre dans son assiette, sur-tout si l'excès du chagrin l'avoit dérangée.

Je continue de lire et tourne cinq feuillets où je n'apperçois que continuation de soupçons, suppositions chimériques, plaintes outrageantes, afflictions déplacées et injures atroces contre M. Hume, à qui il fait un crime impardonnable de s'être intéressé en sa faveur et malgré lui, auprès du Roi et de ses Ministres.

Me voici enfin arrivé à ces quatre mots fameux qui ont fait tant de frayeur à notre pauvre malade, mots prononcés par M. Hume dans l'erreur d'un rêve, ou, si l'on veut, lorsqu'il ne dormoit pas: *Je tiens J. J. Rousseau*; voilà le dénouement qui arrive de cette piece toute singuliere: c'est dommage que Mlle. le Vasseur n'ait pas paru sur la scene, on auroit pu en composer une comédie réjouissante, intitulée *le Fou sans le savoir*. Ce sont ces quatre mots qui, selon ce Philosophe ombrageux, sont une preuve plus que con-

vaincante d'une trahison manifeste, à laquelle il peut en ajouter deux autres; la première, *des regards longs et funestes tant de fois lancés sur lui*, et la seconde, *des petits coups flateurs sur le dos accompagnés des mots de cher Monsieur.* Mais voici un autre accès de la maladie de cet honnête homme. C'est dans le fort du délire qu'il s'écrie : *oui, M. Hume, vous me tenez, je le sais, mais seulement par des choses qui me sont extérieures : vous me tenez par ma réputation, par ma sureté peut-être.* Aparemment que le malade rêvoit et se figuroit qu'on vouloit le coffrer; et c'est en s'abandonnant à cette frayeur qu'il *voit déjà l'exultation barbare de ses implacables ennemis*, et que *le public qui est toujours pour les services rendus ne le ménagera pas; qu'il prévoit la suite de tout cela*, et quelle est-elle? *que les gens sensés*, ajoute-t-il, *qui sont en petit nombre et qui ne sont pas ceux qui font du bruit, comprendront que, loin que ce soit lui qui ait pu rechercher cette affaire, elle étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus terrible.* Moi, je dis que les gens sensés ne jugent point sur les discours de la calomnie; qu'ils ne se livrent point à bras ouverts à des soupçons chimériques, et qu'ils attendent que les athletes aient paru sur l'arêne, avant que de juger lequel des deux a combattu avec le plus de courage et le plus de prudence, et que ce n'est pas à celui qui a crié au meurtre avant de recevoir un coup, auquel ils applaudissent. Un verbiage en entraîne un autre; le malade habile dans l'art des paradoxes tombe dans le délire, et prononce en soupirant ame-

rement : *Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie ; mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni par mon courage, indépendant de vous et des hommes, et qui me restera tout entier malgré vous : je suis accoutumé à leur injustice, et j'ai appris à les peu redouter.*

Pourquoi les craint-il donc tant ? *Si votre parti est pris*, ajoute le malade, *le mien ne l'est pas moins* ; mais s'il eût pris son parti en homme courageux, auroit-il poussé de pareils gémissemens, puisqu'il déclare que si son corps est affoibli, que jamais son ame ne fut plus ferme ? Il faut convenir ici que le malade est bien à plaindre : que d'écarts ! que d'égaremens ! il convient de sa maladie *par l'affoiblissement de son corps*, sans s'appercevoir que son esprit s'en ressent furieusement : il soutient que *son ame ne fut jamais plus ferme*, et par cette affirmation même il en fait voir toute la défaillance. Voyons comme il prouve cette fermeté héroïque : *quelqu'opprobre*, dit-il, *qui m'attende et quelque malheur qui me menace, je suis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le serai moins que vous ; et je vous laisse pour toute vengeance le tourment de respecter malgré vous l'infortuné que vous accablez.* Un héros de coulisse n'en pourroit pas dire davantage à l'approche du glaive d'un tyran de théâtre. Est-ce là le langage d'un homme que l'on ne persécute, si je peux me servir de cette expression, que pour le rendre plus heureux, et dont enfin on cherche à alléger les soins et les peines, en lui offrant et en le pressant vivement d'accepter une pension ?

Combien en est-il de pauvres auteurs in-

fortunés qui voudroient être exposés à pareille persécution! Pour moi, je ne me ferois pas tant tirer l'oreille, et ma résignation aux volontés de mes généreux protecteurs leur prouveroit bientôt que je ne suis pas J. J. Rousseau. Un éleve du Parnasse ne doit jamais rougir de recevoir des bienfaits mérités par des travaux qui coûtent des soins, des veilles et presque toujours l'altération de la santé, excepté que la fortune d'ailleurs n'ait pas pourvu à ce qui convient à l'honnête homme pour être heureux, ou que des emplois lucratifs, ou des charges honorables ne leur tiennent lieu d'héritage. Ce qu'il y a de plus drôle dans ce démêlé, c'est que notre malade, en achevant une lettre de cinquante-deux pages, *est surpris de la force qu'il a eue de l'écrire.* Le public doit l'être bien davantage, lorsqu'il y trouve que ce pauvre incurable convient que *si l'on mouroit de douleur, il seroit mort à chaque ligne.* Mais que doit-on penser quand il dit, que *tout est également incompréhensible dans ce qui se passe*; que n'a-t-il ajouté, dans tout ce qu'il a écrit sur ce sujet? *Une conduite semblable à celle de M. Hume n'est pas dans la nature, elle est contradictoire, et cependant* il ajoute, *qu'elle lui est clairement démontrée.* Puisque cela est ainsi, pourquoi ne démontre-t-il pas lui-même cette clarté sur laquelle il répand ainsi les ténebres les plus épaisses? S'il étoit véritablement convaincu et persuadé de la prétendue trahison dont il accuse M. Hume, s'écrieroit-il? *Abyme des deux côtés! je péris dans l'un ou dans l'autre: je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable.* Peut-

on demander à un homme de qui l'on a dit, que l'on sait positivement qu'il nous a trahi, si c'est bien lui qui est le traître? peut-on après l'avoir convaincu de trahison, le prier d'avouer son crime? peut-on révoquer en doute son intégrité quand il nie, et qu'il exige d'être confronté avec l'imposteur pour le confondre? Pourquoi ne lui accorder ni l'une ni l'autre de ses demandes? Peut-on lui écrire, *je suis le plus vil des hommes si vous êtes innocent; et vous me faites desirer d'être cet objet méprisable, si c'est moi qui vous ai faussement accusé de trahison.* C'est clairement avouer que l'accusation que l'on a faite n'étoit fondée que sur des soupçons; que l'on s'y est livré avec chaleur; et qu'au lieu de les éloigner, on les a appellés à son secours pour lâcher inconsidérément cet indigne jugement téméraire, que l'on veut faire recevoir comme la preuve du crime supposé. Peut-on s'égarer avec tant d'opiniâtreté sans être soupçonné de la plus haute folie?

Je touche bientôt à la fin de cette trop longue épître qui, en débutant, promettoit des indices appuyés par des démonstrations qui devoient prouver clair comme le jour la trahison de M. Hume; mais le malade a oublié sa promesse, et ne produit que des nuages plus sombres et plus épais les uns que les autres: il finit par les mêmes soupçons, et il est si peu convaincu de la vérité du fait que lui-même a mis en question, qu'il conjure son ami soupçonné de lui avouer son crime. *Si vous êtes coupable*, lui dit-il, *ne m'écrivez plus; si vous êtes innocent, daignez vous justifier.*

Voilà à quoi se borne le pauvre Rousseau : sont-ce là des indices ? peut-on croire que le lecteur prendra ces doutes pour des démonstrations ? M. Hume étoit fort heureux de ce que J. J. n'étoit pas en pouvoir de lui faire appliquer la question. J'aurois parié que les tourmens n'eussent pas été épargnés, et malgré toute l'innocence de l'accusé, il lui auroit sûrement fait avouer de force ou de gré qu'il l'avoit trahi ; l'exécution n'eût pas tardé de s'ensuivre, car les fous n'ont pas beaucoup de penchant à pardonner. Si j'avois quelque chose à reprocher à M. Hume, ce seroit d'avoir si long-temps envisagé ce Genevois comme un homme qui se portoit bien.

Je me figure que M. Hume avoit charitablement attribué, comme lui-même le dit, aux prétendus malheurs de J. J. Rousseau la cause de son accablement, et qu'enfin il n'avoit attribué les démonstrations de joie du Pélerin, qu'à la perspective riante qui le conduisoit en pompe en Angleterre, pour le faire arriver au comble de ses voeux. Un esprit bien sain n'est pas insensible à un changement de fortune, qui le fait passer de la douleur au plaisir ; mais sa joie se modere par la force de la raison qui l'avertit de ne rien outrer. Il prévoit tout le ridicule qu'il s'attireroit par des transports extravagans ; il témoigne sa reconnoissance par une conduite uniforme et par des sentimens raisonnables ; il ne se laisse point effrayer par un mot inconséquent, ou par de longs regards qui ne sont que l'effet d'une distraction ou d'une profonde réflexion ; enfin il se prête humainement aux foiblesses

d'un ami, parce qu'il est convaincu qu'il n'est pas sans défauts.

Si un homme prend le contre-pied de cette conduite, on peut aisément conclure et dire que la machine est détraquée, parce que les ressorts en sont usés. On a des yeux et des oreilles; on voit, on écoute, on examine, on réfléchit, et l'on agit en conséquence. D'où l'on peut conclure qu'il étoit facile à M. Hume de s'appercevoir, dès les premiers jours qu'il eut connu personnellement l'auteur d'Héloïse, que cet écrivain étoit fort malade: j'avoue que les intervalles de santé qu'il avoit de temps à autres, pouvoient embarrasser le docteur Anglois; mais comme ces intervalles n'étoient pas de longue durée, il ne falloit que réfléchir pour être à même de ne pas irriter le mal par des procédés qui n'en apportent pas le remede.

Les caprices et les singularités de J. J. et auxquelles on s'étoit déjà prêté charitablement à Paris, étoient sûrement les premiers symptômes de cette maladie, laquelle, au lieu de se guérir, n'a fait que s'accroître pendant son voyage en Angleterre. En falloit-il plus pour s'en appercevoir que ces transports enthousiastes avec lesquels ce Genevois s'écrie, *non, David Hume n'est pas un traître!* Il faudroit n'avoir jamais vu d'esprits aliénés pour en juger autrement.

Convenez, bon J. J., que c'étoit une folie des plus visibles que de vous imaginer qu'on ne vous conduisoit en Angleterre que pour vous y déshonorer, vous y trahir et vous y perdre. En étoit-ce une moins forte, que de

faire naître vos ridicules soupçons sur un mot échappé dans l'erreur d'un rêve? Non, ces paroles, *je tiens J. J. Rousseau*, prononcées avec transport, soit en veillant ou en dormant, n'indiquent pas plus une trahison, que si M. Hume eût dit, *j'aime de tout mon coeur le Philosophe Genevois.* N'aviez-vous jamais réfléchi sur la nature et sur l'origine des rêves? Que je vous plains, et que je me plaindrois bien davantage, si j'étois assez malheureux que de vivre ou de voyager avec vos pareils!

Le plus beau rêve n'est que le plus grossier mensonge; si vous n'en convenez pas, je croirai que vous êtes du nombre de ceux qui dorment sans jamais rêver, et qui rêvent sans cesse en veillant: c'est le partage des fous; et la plus grande preuve de leur folie, c'est d'ajouter foi aux rêves qu'ils font.

Vous souvenez-vous de la réponse de Caton à celui qui vint le consulter, en lui racontant qu'il appréhendoit l'événement de quelque malheur sinistre, parce qu'il avoit rêvé que les rats avoient mangé ses souliers. Tranquillisez-vous, lui répondit le Philosophe Romain, rien n'est plus naturel que cela: que des rats rongent des souliers, la chose est possible; mais vous auriez tout à craindre et tout à redouter, si les souliers eussent mangé les rats. Je vais, en remontant à la premiere idée que j'avois conçue du point de vue de M. Hume, développer la suite de son rêve: quand il prononça *je tiens J. J. Rousseau*, c'est comme s'il eût dit: „ J'ai heureusement pu attirer au Nord cet homme célebre qui a déjà fait tant de bruit vers le Sud, et qui est encore

en état, par la beauté de son style, la profondeur de ses reflexions, et l'élévation de son génie, de composer quelque ouvrage qui sera recherché; je le traduirai ou le ferai traduire; par ce moyen, je pourrai mieux tirer parti de mes talens et des siens.„ Après quoi, il s'éveille, et pense aux moyens de réaliser un si beau songe; pour cet effet, il projette de solliciter pour ce Genevois une pension, afin que n'étant pas importuné par l'indigence, il puisse limer ses productions, et les rendre dignes des applaudissemens du public. Enfin nous serons contens tous les deux, nous acquerrons une nouvelle réputation dans la république des lettres, et je n'y perdrai rien du côté des faveurs de la fortune.

Si un pareil projet pouvoit passer pour une trahison, je serois tenté de croire que l'auteur Anglois étoit un traitre; mais ne l'étant pas, J. J. Rousseau a très mauvaise grace de faire tant de bruit pour de si bonnes intentions.

Je me perds dans ces réflexions, quand je considere que M. Hume ait pu demeurer si long-temps sans s'appercevoir du dérangement d'esprit de son compagnon de voyage, et qu'il ait eu la constance d'entreprendre une justification, toujours inutile vis à-vis d'un homme de cette trempe.

Je ne dis pas que la derniere et longue épître du malade dût demeurer sans réponse; mais pourquoi pousser la complaisance au-delà de ses bornes? L'Anglois en peu de lignes peint au parfait la maladie de son ami. Il la connoissoit donc: pourquoi le combattre comme s'il eût eu l'esprit tout-à-fait libre? Voyons comme

comme il le dessine d'après nature. Rousseau, dit-il, *reste en sa présence quelque temps assis, ayant un air sombre et gardant le silence :* n'est-ce pas là un avant-coureur du délire? *Il répond aux questions qu'on lui fait avec beaucoup d'humeur*: n'est-ce pas les suites ordinaires de l'accès primitif du mal? *Il se leve brusquement, et après avoir fait quelques tours dans la chambre, se jette à corps perdu sur les genoux de M. Hume, l'embrasse*, lui serre le cou comme pour l'étrangler, et s'écrie comme un fou qui a peur que l'on ne découvre son mal: *Mon cher ami, me pardonnerez-vous jamais cette extravagance?* M. Hume veut appaiser les frayeurs de Rousseau par des consolations; et il appelle cela une scene très touchante: il a bien de la bonté, je l'appellerois, moi, très ridicule. On plaint les foux; on doit les secourir : mais il est de la prudence de s'en éloigner, et de la sagesse de ne pas faire attention aux caresses non plus qu'aux invectives dont ils nous accablent.

Dans toutes les lettres de M. Hume, il s'y trouve autant de clarté, que dans celles de son ami, d'obscurite et de subterfuges. Plus J. J. Rousseau va en avant, plus il s'enfonce dans les ténebres: les petits esprits qui ne savent lire que des mots artistement rangés, ne courent qu'après l'énigmatique, pour avoir le plaisir de deviner à faux; mais les gens sensés, qui aiment le solide et le clair, ne le regarderont jamais que comme un homme prêt à tomber dans les accès d'une fievre chaude.

La lettre de M. Walpole à M. Hume du 26 Juillet 1766, ne fait ni l'éloge de l'esprit, ni

celui du caractère de cet Anglois. S'il eût eu du jugement et de la candeur, il eût, dès Paris même, pu reconnoître, par les singularités du Genevois, que cet homme n'étoit plus à lui-même ni aux autres. A quoi bon se cuirasser pour faire la guerre aux fous? La pauvreté seule de celui qu'il cherchoit à humilier, devoit l'empêcher de le jouer dans une lettre supposée. Insulter aux malheureux sans en avoir un sujet légitime, c'est afficher une ame dure et incapable de compassion. Le Sieur Walpole ajoute qu'il a une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de son procédé vis-à-vis de Rousseau; c'est à la fois braver la voix publique et les honnêtes gens. Si cet Anglois, dont les aïeux n'étoient ni fort riches ni fort illustres, y eût regardé de plus près, il auroit vu que Rousseau n'étoit pas aussi méchant que lui, et qu'il n'avoit pas le coeur ingrat; mais que quand un homme a l'esprit troublé, il n'est gueres possible de le bien caractériser, parce qu'il change de propos et de conduite à chaque instant.

En suivant les réflexions de M. Hume, qui succedent à l'épître de M. Walpole, je remarque que celui ci suppose toujours le Genevois expatrié, doué de toute la présence d'esprit d'un homme sensé. Dans cette supposition, il a raison de le peindre avec les traits qu'il emploie pour le rendre méprisable aux yeux du public; mais en se rappellant lui-même les larmes et les transports de son ancien compagnon de voyage, et ses singularités, il devoit plus que personne s'être apperçu de ses égaremens, et le traiter en conséquence.

Comme il ne pouvoit que le consoler ou le plaindre, l'animosité ou le mépris ne doivent pas paroître ni dans l'une ni dans l'autre de ses lettres, et cependant voici le portrait qu'il en fait.

Quoique M. Rousseau paroisse ici faire le sacrifice d'un intérêt considérable, il veut dire de la pension dont il a été parlé, *il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le mobile des actions des hommes, sur qui la vanité a un empire bien plus puissant, et c'est le cas de ce prétendu philosophe.*

C'est par ce même trait de haine et de vengeance que l'on s'apperçoit que M. Hume n'avoit pas été assez pénétrant pour découvrir la maladie de J. J. Rousseau; mais est-il de la grandeur d'ame d'un coeur humain de se servir de fleches empoisonnées? En voici une décochée par le Philosophe Anglois: *un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes, auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.* Ah! de grace, M. Hume, que pensera-t-on de la vôtre, en versant par torrent le fiel et le bitume sur celle de l'un de vos confreres en littérature? Oui cette impérieuse ostentation seroit condamnable dans un homme de bon sens; mais une ostentation de cette espece accompagnée de toutes les circonstances qui l'ont précédée et suivie, suffisoit pour faire connoître l'aliénation d'esprit de cet objet de la plus charitable compassion.

Que diriez-vous de celui qui vous reproche-

roit de n'avoir pas la bouche au milieu du front? Que diriez-vous, si vous entendiez un homme reprocher à l'un de ses anciens amis, dans le fort de l'accès d'une fievre chaude, qu'il a tort de s'abandonner ainsi aux transports qui l'agitent, et qui lui feroit un crime d'avoir voulu se jeter par la fenêtre, et qui ensuite se tourneroit de votre côté, en disant que cette fievre seroit *un motif suffisant pour déterminer sa conduite?* Sachez que vous et moi connoissons mieux ce qui roule sur nos têtes que ce qui se trouve sous nos pieds. Des revers inopinés, des renversemens de fortunes, des injustices atroces, des frayeurs émanées d'un tremblement de terre, les flammes d'un incendie, des conspirations contre nos jours ou notre bonheur, et mille autres accidens auxquels nous sommes tous exposés, ont troublé quantité d'hommes doués des plus grands talens. Ayons donc pour les malades de cette espece, la même indulgence que nous souhaiterions que l'on eût pour nous, si nous étions de ce nombre.

N'avez-vous jamais ouï raconter des propos de ce fou qui se disoit le pere éternel? Si quelqu'un se fût avisé de l'accuser sérieusement devant le Juge d'être le plus impie des blasphémateurs, je suis très persuadé que l'accusateur eût été condamné d'aller loger sous le même toit. Peut-on supposer de l'orgueil et de l'ingratitude à quelqu'un qui seroit à l'agonie? Est-on dans cet état capable de sentir l'influence que les passions peuvent avoir sur notre ame? or, peut-on douter que la folie ne soit l'agonie de l'esprit humain?

Les amis de M. Hume qui ont caractérisé le pauvre Rousseau, veulent *que l'absurdité de ce qu'il avance* dans ses lettres à M. Hume, *n'est pas une preuve de mauvaise foi.* Ils ont raison ; mais ils l'eussent mieux defini en disant que c'en étoit une très visible de l'affoiblissement de son esprit. Fixons le tableau qu'ils font de cet homme-là. Le voici : *il se regarde*, disent-ils, *comme le seul être important de l'univers, et croit bonnement que tout le genre-humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai que pour soutenir ses bizarreries, il emploie des fictions et des mensonges ; mais c'est une ressource dans ces têtes foibles, qui flottent continuellement entre la raison et la folie, que personne ne doit s'en étonner.*

Que l'on oppose mon opinion, ou ce que j'ai déjà dit ci devant, avec ce qu'on vient de lire, et l'on verra si M. Hume avoit lui-même beaucoup de raison de vouloir lutter avec un malade de cette espece ; mais voyons ce qu'il dit lui-même. *J'avoue que je penche beaucoup vers l'opinion de mes amis : quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie, il ait joui plus entierement qu'aujourd'hui de toute sa raison.*

J'en appelle au jugement des lecteurs sensés, et je me persuade que ce paradoxe leur fera remarquer que celui qui l'avance, s'aveugle de propos délibéré pour n'examiner en lui-même que les progrès du ressentiment le plus insense. D'où je conjecture que M. Hume n'est pas encore aussi malade que J. J., mais

qu'il montre déja quelque disposition à le devenir. C'est encore l'auteur Anglois qui veut que *même dans les étranges lettres que Rousseau lui a écrites, on retrouve des traces bien marquées de son éloquence et de son génie.* J'en conviens, la toile en étoit bien lustrée et brillante, mais le fil en étoit pourri. Jamais homme de bon sens, quelque éclairé qu'il puisse être, ne pourra reconnoître dans ces *lettres étranges*, que le tissu embrouillé d'un sublime galimathias. Les fous causent et écrivent quelquefois avec beaucoup de feu et d'enthousiasme, mais leur éloquence est toujours entrecoupée par des fictions si ridicules et des propositions si absurdes, que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître leur égarement. La plus grande faute de M. Hume, c'est de n'avoir pas voulu reconnoître celui d'un homme qui en faisoit voir tous les jours de sa vie, et d'une nouvelle espece. Peut-on dire que Rousseau jouissoit de toute sa raison en promettant des indices et des démonstrations qui, au bout de cinquante-deux pages, n'arrivent pas? Il paroît bien plutôt par cette même épître et les visions qu'elle contient, que la République des Lettres va prendre le deuil, et se lamenter de la perte d'un héros qui sûrement auroit illustré ses fastes, si la raison ne l'avoit pas abandonné pour toujours.

Un anonyme, qui s'est donné le titre de *Rapporteur de bonne foi*, a déja prononcé ses arrêts sur le différend ou plutôt la querelle pitoyable entre M. Hume et Rousseau. Il fait pencher la balance du côté du second: en cela il sera toujours fort louable de s'être dé-

claré pour celui qui gémit, ou qui, par un excès de sensibilité, paroît le plus affligé. Je n'ai jamais connu que de réputation ces deux auteurs célebres; j'ai quelquefois ouï faire l'éloge de leurs productions par gens du premier mérite, et qui, je crois, étoient plus capables que moi d'apprécier les talens. J'avoue à ma honte, que j'ai trop peu recherché les productions de l'auteur Anglois, surtout depuis le reptoche que lui fit le Général Carrington, de n'avoir pas été fidelle dans sa relation de la conquéte de la Guadeloupe. D'ailleurs, tout ce que je puis en dire, est que je pense que ses talens et son mérite personnel, lui ont mérité en Angleterre, en France et même ailleurs, des applaudissemens et l'estime des honnêtes gens. C'est un homme du monde qui aime la bonne société; qui la recherche, qui en est recherché; et qui ne voulant pas se singulariser, se prête aux moeurs et aux usages du siecle peut-être avec trop de complaisance. Je connois mieux les ouvrages du misanthrope Genevois qui m'ont quelquefois émerveillé, et quelquefois fait penser qu'il se trompoit dans ses spéculations. Peut-être avois-je tort; mais, dit Boileau, *un Clerc pour quinze sols, peut siffler Attila:* mais je m'attends bien de l'être, peut-être à meilleur marché. Si M. Hume a un peu dérógé au titre d'homme de lettres dans la conduitequ'il a tenue dans cette affaire, J. J. Rousseau n'y a sûrement pas recueilli des lauriers bien flatteurs; mais pour ce qui concerne la probité, on peut, sans outrer son éloge, avouer qu'il ne s'en est jamais écarté. Pour bien juger ou défi-

nir le fond de son caractere, et remonter à la source d'où sont partis ses égarremens, il faudroit commencer à le considérer dans son premier état, le voir dans sa plus tendre jeunesse une lime à la main, et revêtu du tablier de garçon horloger, ne quitter cette profession que pour être exposé à beaucoup de revers et d'infortunes, surtout après son changement de religion; le suivre dans ses voyages en Italie et ailleurs, faufilé parmi gens de tous états et de toutes conditions, depuis le bonnet ducal jusqu'à la houlette: c'est pourquoi je me persuade que les replis du coeur humain peuvent lui être mieux connus que s'il eût toujours vécu dans le sein de l'opulence. Les talens et les connoissances qu'il a acquis, sont une preuve bien certaine qu'il étoit né avec un goût naturel pour l'etude des belles-lettres; mais que n'ayant eu que lui seul pour guide dans cette carriere épineuse, il n'a pas toujours suivi le chemin qui conduit au temple de moderation: ce qui est sans doute la cause qu'il a outré bien des systèmes, plus admirables en spéculation qu'ils ne pourroient l'être en pratique. J'aurois aussi quelque penchant à croire que la lecture des Auteurs tragiques, comiques et romanesques, avoit fixé ses amusemens: ce qui auroit beaucoup contribué à lui donner du goût pour ces grands sentimens, cet excès de sensibilité et cette fierté déplacée qu'il ne met que trop souvent en oeuvre, et qui dans le fond, ne convient qu'à de grands personnages, et surtout à des héros de théâtre.

Je m'imagine encore que les Poëtes anciens et

et modernes, les Orateurs de l'ancienne Rome et de l'antique Grece, et les Philosophes de tous les âges, ont tour-à-tour déraciné de son ame la tige des faux préjugés qui, de nos jours, font la honte du genre-humain, ou qui tout au moins révoltent les esprits éclairés.

On remarque que la nature l'avoit fait naître avec ce germe spirituel, qui bien cultivé, forme les grands genies; mais que faute de bons principes, et voulant trop embrasser à la fois, l'occasion de devenir un véritablement grand homme, lui est échappée.

Destiné par sa naissance à s'attacher à des travaux mecaniques, il les abandonne pour ne s'appliquer qu'aux talens agréables; il débute par remporter des prix académiques: ses productions, dans un genre tout à-fait nouveau, le font remarquer; la nouveauté plaît, on y applaudit; et J. J. en ne s'éloignant plus de ce genre, étoit heureux. Mais il prend les ailes d'Icare, il veut s'élever au-dessus de sa sphere; il veut, sans appui et sans vocation, devenir législateur: il échoue dans son projet; cela seul, capable d'ébranler même l'esprit le plus stoïque, pouvoit detraquer les ressorts de son imagination. Il ne s'en apperçoit pas; il veut, malgré vent et marée, entrer au port; il y échoue en voulant s'y ancrer: prêt à périr, il brave le destin; et le destin, qui se joue des mortels, ne lui sauve la vie que pour la lui rendre plus amere et plus douloureuse.

Malgré ses infortunes, ses productions l'introduisirent quelque temps parmi le beau monde; et s'il apprend à le connoître, ce

n'est que pour s'en séparer. Plus il fait des efforts pour s'en éloigner, plus le beau monde s'excite à le fêter, plus il est insensible à ses caresses. Il fuit; on court après; on l'arrête, il s'échappe encore: on veut le voir, il se cache. Dès-lors sa misanthropie commence à se manifester; mais comme tous les excès sont dangereux, elle dégénere en singularités, qui auroient dû depuis longtemps le faire regarder comme un homme qui, de propos délibéré et de gaîté de coeur, s'éloigne du bon sens et de la raison, uniquement pour ne s'attacher qu'à des visions et à des chimeres. Cet homme ne veut plus être fait pour les hommes; on diroit, à le voir agir, que ce sont eux qui doivent être faits pour être en bute à ses boutades et à ses caprices. Ne veut-on pas se prêter à ses sentimens romanesques et à ses frayeurs ridicules, on devient tout-à-coup son plus grand ennemi. Il crie à la trahison, à la perfidie; il pleure, il gémit; enfin il tombe dans l'enfance: c'est ce que l'on peut dire sans l'outrager.

D'ailleurs, sa probité, sa simplicité, sa pitié envers les affligés et sa sobriété, ont toujours fait la base de son caractere; je ne dis rien de trop en affirmant que tous ceux qui l'ont accusé de noirceur d'ame ou de méchanceté, étoient les plus méchans des hommes. Personne n'a lieu de se plaindre de ses frauduleux ressorts, il n'en connut jamais. La soif de l'or ne l'altere pas, il semble ne respirer que pour jouir d'une parfaite indépendance: toute son ambition se

borne à vouloir être lui seul son roi, son maître et son législateur. Si c'en est une, voilà sa folie ; on ne s'en apperçoit que parce que la fortune l'a privé des moyens de la cacher. Au tableau que je viens de faire, reconnoissez J. J. Rousseau ; je crois même qu'il auroit pu disposer à son gré de tous les objets qui fixoient son premier point de vue, s'il eût voulu tant soit peu se prêter aux généreux penchans de ceux qui se faisoient un mérite de l'accueillir et de le protéger. Combien de fois lui en ont-ils offert les moyens? y avoit-il de la sagesse à les refuser? C'est son orgueil, s'écrient ses ennemis; c'est sa folie, répondent ceux qui s'y connoissent mieux. Rousseau n'en convient pas, parce que de toutes les maladies, celle-ci est la seule que les malades ne veulent pas avouer ; pourquoi? parce qu'ils n'en ressentent pas les douleurs.

Demandez-le à M. Hume en colere contre le Genevois expatrié ; demandez-le à tel homme que ce puisse être dans l'accès d'un transport frénétique : il ne vous récitera que des rêves, des mots entrecoupés par des gémissemens, des sanglots et quelquefois des larmes.

Que J. J. Rousseau, de sens rassis, vous fasse le tableau de la conduite d'un esprit égaré, et qui seroit positivement la peinture de la sienne dans le fort de ses égaremens, il vous dira avec tout le sublime de la rhétorique, que cet homme a perdu la tête, qu'il faut le saigner, le baigner, et lui faire prendre une potion d'ellébore ; mais faites ce compliment à ce philosophe, il vous donnera

bientôt des preuves qu'il ne sent ni ne connoît son mal. Ses transports et ses emportemens colériques en seront sur le champ la preuve. Pour se venger, il demandera du papier; et, armé de plume et d'encre, Dieu sait comme il vous habillera! Ne l'a-t-il pas lui-même avoué, quand il écrivit à M. Hume que celui ci n'ignoroit pas *que l'on sait fort bien qu'il ne faut que le mettre en colere pour lui faire faire bien des sottises.* Qu'est-ce que des sottises qui proviennent des accès d'une violente colere? ne sont ce pas les preuves d'une conduite extravagante, ou de la plus haute folie? Il y a quelqu'apparence que deux sortes de folies agissent alternativement sur l'ame et l'esprit de ce Genevois. Folie paisible et supportable, et folie frénétique. Je ne m'attacherai qu'à démontrer que la premiere domine sur l'autre, et que ce qu'on appelle orgueil, ingratitude et méchanceté, ne sont autre chose que les effets de la maladie dont il est visiblement attaqué.

La preuve que Rousseau n'est point orgueilleux, c'est qu'il ne se fait aucun scrupule de fréquenter indifféremment toutes sortes de personnes de quelques conditions qu'elles soient, pourvu qu'il les croie honnêtes gens. Si ce sont des esprits unis, quoique bornés, il ne leur fait pas sentir cette sotte supériorité que veulent avoir, en dépit de l'égalité humaine, quantité d'Ecrivains de nos jours, qui s'imaginent être d'une nature plus excellente que ceux qui ne barbouillent point de papier. Notre Philosophe malade n'affecte pas de mettre les poings sur les côtés en parlant à des hommes confondus parmi le vulgaire; cependant

son antagoniste veut faire entendre que l'orgueil est son vice dominant. Est-il quelqu'un qui paroisse plus humble dans sa parure et dans ses discours familiers? M. Hume lui prete une soif ardente pour les richesses, en disant que pour s'en désaltérer, *il affecte aux yeux du public une extrême pauvreté:* cette médisance est démentie par le désintéressement avec lequel cet homme a abandonné la plupart de ses productions aux Libraires.

On m'opposera peut-être l'orgueil et le mépris des richesses que Diogene fit paroître vis-à-vis d'Alexandre; mais n'a-t-on pas fait de ce cynique le portrait comme d'un fou de la premiere classe?

Rousseau n'est point ingrat; il pousse même la sensibilité et la reconnoissance à l'excès lorsqu'on l'a obligé, témoins ses transports et les larmes dont il arrosa le visage de M. Hume lors de leur arrivée en Angleterre; au reste, je suis assez de son sentiment lorqu'il dit qu'on ne peut pas marchander sur la reconnoissance comme sur une piece de drap. Il n'est point méchant, et tous les traits de méchanceté que l'on décoche sur son caractere, ne sont que les suites de la prétendue ingratitude dont on l'accuse. Si quelqu'un s'avisoit de faire la question, en demandant d'où peut provenir l'égarement de l'esprit de cet auteur si estimable par quantité de beaux traits répandus dans ses ouvrages? Je répondrois qu'il faudroit remonter jusques aux temps de sa premiere condition, et le voir passer de la boutique d'un horloger dans le temple des Muses; le voir voyager, tantôt bien et

le plus souvent mal à son aise, exposé à des chagrins et à des revers qui n'affermissent pas l'esprit humain. Ne voit-on pas tous les jours que de grandes tribulations, de même que les excès de joie et de tristesse, ou quelquefois une frayeur excessive, peuvent, selon la foiblesse du tempérament de ceux qui y sont exposés, opérer le bouleversement des sens, et frapper les fibres du cerveau jusqu'au point que l'ame et le coeur peuvent en être troublés, qu'ils peuvent attaquer les nerfs, ralentir ou précipiter la circulation du sang, et enfin priver du plus au moins la réflexion et le discernement de leurs fonctions ordinaires. On remarque qu'autant d'hommes affligés de cette maladie, autant de maladies différentes dont la plupart sont incurables.

N'est-il pas des fous que l'on est obligé d'enchaîner et de garotter; d'autres plus dociles, mais sujets de temps à autres à des transports frénétiques qui exigent les mêmes précautions; d'autres qui, à la vue du public, pensent, agissent comme le reste du gros des hommes, et dont les égaremens d'esprit ne paroissent qu'aux yeux de ceux avec lesquels ils vivent; d'autres, dont la folie semble être attachée aux phases de la lune, et dont la maladie est couverte par les différentes interprétations que l'on fait de leurs passions et de leur conduite.

Combien de fois ne prend-on pas pour un défaut du coeur ou du sentiment, ce qui, dans le fond, n'est qu'une altération ou foiblesse de l'esprit humain?

Je crois que c'est dans ces dernieres classes que l'on peut placer J. J. Rousseau, sans qu'il puisse s'en offenser; puisque ce genre de maladie le purge entierement des vices du coeur et de l'ame dont ses ennemis l'accusent injustement.

Ouvrez l'histoire de France, n'y trouverez-vous pas un grand Roi, qui par trois accidens différens, eut le malheur d'etre trouble? Le premier fut un coup de soleil, qui lui ayant causé des transports au cerveau, commença cette fâcheuse opération; le second, fut l'apparition subite d'un homme noir qui, à son passage dans une forêt, se présenta subitement à ce Prince, en lui criant qu'on le trahissoit, et que l'on conspiroit contre lui; et le troisieme, fut la chûte d'une lance sur un casque, et dont le bruit sonore effraya tellement ce bon Prince, qu'il se troubla au point qu'il s'imagina être livré à ses ennemis: alors il entre en fureur, tire son épée, prend tous ceux qui se trouvoient devant lui pour des conspirateurs, fonce sur eux, court, crie, frappe et tue à tort et à travers, jusqu'à ce qu'il tombe en pamoison ou en délire; on est obligé de le lier sur un chariot, on le ramene en son palais. Il reprend ses esprits, rentre dans toute l'etendue de son bon sens, continue de gouverner des cinq, six et sept années de suite avec autant de sagesse que de prudence. Croiroit-on qu'il laissoit voir pendant les intervalles lucides que lui laissoit son mal, toute la force d'esprit et la sagacité dont se pourroit glorifier le Prince le plus accompli?

Que l'on réfléchisse sur ce passage et sur la maladie de J. J. Rousseau, on y trouvera tout au moins, quant aux intervalles lucides, beaucoup de rapport: ces intervalles ne sont pas de si longue durée chez le Philosophe Genevois; mais ils sont d'une nature capable de faire connoître que, malgré qu'il n'y a point d'espece de frénésie qui se ressemble, et qu'elles different toutes, cependant il en est qui se rapprochent. On en pourroit dire de même des passions violentes, comme de l'amour du jeu, de l'ivrognerie, de l'ambition, de la haine et de la vengeance, qui tiennent beaucoup de la force ou de la foiblesse du tempérament de ceux qui ont le malheur de s'y laisser emporter.

Il en est peu qui se corrigent par les exhortations ou les menaces qu'on leur fait en leur opposant les loix divines et humaines. Les plus entêtés prennent même pour des outrages les bons conseils que leurs amis ou leurs proches s'empressent à leur donner; et les autres ne se laissent persuader que par l'impossibilité où les mettent les causes secondes, d'atteindre à leur but: un amant, parce que l'objet qui ne peut le souffrir, a des yeux pour un autre; un joueur, parce que ses finances sont taries; un vindicatif, parce que son adversaire est plus puissant que lui; enfin, parce que l'homme étant subordonné, est contraint de fléchir à l'approche des circonstances.

Il n'y a point de milieu, il faut que Rousseau convienne que sa maladie n'est autre chose que le déréglement de son esprit, et non pas l'effet de la perversité de son coeur.

Je suis persuadé qu'un homme, qui a tant soit peu sa réputation à coeur, préférera toujours de passer plutôt pour un esprit aliené ou dérangé, que pour méchant, insolent, orgueilleux et ingrat. C'est cependant avec ces dernieres couleurs que M. Hume fait le tableau du caractere de son ancien ami. Il a tort; c'est pourquoi je conclus à ce que le Public équitable oblige M. le Philosophe Anglois à faire au Philosophe Genevois une réparation complette, en y joignant tous les frais, dommages et intérêts. J'ai dit plus haut qu'une violente frayeur peut considerablement contribuer à l'altération de l'esprit. Qu'on se rappelle ce terrible décret de prise-de-corps, qui, comme un coup de foudre, vint frapper l'esprit du Genevois, lorsque son Emile fut lacéré: frayeur, saisissement, consternation, amour-propre blessé à mort, vinrent tour-à-tour jeter le trouble dans son ame; son coeur agité par différentes passions, palpite, s'évanouit, et se resserre. Le Public en avoit ouï le coup, mais pouvoit-il en ressentir les effets? J. J. Rousseau seul les sentoit bien mieux que les soufflets en l'air qu'il envoyoit à son patron par la poste: cette époque seule suffiroit pour ébranler le plus ferme stoïcien. A peine cet orage a cessé, que J. J. Rousseau en essuie un plus funeste à Genève: les journaux et les papiers publics l'annoncent; mais les lecteurs n'en éprouvoient pas les suites douloureuses. Le bon J. J. étoit le seul que les carreaux de Jupiter avoient frappé. Le saint homme Job ne se trouva jamais dans une situation aussi accablante; et l'on sait que dans

l'excès de ses plaintes et de ses transports, sa colere le plongeoit en quelque sorte jusques dans les bras du délire.

Tous ces revers inopinés et les plus affligeantes tribulations, disent certains raisonneurs opulens et heureux, ne sauroient ébranler le grand homme : le Philosophe doit y être préparé ; quand elles arrivent, il fait ceci, ou il doit faire cela. Ah ! que j'en ai connus de ces brillans moralistes qui ne parloient ainsi que parce qu'eux mêmes n'avoient jamais eu que de très foibles déplaisirs ! mais combien en pourrois-je nommer, non-seulement en Angleterre, mais par-tout ailleurs, qui, pour un intérêt de peu de chose, la perte d'un petit procès, la mort d'un parent, d'une maitresse, et souvent moins encore, se sont abandonnés à des excès plus funestes, jusques enfin à s'arracher la vie par l'eau, le feu, le fer ou le poison. Que ne profitoient-ils de leur stoïcisme ? Pourquoi la plupart des hommes ne s'attachent ils pas à mieux connoître les facultés de l'ame et de l'esprit ? parce qu'ils s'appliquent trop à raisonner sur les évenemens, et ne réflechissent que trop rarement sur leur cause premiere.

Le Rapporteur de bonne foi, qui eut occasion de voir M. Rousseau à Montmorency, lui fait un compliment par lequel on ne remarque pas qu'il se soit apperçu de la maladie qui affligeoit plus son esprit que le corps de ce Philosophe ; il se charge de sa justification, elle lui fait honneur : il defend l'innocence outragée, et son plaidoyer lui attireroit

encore plus d'éloges, si celui pour lequel il plaide se portoit bien.

Une premiere lecture de l'Exposé lui montre M. Rousseau *singulier*. On peut dire que la politesse se perfectionne de nos jours comme les modes; pourquoi ne pas dire malade? La seconde le lui fait voir plein de candeur et de sensibilité; pourquoi n'a-t-il pas ajouté le mot de *trop*, qui auroit mieux fait comprendre au lecteur que l'excès des passions de l'ame les fait dégénérer en foiblesse : mais la troisieme lecture de l'Exposé, en confirmant le jugement qu'il a porté sur cette affaire, lui fait *trouver l'illustre Genevois innocent*; innocence qui lui fait ressentir un *tressaillement de joie*, *en appercevant à la fois sa pleine justification et l'évidence des torts de son adversaire*. C'est beaucoup dire, *sa pleine justification*, en supposant qu'il se portoit bien, et ce n'étoit rien dire de trop en convenant que sa maladie étoit manifeste. Dans le premier cas, il y a apparence que jamais Rousseau ne se fût brouillé avec M. Hume pour des procédés indifférens, de nul intérêt, et qui n'attaquoient point l'honneur. Comme aliéné d'esprit, de quoi accuse-t-il M. Hume? d'être un traître : comment le sait-il? qui est-ce qui le lui a rapporté? qu'il nomme l'accusateur ou les témoins : il n'en sait rien, il ne produit que des soupçons. Il promet cependant des indices et des démonstrations; il ne tient pas parole : pour toute conviction, il fait parler un homme enseveli dans les bras du sommeil, à qui il fait dire, *je tiens J. J. Rousseau*; et apres avoir tiré mille fausses conséquences de ces paroles, il termine

trente-huit pages d'écriture par demander à l'accusé, s'il est vrai qu'il l'a trahi; et preuve qu'il n'en savoit rien, c'est qu'il confesse lui-même que *si cela n'est pas, il est le plus malheureux et le plus vil des hommes; qu'il desire d'être cet objet méprisable*, c'est à-dire, de trouver M. Hume innocent, pour avoir le plaisir *d'être prosterné devant lui, foulé à ses pieds, criant miséricorde, faisant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix son indignité*, et conclut par un paradoxe énigmatique, en disant, *il n'y a point d'abjection dont un coeur qui n'est pas né pour elle ne puisse revenir.* Je crois bien qu'un homme agité par les transports d'une maladie incurable, peut s'égarer à ce point-là; mais qu'un homme bien sain comme vous, mon cher confrere en belle prose, puisse en lisant tant de folies, ne pas s'appercevoir de l'aliénation de l'esprit qui les a faites, c'est une de mes plus grandes surprises. Quoi! M. le Rapporteur, vous condamnez *M. Hume d'avoir fait publier une brochure pour se plaindre, tandis*, ajoutez-vous, *que M. Rousseau n'a répandu les siennes que dans le secret de l'amitié!* Vous aviez sans doute oublié l'article du Saint James's Chronicle, où l'illustre Genevois apprend au Public que son ennemi déclaré, l'auteur de la lettre attribuée au Roi de Prusse, a des complices en Angleterre. M. Hume, direz-vous, n'y est pas nommé; non, mais le Public le soupçonne et le montre au doigt: ainsi en fait d'imprimé, c'est J. J. Rousseau qui est le premier aggresseur. Ne défie-t-il pas ensuite M. Hume de faire imprimer tout ce qu'il a en main! Est-ce que de pareils défis ne

sont pas des preuves d'un égarement marqué au coin de la plus haute folie? n'est-ce pas vouloir appeller un homme en duel, sans pouvoir l'accuser de nous avoir déshonorés? J. J. Rousseau a tort; M. Hume n'a pas raison: vous défendez mal le premier, et vous condamnez trop legerement le second. Peut-être aurai-je moins de raison encore vis-à-vis de certains esprits, qui diront en lisant ceci: et moi, je vous siffle tous les quatre.

N'outrez pas la politesse, et ne dites pas qu'au jugement de plus d'une personne sensée, M. Hume n'a pas moins de vanité que de bienfaisance: vous auriez dû dire avec toute la franchise dont je vous crois capable, que l'ostentation et la vanité l'emportoient sur la bienfaisance, parce que, lorsque celle-ci émane d'un principe généreux, telle que puisse être la conduite active et passive de l'obligé, le bienfaiteur observe un éternel silence sur ses bienfaits. Il peut, avec toutes les voies permises, repousser la méchanceté et les indignités de l'ingrat qu'il a obligé; mais, loin d'en faire parade ou de les lui reprocher, il doit observer un éternel silence à cet égard.

J'ai déjà mis au jour les motifs qui pouvoient avoir engagé M. Hume à protéger l'illustre Genevois, et vous n'avez pas tout-à-fait bien rencontré, en insinuant que cet Anglois avoit pris de l'ombrage en fixant avec trop de jalousie la réputation et les talens de Rousseau; s'ils n'eussent pas été attaqués, avec quelque différence, de la même maladie, c'étoient deux astres qui, par des rayons éloignés

de leur globe, auroient pu s'éclairer réciproquement, pour ensuite communiquer au genre-humain les lumieres les plus intéressantes. C'est à quoi tout Ecrivain doit aspirer : c'est même dans cette idée que je vais donner un coup de pinceau aux devoirs de la bienfaisance.

Offrir des secours à un illustre malheureux, sans le connoître autrement que par son mérite, lui procurer un asyle plein d'agrément, voilà qui est digne d'une belle ame, et qui honore infiniment celui qui se plait à couronner ce chef-d'oeuvre du sentiment, par un oubli volontaire de ses services généreux; mais si, non content de reprocher en public à l'obligé les dons qu'il lui a faits, il étale encore par ostentation ceux auxquels il n'a eu qu'une part indirecte, je soutiens qu'il s'est payé par lui-même d'une reconnoissance qu'il ne méritoit pas : mais que d'un autre coté l'obligé se cabre, s'irrite, se désole et crie à la trahison, à cause que son nouveau bienfaiteur veut avoir son portrait en grand, à cause qu'il sollicite sans un plein-pouvoir une pension pour lui, à cause que le hasard introduit dans la maison qu'ils habitent des gens que Rousseau n'aime pas, à cause qu'il le soupçonne d'être en correspondance avec celui qui l'a plaisanté, en verité, on ne peut s'empêcher de crier à la folie. En peut-on faire moins, lorsqu'il fait un crime à son ami de ses longs regards, de son ton de voix, de ses gestes, de son flegme et de son silence? Etoit-ce dans l'ordre des bienséances de montrer de l'humeur et des caprices outrés vis-à-vis de celui qui té-

moignoit tant de bonne volonté pour lui ? N'y avoit-il rien de plus choquant que de le bouder, de se lever brusquement en sa présence, de se promener en affectant les bras croisés, et tout à-coup de se jeter à son cou, de l'embrasser, de pleurer; de lui demander pardon, et de s'écrier : *non, D. Hume n'est pas un traître*, etc. Combien d'autres traits semblables ne pourrois-je pas répéter pour prouver que ce n'est pas ainsi qu'on doit agir à l'égard de ceux qui s'emploient à nous rendre heureux, et qu'une telle conduite, remontant jusqu'à la maladie d'où elle dérive, est bien plus digne de pitié que de ressentiment !

Malgré toute la conduite réservée de M. Hume, et toute la sagesse qui brille dans ses oeuvres, qu'il me permette de lui demander où étoient ses yeux et ses oreilles, quand son nouvel ami s'abandonnoit en sa présence à tant d'excès déraisonnables? N'étoit-il pas lui-même un peu affecté de la même maladie ? Est-ce que celle que Rousseau apportoit en Angleterre seroit devenue épidémique au-delà de la mer ? Je serois tenté de le croire : il falloit être bien préoccupé ou bien aveuglé pour ne pas se persuader que tant d'extravagances n'étoient que les accès de la maladie de ce Genevois; il falloit que M. Hume fût bien malade lui-même pour ne pas s'en appercevoir, ou il falloit être bien méchant, après s'en être apperçu, pour faire succéder au ressentiment la plus méprisable de toutes les vengeances.

Enfin, vous trouvez, M. le Rapporteur, qu'*il est contre nature que M. Rousseau, d'abord*

si confiant et si sensible aux bienfaits de son ami, change ensuite tout-à-coup de langage, à moins, dites-vous, *qu'il ne soit prouvé que ce Genevois ne soit échappé des petites-maisons.* Non, cela n'est pas encore prouvé; mais ce même changement, avec toutes les circonstances qui le précedent et qui l'accompagnent, dénote visiblement qu'il en prend le grand chemin. J. J. Rousseau s'égare de propos délibéré; il demande une explication: sur quoi la fonde-t-il? sur des soupçons: ses doutes ne sont fondés que sur des conjectures très équivoques; il ne produit que des frayeurs chimériques. Quoi! à cause que dans l'accès de son trouble il s'est écrié: *Non, David Hume n'est pas un traître*, vous voulez que celui-ci le soupçonne de trahison: s'il eût dit, oui, je soupçonne que David Hume est un traître; alors l'Anglois sûrement auroit parlé. Si quelqu'un disoit en votre présence: non, le Rapporteur de bonne foi n'est pas un menteur, iriez-vous follement vous imaginer qu'il a voulu vous accuser de mensonge, ou prendriez-vous cette façon de parler pour une apostrophe injurieuse? Est-ce que M. Hume devoit prendre l'affirmative pour la négative? je suis même certain que le silence dans pareille occasion prouve beaucoup mieux l'innocence que tous les éclaircissemens que l'on voudroit tirer d'une accusation si équivoque. S'il s'etoit récrié avec chaleur sur un pareil soupçon, qui, entre nous, n'est pas des plus galans, n'auroit-il pas donné à penser qu'en effet il tramoit avec les ennemis de Rousseau un complot contre lui? C'est en considération du profond

fond silence qu'il observa alors, que je soupçonne cet Anglois d'être un homme fort sensé, mais qui l'auroit été davantage, s'il n'eût pas informé le public qu'il ne se connoit pas bien en hommes, et moins encore en gens aliénés d'esprit. J. J. Rousseau prouvoit bien qu'il etoit de ce nombre: en creusant jusqu'où cette prétendue trahison pouvoit s'étendre, la chose ne valoit seulement pas la peine de s'en inquieter; sa vie, sa liberté, ni son honneur, ne couroient aucuns dangers. Son amour-propre seul s'y trouvoit offensé: on ridiculisoit un pauvre étranger, qui crie a la trahison, parce que ses singularités lui avoient attiré quelques plaisanteries qui ne sont point des complots ni des coups de poignards. Dans semblables rencontres, on patiente, on dissimule, on se tait pendant quelque temps, on voit venir. Si le soupçon est fondé, on saisit adroitement la preuve la plus claire et la moins équivoque pour faire connoître à un homme capable de jouer les malheureux, que ses sentimens sont abominables, que son cœur se pourrit: ensuite on lui tourne le dos, on se console par le témoignage d'une bonne conscience, on l'oublie, on n'y pense plus.

Pouviez-vous ne pas remarquer que toutes les autres lamentations du Philosophe Genevois ne rouloient que sur des vétilles dont une soubrette auroit eu honte de s'occuper. Quoi! se formaliser des froideurs ou des incivilités de gens avec lesquels on n'a nulle liaison; prendre leur peu de savoir vivre pour des mepris ou des insultes outrageantes; remplir des pages

entieres pour relever avec aigreur des railleries qui sont de toutes les societés ! par exemple, celle qui fut faite sur la préference que le Genevois donna à Madame Garrick plutôt qu'au *Musæum*, n'étoit pas un outrage assez grave pour mériter de s'en ressouvenir.

Il n'y a pas un homme sensé qui n'envisage l'auteur d'Héloise comme un esprit égaré, quand il commente et interprete les paroles de M. Hume, qui, soit en dormant ou en veillant, s'écrie : *Je tiens J. J. Rousseau.* Est il plus sage quand il parle des *regards longs* et des profondes rêveries de l'auteur Anglois en le fixant? Si j'ai pu lire dans les idées de M. Hume, voici, à ce que je m'imagine, les pensées qui accompagnoient ses reflexions. Est il possible, disoit-il en lui-même, que j'aie fait la sottise d'empaqueter avec moi cet extravagant ? Est-il possible que j'aie pu concevoir le projet de rendre cet homme heureux malgre lui même? Cependant j'ai le Public et mon honneur à ménager. Je ne puis lui tourner le dos subitement sans faire crier après moi : mes ennemis, même ceux qui ne voudroient pas du bien à cet etranger, prendroient occasion, en écoutant ses plaintes, de me peindre de toutes les couleurs. Voyons, tâchons de nous tirer doucement cette épine du pied. Faisons plus, sollicitons une pension pour lui ; il est plus noble de denouer l'amitié que de la rompre avec éclat : je vois bien que cet homme n'est plus à lui-meme ; mais de le déclarer tel, je m'exposerai moi-même aux railleries piquantes des mauvais plaisans dont ce siecle abonde. Avez-vous pu annoncer

ce Genevois, me reprochera-t-on, pour un sage, tandis que l'*Anglois* auroit été un Caton vis-à-vis de lui? Voilà, je crois, tout ce que M. Hume pouvoit penser en fixant son compagnon de voyage. En etes-vous bien sûr, me direz-vous? Pas tout-à-fait, parce que si l'historien Anglois convenoit que j'ai deviné juste, il se rendroit coupable de la plus grande folie, en ce qu'il n'est pas dans la nature d'intenter un procès à un fou, à moins que l'on ne soit de vingt-quatre carats plus insense que lui.

Comment se peut-il, Monsieur le Rapporteur, que vous ne vous soyez pas apperçu que le beau morceau de la longue epître de Rousseau, et dont vous admirez le touchant et le pathétique, n'est autre chose que le temoignage de la foiblesse d'esprit de celui qui l'a composé?

Dites moi, est ce le langage du Philosophe? Que signifient ces paroles? *vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes.* Que lui importe cette bonne ou mauvaise opinion, lorsque ses moeurs, sa conduite et sa conscience n'ont rien à lui reprocher? Que veut dire de plus? *vous me tenez par ma réputation;* n'est-ce pas une répétition de la phrase précédente? Qu'entend le bon J. J. lorsqu'il dit? *vous me tenez par ma sûreté.* Ne diroit-on pas qu'il apprehende d'etre enlevé en Angleterre pour etre conduit dans les prisons de Genève? Est-ce au milieu d'une province de la Grande-Bretagne, environné de gens d'honneur et de probité, que l'on puisse s'exprimer ainsi, ou avoir une pareille

frayeur? Que veut dire ce grand Philosophe, s'imaginant reprocher à M. Hume sa trahison, lorsqu'il dit, *je prévois la suite de tout cela, surtout dans le pays où vous m'avez conduit, et où, sans amis, et étranger à tout le monde, je suis presque à votre merci.* Rousseau avoit raison de dire qu'il étoit malade en écrivant cette lettre; il y a même toute apparence que c'étoit pendant la plus forte crise de sa maladie.

Que servent les amis à un homme qui aimeroit mieux, à ce qu'il dit lui-même, loger dans un trou de la garenne de Wootton, que dans le plus bel appartement de Londres? Eh! que m'importeroit à moi de n'avoir point d'amis en Angleterre, quand je serois certain, comme M. Rousseau, d'en trouver ailleurs? Voyons comme il s'explique là-dessus. *Enfin on dit que je suis sujet à changer d'amis; il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare. Distinguons: j'ai*, ajoute-il, *depuis vingt-cinq et trente ans des amis très solides: j'en ai de plus nouveaux, mais non moins sûrs, et que je garderai plus long-temps si je vis;* parce qu'apparemment les modernes sont plus jeunes que les anciens. A quoi aboutissent ces détails? à quoi servent ces distinctions? Eh! qu'importent au grand homme les *on dit?* il laisse dire, et va toujours son train: en faisant bien, les *on dit* se démentent réciproquement, et notre gloire en devient plus brillante à la vue des honnêtes gens. Est-ce qu'avec des amis très solides et de trente ans, et avec d'autres plus jeunes que l'on

peut garder jusqu'au tombeau, on peut appréhender quelques fâcheux revers et risquer de mourir de faim? Qui dit avoir des amis, quel trésor peut-on leur comparer?

Ah! si M. Rousseau avoit assez de bonté pour moi que de me prêter sur mon billet seulement une demi-douzaine de ses amis solides, je me croirois au comble de mes voeux; j'en cherche un seul de cette espece depuis quarante ans, sans avoir encore pu le trouver. J'ai eu trois amis en toute ma vie; l'un m'a duré deux ans, l'autre six semaines: ils ont cessé de m'aimer, parce que je n'étois pas riche; le troisieme, qui n'est pas plus opulent que moi, m'aime beaucoup, et peut-être encore cesseroit-il de m'aimer, si j'avois trop souvent besoin des preuves d'une sincere amitié.

Mais que j'aime votre réflexion, M. le Rapporteur, c'est celle que vous faites après avoir répété les lamentations de Rousseau. La voici: *Si pour le malheur de l'humanité*, dites-vous, *l'homme qui tient ce langage est un fourbe; pleurons, Monsieur, pleurons sur la perversité du coeur humain; rien n'est plus méprisable qu'un Protée qui se varie et se pervertit au gré de ses vues.* Ce que vous dites là est fort éloquent; mais il me fait appercevoir que vous n'êtes pas bon connoisseur en espece humaine. Vous avez connu M. Rousseau à Montmorency: cette seule visite auroit dû vous apprendre pour toujours qu'il étoit incapable de duplicité, et moins encore de lâcheté; mais si vous eussiez eu de meilleurs yeux, vous auriez pu remarquer en même

temps qu'un excès de misanthropie est de tous les voisins de la folie celui qui peut indiquer avec le plus de certitude sa demeure. Vous me reprocherez peut-etre que je ne suis moi-même qu'un misanthrope, et que je ne vois personne? La chose est bien differente; c'est que personne ne me veut voir, et que presque tous ceux que j'aborde, surtout depuis que l'on est scandalisé des procédes reciproques des deux auteurs dont il est question, me soupçonnent d'être un esprit dangereux: pourquoi cela? parce que je me mele de barbouiller du papier, et de penser un peu plus creux que la foule des hommes.

Si je veux essayer de leur persuader que bien loin d'imiter les perturbateurs de la littérature, je m'efforce à fuir leur exemple, ils me répondent que les bons doivent souffrir pour les mechans; ils repetent dix fois de suite: nous avons eté trompes, nous craignons encore de l'être. C'est à ces Messieurs à qui vous auriez dû adresser cette belle reflexion que vous avez un peu deplacée; je la repete à dessein: *Faudra-t-il donc fuir tous les hommes*, vous pouviez ajouter, et tous les gens de lettres, parce qu'il s'en trouve de traitres et d'ingrats? Faudra-il faire divorce avec la societe, parce que la société, qui est la nature morale, a ses monstres, comme la nature physique a les siens? Je le sais par expérience; quelque clairvoyant que l'on soit, rien n'est plus difficile que de pénétrer de prime abord le germe de la folie, et que le plus sage pourroit s'y méprendre; mais quand on voit qu'un homme let-

tré ou même non lettré, s'est singularisé à plusieurs reprises par des traits qui indiquent cette maladie, la charité veut que l'on contribue autant qu'il est possible à sa guérison, et la prudence ordonne d'un autre coté, quand le mal est incurable, de s'en séparer pour toujours. Mais on ne finit pas ainsi que M. Hume l'a fait : on ne le cite pas devant le tribunal du Public pour l'accuser de mechanceté et d'ingratitude; on ne le déshonore pas par des calomnies injurieuses: bien loin de là, on le plaint, on lui tend même des secours; ensuite en elevant les yeux aux ciel, on lui rend grace de ce qu'il nous a garantis d'un pareil accident. Ne voit-on pas tous les jours que des revers accablans n'affectent l'ame de certains génies avec tant d'excès, que pour rompre avec plus de force les ressorts qui réglent les operations de l'esprit?

M. de la Bruyere prétend qu'il y a des hommes qui ont deux ames; il cite Santeuil et le grand Corneille; et vous, le grand, l'illustre et le très petit Voltaire; vous faites un parallele des petitesses de ce Poët applaudi, avec ses belles actions. Vous etes etonné de ce qu'un homme qui préche avec tant d'eloquence les sentimens delicats, cherche à se venger lâchement contre un pauvre musicien; et qu'après avoir donné des preuves d'une animosité implacable contre le Phœnix des Poetes lyriques, le grand Rousseau, que ce meme écrivain s'arme genereusement pour la defence des Calas et des Sirven: mais vous ne dites pas que, tandis que sa plume combattoit si vaillamment pour defendre l'innocen-

ce injustement flétrie, déshonorée et tyrannisée, qu'il s'en servoit en même temps pour outrager un homme que cet Auteur avoit ruiné. Jore, ce fameux libraire de Rouen, poursuivi par l'infortune, se trouvoit, il y a quatre ans, à Amsterdam. Voltaire l'apprend, et lui écrit à-peu-près dans ces termes :

„ En consideration de l'état misérable où vous êtes, je vous enverrai douze louis d'or, aux conditions que vous m'enverrez une rétractation en forme et signée de votre main, de tout ce qui se trouve à ma charge contre vous dans le factum insolent que l'Abbe Desfontaines à écrit, lorsqu'il mit sous les yeux du public vos griefs contre moi „. Quoi! offrir douze louis d'or à un homme dont on a été la cause de la ruine! un homme qui l'avoit nourri et logé gratis pendant six mois, en lui prodiguant le titre de Milord, que l'Auteur avoit exigé pour se dérober à ceux qui auroient voulu voir la piece curieuse dans la personne du Virgile François.

Il est vrai que Jore refusa sans hésiter une offre qui l'outrageoit et le déshonoroit en meme temps; peut on lui en faire un crime? ne sait-on pas que ces sortes de refus ne passeront jamais pour une ostentation déplacée, et moins encore pour une preuve de la folie que l'orgueil inspire? Ils sont dans la nature, ils devroient couvrir de honte et d'opprobre ceux qui ont le front de s'y exposer.

Mais Voltaire, selon vous, fait de bonnes oeuvres, il assiste les pauvres de ses états naissans. Ignorez-vous que de deux presses qui travailloient dans l'imprimerie de Cramer à Geneve, avant

avant l'arrivée de Voltaire dans le voisinage de cette ville, quatre et quelquefois cinq travaillent perpétuellement pour le Héros de la Littérature moderne. Ecoutez ceci, M. le Rapporteur, pour le rapporter plus au long, quand vous le jugerez à propos. Candide, ses cousins et ses cousines, l'Ingénu, Zapata, etc. sont des pieces qu'on ne lit pas pour rien. Le grand débit qui s'est fait de la premiere, a considérablement augmenté les revenus d'un Auteur qui a eu l'adresse de la faire valoir. L'histoire de Calas et celle des Sirven, sont d'une nature à intéresser tous les Etats et toutes les différentes conditions des hommes. Allez à Maroc, à Alger, à Tunis, à Constantinople; vous y trouverez *Candide*. Croyez que celui qui, dites-vous, *se fait une affaire capitale de répandre des bienfaits dans ses terres*, n'ignore pas l'art d'en trouver la source. C'est dans les innombrables éditions de ces petites brochures que le *Pactole* (*) se déborde en faveur du généreux défenseur des innocens opprimés et condamnés injustement. Son zèle est fort louable, et le seroit bien davantage, si les secours qu'il répand sur eux, étoient plus puissans et plus considérables; mais sachez que ce ne sont tout au plus que les brouillards qui s'élevent au-dessus de ce fleuve précieux.

Apprenez que la maladie de Voltaire n'est pas tout à fait celle de J. J. Rousseau; celui-ci n'a que la folie en partage, encore n'est-elle point dangereuse aux liens de la société: mais son confrere que l'orgueil, l'avarice et l'ambition ne quitterent jamais, est encore ou-

(*) Fleuve qui charie l'or.

tre cela attaqué de la maladie de la pierre. Son château de F. n'est pas assez vaste pour un si grand homme ; ses enfans ni ses héritiers collatéraux n'en jouiront pas : peut-il se promettre de l'occuper encore long-temps ? Ah ! s'il avoit non pas une ame bienfaisante, mais seulement équitable, il retrancheroit bientôt l'ostentatieuse dépense qu'il fait, pour la métamorphoser en abondantes restitutions envers Jore, Mesdemoiselles Dunoyer et tant d'autres malheureux qu'il a faits en s'enrichissant à leurs depens. Que dites-vous de cette ame-là ? est-elle double ou simple ? Je vous en fais le juge ; mais le public sait à quoi s'en tenir.

Je vais répéter avec vous : *mais où m'emporte un zèle indiscret qu'enflamment à l'envi le saint amour de la vérité, et l'agréable desir de la faire connoître ?* Quant aux différends entre M. Hume et J. J. Rousseau ; je crois que vous et moi nous avons suffisamment démontré que le philosophe Anglois a donné trop *d'éclat à ses bienfaits, et qu'il a cédé trop facilement aux impulsions de l'amour-propre, et qu'il a laissé trop de liberté à un esprit dur, insensible, trop intéressé*, qui ne croit pas que l'on doive avoir compassion des esprits égarés ; et qui, cependant, se déclare lui-même un homme fort insensé, en faisant imprimer avec ses griefs des calomnies et des atrocités contre son adversaire. J. J. n'avoit lâché contre lui que des soupçons si mal fondés, que le public n'auroit pu s'empêcher d'avoir pitié de celui qui s'en occupoit. Que doit penser un esprit bien sain après un examen bien réfléchi des pie-

ces, non pas de ce grand, mais de ce très-ridicule procès ? C'est M. Hume et non pas J. J. Rousseau qui montre le coupable, dans la conduite de M. Hume, lui-même qui a manqué au discernement, à la candeur et à la modération. Eh ! n'est-ce pas lui qui fait soupçonner, en prônant avec autant d'orgueil que d'ostentation la bonne oeuvre qu'il avoit commencée, que les motifs humains y avoient eu plus de part que le sentiment et la vertu ?

Que M. Hume ait eu connoissance ou non du libelle de M. Walpole, publié sous le nom d'un Monarque couvert de gloire et de lauriers, des qu'il n'y avoit pas mis du sien, et qu'il ne s'étoit pas mêlé de l'impression, pouvoit-on le regarder comme coupable ? J'ose vous assurer, M. le Rapporteur, que si vous eussiez voulu mieux éclaircir le public sur cette affaire, vous auriez dit par qui et comment vous saviez que M. Hume avoit avili Rousseau à Paris, *en le peignant comme un homme qui lui inspiroit plus de compassion que d'estime, d'un homme qui allioit la simplicité des moeurs au faste de la plus superbe philosophie, qui n'avoit qu'une réputation usurpée, établie par des opinions extravagantes, plutôt que par des talens extraordinaires.* Peut-on dire qu'un homme a usurpé sa réputation à la faveur d'une multitude de productions qui, la plupart, ont été applaudies ? Une autre fois, je vous prie de ne pas tant imiter Rousseau en donnant trop avant dans l'énigmatique. Que pouvoient penser du caractere de M. Hume, ceux même à qui

il auroit envoyé de Londres une peinture aussi hideuse que celle qu'il auroit entrepris de leur faire d'un homme qu'il avoit pris si ouvertement sous sa protection ? N'auroient-ils pas remarqué que l'Auteur Anglois dérogeoit de gaité de coeur, aux droits de l'hospitalité et aux sentimens qu'inspirent la justice et la charité ?

Qu'un étranger soit un artiste médiocre, s'il est d'ailleurs doué de bonnes qualités, on ne peut lui refuser de l'estime. On doit savoir distinguer l'ami d'avec le savant. On aimera l'un par sympathie, ou parce que sa candeur ou ses vertus méritent notre estime; mais si ses talens sont bornés, on n'ira pas sottement l'annoncer pour l'oracle de Delphes; on ne peut le louer que par les endroits qui le méritent: mais après avoir boursouflé son éloge, doit-on faire prononcer le public en faveur de notre opinion? c'est comme si nous étions sûrs qu'il se rangera de notre côté: prenons-y garde; il est malin, il pourroit nous siffler.

Je passe, à votre exemple, à la déclaration de M. d'Alembert; mais je ne dirai pas avec vous, *on croit volontiers*: mais je crois très positivement que ce phoenix de la probité et de la bonne litérature, a désapprouvé la mauvaise plaisanterie de M. Walpole, en avouant que cet Anglois *s'étoit fait aider pour le style par une personne qu'il ne nomme pas, et qui devroit peut-être se nommer.* Ce qui prouve combien M. d'Alembert a été éloigné de donner lieu au soupçon de J. J. Rousseau, qui dans un accès de sa maladie,

dit avec une espece d'affirmative, qu'*en lisant cette lettre, il y reconnut la plume de M. d'Alembert aussi positivement que s'il la lui avoit vu écrire.* Peut-on, avec du bon sens, s'exprimer ainsi ?

Je ne pense pas, dites-vous, *que personne doute d'une assertion aussi positive, étant donnée par un homme respectable à plus d'un titre.* Pourquoi donc ayant une si haute opinion du bon caractere de ce savant, lui faites-vous un reproche, en disant *que l'on est fondé à croire que s'il n'a eu aucune part à l'invention, au moins a-t-il été consulté sur le fond et la forme de la plaisanterie;* et quand cela seroit, quel crime y auroit-il ? J'ose même croire que ce fut à la suite de cette consultation, que bien loin d'approuver l'ironie, il eut la charité de représenter aux esprits malins qui trempoient dans cette petite noirceur, *qu'il ne faut point se moquer des malheureux*, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal. Le généreux procédé de M. d'Alembert, son esprit doux et solide, et son humanité se manifestent tout-à-la fois dans sa déclaration ; il pousse même la complaisance jusqu'aux bornes de la complaisance même ; il y fait l'aveu naïf et sincere en démontrant qu'il n'a jamais été l'ennemi déclaré ni secret de M. Rousseau ; il s'offre même *à prouver, par des témoignages respectables, qu'il a cherché à l'obliger.* Eh ! n'admirez-vous pas, dans cette déclaration, son indifférence sur les soupçons que J. J. Rousseau avoit follement hasardés contre lui, de même que sa modération, puisque le prétendu philosophe

Genevois, avoit osé dire que M. d'Alembert n'étoit qu'un homme adroit et rusé.

Plus on réflechit sur la modération avec laquelle M. d'Alembert s'explique sur le compte de J. J. Rousseau, plus j'entrevois de folie et d'erreur dans les réveries de celui-ci, qui, de propos délibéré, se crée des ennemis qui n'ont jamais pensé à lui que pour le plaindre et le secourir. Ce ne sont point le fruit des leçons de la philosophie, qui font errer l'Auteur d'Emile; ce sont les accès de la maladie dont il n'est que trop attaqué. A la suite d'une multitude de rêves, les soupçons le réveillent et le poursuivent encore jusques dans les bras du sommeil; il couche avec eux; boit et mange avec eux; il se promene en les accueillant: comment pourroit-il s'en passer lorsqu'il écrit sur les affaires qui le concernent?

On lui apprend que Mylord Littleton possede une copie correcte d'une piece satirique, composée contre lui par Voltaire; aussi-tôt il s'écrie: qu'*ai-je fait à Mylord Littleton! pourquoi est-il mon ennemi, je ne le connois pas!*

M. Rousseau par ses lectures, et même par ce qu'il avoit pu remarquer depuis son arrivée en Angleterre, devoit sans doute être déjà informé, que même l'homme le plus opulent et le plus accrédité, étoit exposé de même qu'un étranger à se voir censurer ou plaisanter dans les papiers publics; mais que d'ailleurs l'honneur et la réputation des personnes n'y étoient jamais compromis, et qu'ainsi toutes les pasquinades qui auroient

pu se faire sur ses singularités, n'auroient jamais eu pour objet que de le corriger de ses ridicules.

Je serois assez porté à croire que peut-être M. Hume auroit pu se laisser emporter par cette derniere idée; il faut pourtant convenir, si cela est, qu'il dérogoit entierement au titre d'ami que J. J. Rousseau lui avoit prodigué selon bien des gens avec un peu trop de précipitation: mais depuis quand Rousseau a-t-il cru que dans ce siecle on trouvoit de vrais amis? Son aveuglement ou plutôt sa maladie ne lui a pas permis de remarquer que M. Hume n'avoit été le sien, que comme le sont la plupart des hommes qui ne donnent leur amitié que pour des motifs qui sont bien opposés aux sentimens qui émanent des mouvemens du coeur. Pourquoi le Genevois va-t-il s'aviser d'aimer cet Anglois, comme on aimeroit sa maîtresse? pourquoi en devient-il jaloux comme un Italien le seroit de la sienne? Mais c'est assez réfléchir sur la conduite d'un homme qui, me semble, s'étoit trop singularisé, pour que le public ne s'apperçût pas de sa maladie. Il faut que je finisse cette refutation; elle pourroit peut-être, à force de remontrer des rêveries et des frayeurs ridicules, me faire contracter la contagieuse maladie d'en enfanter moi-même à l'aspect d'une chauve-souris ou d'un moucheron. Ce que je puis dire, c'est qu'il me paroit que l'éditeur de l'*Exposé succinct* a tout-à-fait manqué de charité et de discernement: de charité, en ce qu'il n'auroit pas dû accabler un homme infortuné par des ca-

omnies outrageantes ; de discernement, parce qu'il auroit pu remarquer, comme je crois, que la conduite de J. J. Rousseau en Angleterre, et même sa lettre de cinquante-deux pages, ne prouvoient que l'affoiblissement de son ame et de son esprit, et non pas sa méchanceté. Il auroit, ce me semble, pu pencher vers l'opinion des amis de M. Hume, et celui-ci déférer à leurs conseils, et ne pas s'abandonner à un ressentiment qui ne fait du tout point son éloge. Ses amis avoient raison de dire qu'ils s'étoient trompés *en prenant les délires* de l'imagination pour les défauts du coeur. Aux larmes trop abondantes de ce vieillard septuagénaire, et à ses excès de sensibilité, on pouvoit conjecturer qu'il étoit prêt à tomber dans l'enfance, mais que son coeur avoit toujours incliné du côté de l'humanité la plus tendre ; ce qui se fait assez sentir dans ses productions. A la conduite de M. Hume, à qui la voix de l'amitié s'est faite inutilement entendre pour l'engager à éviter une scene scandaleuse, on croiroit remarquer un homme qui n'est pas tout-à-fait aussi malade que celui qu'il poursuit, mais qui n'est pas moins sensible, et même plus vindicatif. Voici ce qu'a prononcé un très-honnête homme, après avoir parcouru l'*Exposé succinct*. Rousseau n'est que malade, et non pas méchant ; M. Hume est malade et méchant tout à-la-fois. Je fais des voeux pour la guérison de tous deux, et particulierement pour la conservation de celui qui dans cette affaire a témoigné plus d'ostentation, d'animosité et de vengeance, que de générosité et de grandeur d'ame.

LE DOCTEUR
PANSOPHE,
OU
LETTRES
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

LETTRE

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE,

A M. HUME.

J'ai lu, Monsieur, les pieces du procès que vous avez eu à soutenir par-devant le Public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits; et c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le sieur Rousseau m'accuse de lui avoir écrit en Angleterre (1), une lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accusé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre coeur, M. d'Alembert et moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connois point la lettre dont il parle; et je vous jure que si j'avois fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. J J. Rousseau, je ne la désavouerois pas.

(1) On trouvera à la suite de ce morceau, cette lettre que M. Rousseau attribue à M. de Voltaire, et qui a été en effet imprimée à Londres sous le nom de ce grand Ecrivain.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis et de ses persécuteurs. Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue, comme il le dit dans la lettre polie et décente de *Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont Archevêque de Paris*; il pense que la moitié de l'univers est occupée à dresser cette statue sur son piédestal, et l'autre moitié à la renverser.

Non-seulement il m'a cru iconoclaste, mais il s'est imaginé que j'avois conspiré contre lui avec le Conseil de Genève pour faire décréter sa propre personne de prise de-corps, et ensuite avec le Conseil de Berne, pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris, et il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutoit en lui la sagesse et la modestie. Voici, Monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je sus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimoit comme moi la retraite, et que je présumai qu'il pouvoit rendre quelques services à la philosophie, je lui fis proposer par M. Marc Chapuis, citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maison de campagne appellée l'*Hermitage*, que je venois d'acheter.

Il fut si touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

MONSIEUR,

„ Je ne vous aime point ; vous corrompez „ ma République en donnant des spectacles „ dans votre château de Tournay, etc. „

Cette lettre de la part d'un homme qui ve-

noit de donner à Paris un grave opéra et une comédie, n'étoit cependant pas datée des petites-maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, et je priai M. Tronchin le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me répondit, que puisqu'il ne pouvoit pas me guérir de la manie de faire encore des pieces de théâtre à mon âge, il désespéroit de guérir Jean-Jacques. Nous restâmes l'un et l'autre fort malades, chacun de notre coté.

En 1762, le Conseil de Genève entreprit sa cure, et donna une espece d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remedes. Jean-Jacques décrété à Paris et à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisieme. Il conclut avec sa prudence ordinaire que j'étois son ennemi mortel, puisque je n'avois pas répondu à sa lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du Conseil Genevois étoit venu dîner chez moi pour conjurer sa perte, et que la minute de son arrêt avoit été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse, que je fus obligé enfin d'écrire au Conseil de Genève une lettre très forte, dans laquelle je lui dis que s'il y avoit un seul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le sieur Rousseau, je consentois qu'on le regardât comme un scélérat et moi aussi, et que je détestois trop les persécuteurs pour l'être.

Le conseil me répondit par un secrétaire d'Etat, que je n'avois jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement ni indirectement, à la condamnation du Sieur Jean-Jacques.

Les deux lettres sont dans les archives du Conseil de Genève.

Cependant M. Rousseau retiré dans les délicieuses vallées de Moutiers-Travers ou Motiers-Travers, au comté de Neufchâtel, n'ayant pas eu, depuis un grand nombre d'années, le plaisir de communier sous les deux espèces, demanda instamment au Prédicant de Moutiers-Travers, homme d'un esprit fin et délicat, la consolation d'être admis à la sainte Table; il lui dit que son intention étoit, 1°. *de combattre l'Eglise Romaine*; 2°. *de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme*; 3°. *de foudroyer les nouveaux Philosophes vains et présomptueux.* Il écrivit et signa cette déclaration, et elle est encore entre les mains de M. de Montmollin, prédicant de Moutiers-Travers et de Boveresse.

Dès qu'il eut communié, il se sentit le coeur dilaté; il *s'attendrit jusqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans sa lettre du 8 Août 1765.

Il se brouilla bientot avec le Prédicant et les prechés de Moutiers-Travers et de Boveresse. Les petits garçons et les petites filles lui jeterent des pierres; il s'enfuit sur les terres de Berne; et ne voulant plus être lapidé, il supplia Messieurs de Berne *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leurs châteaux, ou tel*

autre lieu de leur Etat qu'il leur sembleroit bon de choisir. Sa lettre est du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comtesse de Pimbèche, à qui l'on conseilloit de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Messieurs de Berne aimerent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean-Jacques ne manqua pas de conclure que c'étoit moi qui le privois de la douce consolation d'être dans une prison perpetuelle, et que même j'avois tant de crédit chez les prêtres, que je le faisois excommunier par les Chrétiens de Moutiers-Travers et de Boveresse.

Ne pensez pas que je plaisante, Monsieur: il écrit dans une lettre du 24 Juin 1765: *Être excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa lettre du 23 Mars, il dit: *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire pendant quelque temps cette folie à quelques personnes; et la vérité est que, si au lieu de la prison qu'il demandoit à Messieurs de Berne, il avoit voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avois offerte, je lui aurois donné alors cet asyle, où j'aurois eu soin qu'il eût de bons bouillons, avec des potions rafraîchissantes; bien persuadé qu'un homme dans son état, mérite beaucoup plus de compassion que de colere.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite et de ses écrits, il a joint

des traits qui ne sont pas d'une belle ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne*. Il se rend dans la cinquieme lettre formellement délateur contre moi; cela n'est pas bien. Un homme qui a communié sous les deux especes, un Sage à qui on doit élever des statues, semble dégrader un peu son caractere par une telle manoeuvre; il hasarde son salut et sa réputation.

Aussi la premiere chose qu'ont faite Messieurs les Médiateurs de France, de Zurich et de Berne, a été de déclarer solemnellement les *Lettres de la Montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à Jean-Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faisant le métier de délateur et d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractere de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la Médiation arrivât à Genève, ces propres mots:

MONSIEUR,

„ Si vous avez dit que je n'ai pas été secré-
„ taire d'Ambassade à Venise, vous avez men-
„ ti; et si je n'ai pas été secrétaire d'Ambas-
„ sade et si je n'en ai pas eu les honneurs,
„ c'est moi qui ai menti „.

J'ignorois que M. Jean-Jacques eût été secrétaire d'Ambassade; je n'en avois jamais dit un seul mot, parce que je n'en avois jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véri-

véridique, fort au fait des affaires étrangeres, curieux et exact. Ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hasard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean-Jacques, du 9 et du 13 Août 1743, à M. du Theil, premier commis des affaires étrangeres, alors son protecteur. On y voit ces propres paroles :

„ J'ai été deux ans le domestique de M. de Montaigu (Ambassadeur à Venise) . . . J'ai mangé son pain . . . . Il m'a chassé honteusement de sa maison. . . . Il m'a menacé de me faire jeter par la fenêtre, et de pis, si je restois plus long-temps dans Venise, etc. etc. „

Voilà un secretaire d'Ambassade assez peu respecté, et la fierté d'une grande ame peu menagee. Je lui conseille de faire graver au bas de sa statue les paroles de l'Ambassadeur au secrétaire d'Ambassade.

Vous voyez, Monsieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni se maintenir sous aucun maitre, ni se conserver aucun ami, attendu qu'il est contre la dignité de son etre d'avoir un maitre, et que l'amitié est une foiblesse dont un sage doit repousser les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'histoire de sa vie. Elle a été trop utile au monde, et remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ces anecdotes, pour servir à l'éducation des Princes qui voudront etre menuisiers comme Emile.

A dire vrai, Monsieur, toutes ces petites

miseres ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle Héloïse, et de son faux germe, et de son doux ami, et des lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean-Jacques et son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable philosophie; et les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre et en Allemagne, n'en seront pas moins estimés.

Il y a des sottises et des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'Archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'Evêque de Rostou à être dégradé, et enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a deux Puissances, la Sacerdotale et la Royale. L'Impératrice a fait grace du couvent à l'Evêque de Rostou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne et dans le reste de l'Europe.

Les détails des guerres les plus sanglantes périssent avec les soldats qui en ont été les victimes. Les critiques mêmes des pieces de théâtre nouvelles, et surtout leurs éloges, sont ensevelis, le lendemain, dans le neant avec elles, et avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du sieur Keyser qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense qui nous emporte, et qui nous engloutit tous, qu'y a-t-il à faire? Tenons-nous-en au conseil que M. Horace Walpole donne à Jean-Jacques, d'être sage et heureux. Vous êtes l'un, Monsieur, et vous méritez d'être l'autre, etc. etc.

A Ferney, ce 24 Octobre 1766.

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE

au Docteur Jean-Jacques Pansophe.

Quoi que vous en disiez, Docteur Pansophe, je ne suis certainement pas la cause de vos malheurs; j'en suis affligé, et vos livres ne méritent pas de faire tant de scandale et tant de bruit: mais cependant ne devenez pas calomniateur, ce seroit là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier ouvrage que vous avez mis en lumiere, une belle prosopopée, où vous faites entendre, en plaisantant mal à propos, que je ne crois pas en Dieu. Le reproche est aussi étonnant que votre génie. Le jésuite Garasse, le jésuite Hardouin et d'autres menteurs publics trouvoient par-tout des athées; mais le jésuite Garasse, le jésuite Hardouin ne sont pas bons à imiter. Docteur Pansophe, je ne suis athée ni dans mon coeur ni dans mes livres; les honnêtes-gens qui nous connoissent l'un et l'autre, disent, en voyant votre article: *Hélas! le Docteur Pansophe est méchant comme les autres hommes; c'est bien dommage.*

Judicieux admirateur de la bêtise et de la brutalité des Sauvages, vous avez crié contre les Sciences, et cultivé les Sciences. Vous avez traité les Auteurs et les Philosophes de charlatans; et pour prouver d'exemple, vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la

comédie, avec la dévotion d'un capucin, et vous avez fait de méchantes comédies. Vous avez regardé comme une chose abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du superflu, et vous avez copié de la musique, pour des Satrapes ou des Ducs qui vous payoient avec ce superflu. Vous avez barbouillé un roman ennuyeux, où un pédagogue suborne honnêtement sa pupile en lui enseignant la vertu; et la fille modeste couche honnêtement avec le pédagogue; et elle souhaite de tout son coeur qu'il lui fasse un enfant; et elle parle toujours de sagesse avec son *doux ami;* et elle devient femme, mere, et la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas; et elle vit et meurt en raisonnant, mais sans vouloir prier Dieu. Docteur Pansophe, vous vous êtes fait le précepteur d'un certain Emile, que vous formez insensiblement par des moyens impraticables; et pour faire un bon chrétien, vous detruisez la religion chretienne. Vous professez par-tout un sincere attachement à la révelation, en prêchant le déisme; ce qui n'empêche pas que chez vous les déistes et les philosophes conséquens ne soient des athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur et de justesse d'esprit; mais permettez moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un sophiste, un mauvais raisonneur, et par conséquent un écrivain pour le moins inutile, sans que je sois un athee. L'Etre souverain nous jugera tous deux; attendons humblement son arrêt. Il me semble que j'ai fait de mon mieux pour soutenir la cause de Dieu et de la vertu, mais avec moins

de bile, et d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philosophes et contre moi, ne vous rendent désagréable aux yeux de l'Être Suprême, comme vous l'êtes déjà aux yeux des hommes?

Vos *Lettres de la Montagne* sont pleines de fiel; cela n'est pas bien, Jean-Jacques. Si votre patrie vous a proscrit injustement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raison de dire que vous n'êtes point philosophe. Le sage philosophe Socrate but la ciguë en silence: il ne fit pas de libelles contre l'aréopage, ni même con re le prêtre Anitus, son ennemi déclaré; sa bouche vertueuse ne se souilla pas par des imprécations: il mourut avec toute sa gloire et sa patience; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un philosophe.

Docteur Pansophe, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philosophie vous auroit apprises: une leçon de bonne foi, une leçon de bon sens, et une leçon de modestie.

Pourquoi dites-vous que le bon homme si mal nommé *Grégoire le grand*, quoiqu'il soit un saint, étoit un *Pape illustre*, parce qu'il étoit bête et intrigant? J'ai vu constamment dans l'histoire, que la bêtise et l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toujours beaucoup de mal. Grégoire même bénit et loua les crimes de Phocas, qui avoit assassiné et détrôné son maître, l'infortuné Maurice. Il bénit et loua les crimes de Brunehaut, qui est la honte de l'histoire de France. Si les Arts et les Sciences n'ont pas absolument rendu les hommes meilleurs, du

moins ils sont méchans avec plus de discrétion; et quand ils font le mal, ils cherchent des prétextes, ils temporisent, ils se contiennent: on peut les prévenir, et les grands crimes sont rares. Il y a dix siecles que vous auriez été non-seulement excommunié avec les chenilles, les sauterelles et les sorciers, mais brûlé ou pendu, ainsi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix; et avouez que le temps présent vaut mieux. C'est à la Philosophie que vous devez votre salut, et vous l'assassinez: mettez-vous à genoux, ingrat, et pleurez sur votre folie. Nous ne sommes plus esclaves de ces tyrans spirituels et temporels qui désoloient toute l'Europe; la vie est plus douce, les moeurs plus humaines, et les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, docteur Pansophe, de la vertu des Sauvages: il me semble pourtant qu'ils sont *magis extrà vitia quam cum virtutibus*. Leur vertu est négative; elle consiste à n'avoir ni bons cuisiniers, ni bons musiciens, ni beaux meubles, ni luxe, etc. La vertu, voyez-vous, suppose des lumieres, des réflexions, de la Philosophie, quoique, selon vous, *tout homme qui réfléchit soit un animal dépravé*; d'où il s'ensuivroit en bonne logique que la vertu est impossible. Un ignorant, un sot complet, n'est pas plus susceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un singe; vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux, ni singe vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre prose est une prose *brûlante*, le public se plaint que vous n'avez jamais fait un bon syllogisme. Ecoutez, docteur Pansophe; la bonne Xan-

tippe grondoit sans cesse, et vigoureusement, contre la philosophie et la raison de Socrate; mais la bonne Xantippe étoit une folle, comme tout le monde sait. Corrigez-vous.

Illustre Pansophe! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des Sauvages anciens et modernes, sur des choses qui ne sont point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Fabricius, que *le seul talent digne de Rome est de conquérir la terre*, puisque les conquêtes des Romains, et les conquêtes en général sont des crimes, et que vous blâmez si fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre*. Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Curius, comme une maxime respectable, *qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'avoir de l'or?* C'est une chose en elle-même indifférente d'avoir de l'or; mais c'est un crime de vouloir, comme Curius, commander injustement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas senti tout cela, docteur Pansophe, parce que vous aimez mieux faire de bonne prose que de bons raisonnemens. Repentez vous de cette mauvaise morale, et apprenez la logique.

Mon ami Jean-Jacques, ayez de la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion, dites-moi, je vous prie, quelle est la votre? Vous vous donnez avec votre modestie ordinaire, pour le restaurateur du christianisme en Europe; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avoit perdu son ascendant jusques sur le peuple, etc.* Vous avez en effet décrié les miracles de Jésus, comme

comme l'abbé de Prades, pour relever le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvoit s'empêcher de croire l'Evangile de Jésus, parce qu'il étoit incroyable; ainsi Tertulien disoit hardiment, qu'il étoit sûr que le Fils de Dieu étoit mort, parce que cela étoit impossible : *Mortuus est Dei Filius; hoc certum est quia impossibile.* Ainsi par un raisonnement similaire, un géomètre pourroit dire, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle ne sont pas égaux à deux droits, parce qu'il est évident qu'ils le sont. Mon ami Jean-Jacques apprenez la logique, et ne prenez pas, comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'est sans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la religion chrétienne, qui est la seule vraie entre mille autres qui prétendent aussi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut et doit croire en Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans, et le docteur Pansophe ne mettent point de distinction entre l'athée et le déiste. O Jean-Jacques! vous avez tant promis à Dieu et à la vérité de ne pas mentir; pourquoi mentez-vous contre votre conscience? Vous êtes, à ce que vous dites, *le seul auteur de votre siecle et de plusieurs autres, qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit sans doute de bonne foi, que *la loi chrétienne est au fond, plus nuisible qu'utile à la forte constitution d'un Etat*; que *les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves, et sont lâches;* qu'il ne faut pas apprendre le cathéchisme aux enfans, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de croire en Dieu, etc. Deman-

dez à tout le monde si ce n'est pas le déisme tout pur : donc vous êtes athée, ou chrétien comme les déistes, ainsi qu'il vous plaira ; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la logique, et ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Respectez, comme vous le devez, des honnêtes gens, qui n'ont pas du tout envie d'être athées, ni mauvais raisonneurs, ni calomniateurs. Si tout citoyen oisif est un frippon, voyez quel titre mérite un citoyen faussaire, qui est arrogant avec tout le monde, et qui veut être possesseur exclusif de toute la religion, la vertu et la raison qu'il y a en Europe. *Vae misero! lilia nigra videntur, pallentesque rosae.* Soyez chrétien, Jean-Jacques, puisque vous vous vantez de l'être à toute force ; mais, au nom du bon sens et de la vérité, ne vous croyez pas le seul *maître en Israël.*

Docteur Pansophe, soyez modeste, s'il vous plaît ; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris, que vous êtes *né avec quelques talens?* Vous n'êtes surement pas né avec le talent de l'humilité ni de la justesse d'esprit. Pourquoi dire au public que vous avez refusé l'éducation d'un Prince, avertir fierement qu'il appartiendra de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propositions? Je crois que cet avis au public, est plus vain qu'utile: quand même Diogene une fois connu, diroit aux passans, *achetez votre maître*, on le laisseroit dans son tonneau avec tout son orgueil et toute sa folie. Pourquoi dire que la mauvaise *pro-*

fession de foi du Vicaire Allobroge, *est le meilleur écrit qui ait paru dans ce siecle?* Vous mentez fierement, Jean-Jaques : un bon écrit est celui qui éclaire les hommes et les confirme dans le bien; et un mauvais écrit est celui qui épaissit le nuage qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, et les laisse sans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance sans exemple, que vous bravez vos *sots lecteurs* et le *sot public?* Le public n'est pas sot: il brave à son tour la démence qui vit et médit à ses dépens. Pourquoi, ô docteur Pansophe! dites-vous bonnement, *qu'un état sensé auroit élevé des statues à l'auteur d'Emile?* C'est que l'auteur d'Emile est comme un enfant, qui, après avoir soufflé des boules de savon, ou fait des ronds en crachant dans un puits, se regarde comme un Etre tres important. Au reste, Docteur, si on ne vous a pas élevé de statues on vous a gravé; tout le monde peut contempler votre visage et votre gloire au coin des rues. Il me semble que c'en est bien assez pour un homme qui ne veut pas être philosophe, et qui en effet ne l'est pas. *Quàm pulchrum est digito monstrari, et diceri, hic est!* Pourquoi mon ami Jean-Jaques vante-t-il à tout propos sa vertu, son mérite et ses talens? C'est que l'orgueil de l'homme peut devenir aussi fort que la bosse des chameaux de l'Idumée, ou que la peau des Onagres du désert. Jésus disoit qu'il étoit *doux et humble de coeur*: Jean-Jacques, qui prétend être son écolier, mais un écolier mutin qui chicane souvent

avec son maître, n'est ni doux ni humble de coeur. Mais ce ne sont pas-là mes affaires. Il pourroit cependant apprendre que le vrai mérite ne consiste pas à être singulier, mais à être raisonnable. L'Allemand Corneille Agrippa a abboyé long-temps avant lui contre les sciences et les savans ; malgré cela il n'étoit point du tout un grand homme.

Docteur Pansophe, on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre. C'est le pays des belles femmes, et des bons philosophes. Ces belles femmes et ces bons philosophes seront peut-être curieux de vous voir : et vous vous ferez voir. Les gazetiers tiendront un registre exact de tous vos faits et gestes, et parleront du grand Jean-Jacques comme de l'éléphant du Roi et du zébre de la Reine ; car les Anglois s'amusent des productions rares de toutes especes, quoiqu'il soit rare qu'ils estiment. On vous montrera au doigt à la comédie, si vous y allez ; et on dira : le voilà cet éminent génie qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel*, et qui dit que les sujets de Sa Majesté ne sont pas libres ! c'est-là ce prophete du lac de Geneve, qui a prédit au verset 45e de son apocalypse nos malheurs et notre ruine, parce que nous sommes riches. On vous examinera avec surprise depuis les pieds jusqu'à la tête, en réfléchissant sur la folie humaine. Les Angloises qui sont, vous dis-je, très belles, riront lorsqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne soient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du foin de faire la cuisine pour

leur maris, de raccommoder leurs chemises et de leur donner, dans le sein d'une vertueuse ignorance, du plaisir et des enfans. La belle et spirituelle Duchesse d'A . . . . r, Myladis de . . . de . . . de . . . leveront les épaules, et les hommes vous oublieront en admirant leur visage et leur esprit. L'ingénieux Lord W . . . e, le savant Lord L . . . n, les philosophes Milord C . . . d, le Duc de G . . . n, Sir F--x, Sir C . . . d, et tant d'autres, jetteront peut-être un coup-d'oeil sur vous, et iront de-là travailler au bien public ou cultiver les belles-lettres, loin du bruit et du peuple, sans être pour cela des animaux depravés. Voilà, mon ami Jean-Jacques, ce que j'ai lu dans le grand livre du destin; mais vous en serez quitte pour mépriser souverainement les Anglois, comme vous avez méprisé les François, et votre mauvaise humeur les fera rire. Il y auroit cependant un parti à prendre pour soutenir votre crédit et vous faire, peut-être, à la longue élever des statues; ce seroit de fonder une église de votre religion que personne ne comprend: mais ce n'est pas là une affaire. Au lieu de prouver votre mission par des miracles qui vous déplaisent, ou par la raison que vous ne connoissez pas, vous en appellerez au sentiment intérieur, à cette voix divine qui parle si haut dans le coeur des illuminés, et que personne n'entend. Vous deviendrez puissant en oeuvres et en paroles, comme George Fox, le Révérend Whitfield, etc. sans avoir à craindre l'animadversion de la

police, car les Anglois ne punissent point ces folies-là. Après avoir prêché et exhorté vos disciples, dans votre style apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde-Park, ou manger du gland dans la forêt de Windsor, en leur recommandant toutefois de ne pas se battre comme les autres Sauvages, pour une pomme ou une racine, parce que la police *corrompue* des Européens ne vous permet pas de suivre votre système dans toute son étendue. Enfin lorsque vous aurez comsommé ce grand ouvrage; et que vous sentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'assemblée des bêtes; et vous leur tiendrez, ó Jean-Jaques! le langage suivant:

„ Au nom de la sainte vertu *Amen.* Comme ainsi soit, mes Freres, que j'ai travaillé sans relâche à vous rendre sots et ignorans, je meurs avec la consolation d'avoir réussi, et de n'avoir point jetté mes paroles en l'air. Vous savez que j'ai établi des cabarets pour y noyer votre raison, mais point d'académie pour la cultiver; car encore une fois, un ivrogne vaut mieux que tous les philosophes de l'Europe. N'oubliez jamais mon histoire du régiment de St. Gervais dont tous les officiers et les soldats ivres dansoient avec édification dans la place publique de Geneve, comme un saint Roi juif dansa autrefois devant l'arche. Voilà les honnêtes gens. Le vin et l'ignorance sont le sommaire de toute la sagesse. *Les hommes sobres sont fous:* les ivrognes sont francs et vertueux. Mais je crains ce qui peut arriver; c'est-à-dire, que la science, cette mere de

tous les crimes et de tous les vices, ne se glisse parmi vous. L'ennemi rôde autour de vous; il a la subtilité du serpent et la force du lion; il vous menace. Peut-être, hélas! bientôt le luxe, les arts, la philosophie, la bonne chere, les auteurs, les perruquiers, les prêtres et les marchandes de modes vous empoisonneront, et ruineront mon ouvrage. O sainte vertu! détourne tous ces maux! Mes petits enfans, obstinez-vous dans votre ignorance et votre simplicité; c'est-à-dire, soyez toujours vertueux, car c'est la même chose. Soyez attentifs à mes paroles; que ceux qui ont des oreilles entendent. Les mondains vous ont dit: *Nos institutions sont bonnes; elles nous rendent heureux:* et moi je vous dis que leurs institutions sont abominables, et les rendent malheureux. Le vrai bonheur de l'homme est de vivre seul, de manger des fruits sauvages, de dormir sur la terre nue, ou dans le creux d'un arbre, et de ne jamais penser. Les mondains vous ont dit: *Nous ne sommes pas des bêtes féroces, nous faisons du bien à nos semblables; nous punissons les vices, et nous nous aimons les uns les autres:* et moi je vous dis que tous les Européens sont des bêtes féroces ou des fripons; que toute l'Europe ne sera bientôt qu'un affreux désert; que les mondains ne font du bien que pour faire du mal; qu'ils se haïssent tous, et qu'ils récompensent le vice. *O sainte vertu!* Les mondains vous ont dit: *Vous êtes des fous; l'homme est fait pour vivre en société, et non pour manger du gland dans les bois:* et moi je vous dis que vous êtes les seuls sages, et qu'ils sont fous et méchans; l'homme n'est

pas plus fait pour la société, qui est nécessairement l'école du crime, que pour aller voler sur les grands chemins. O mes petits enfans, restez dans les bois, c'est la place de l'homme: *ô sainte vertu!* Emile, mon premier disciple, est selon mon coeur; il me succédera. Je lui ai appris à lire et à écrire, et à parler beaucoup; c'en est assez pour vous gouverner. Il vous lira quelquefois la Bible, l'excellente histoire de Robinson Crusoé, et mes ouvrages; il n'y a que cela de bon. La religion que je vous ai donnée est fort simple: adorez un Dieu; mais ne parlez pas de lui à vos enfans; attendez qu'ils devinent d'eux-mêmes qu'il y en a un. Fuyez les médecins des ames comme ceux des corps; ce sont des charlatans: quand l'ame est malade, il n'y a point de guérison à espérer, parce que j'ai dit clairement que le retour à la vertu est impossible: cependant les Homélies éloquentes ne sont pas inutiles; il est bon de désespérer les méchans, et de les faire sécher de honte ou de douleur, en leur montrant la beauté de la vertu qu'ils ne peuvent plus aimer. J'ai cependant dit le contraire dans d'autres endroits; mais cela n'est rien. Mes petits enfans, je vous répete encore ma grande leçon, bannissez d'entre vous la raison et la philosophie, comme elles sont bannies de mes livres. Soyez machinalement vertueux; ne pensez jamais, ou que très rarement; rapprochez-vous sans cesse de l'état des bêtes qui est votre état naturel. A ces causes, je vous recommande la *sainte vertu*. Adieu, mes petits enfans; je meurs. Que Dieu vous soit en aide! *Amen.* „

Docteur Pansophe, écoutez à présent ma profession de foi; vous l'avez rendue nécessaire : la voici telle que je l'offrirois hardiment au public, qui est mon juge et le votre.

J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur et remunérateur; je l'aime et le sers le mieux que je puis dans les hommes mes semblables : O Dieu! qui vois mon coeur et ma raison, pardonne-moi mes offenses, comme je pardonne celles de Jean-Jacques Pansophe, et fais que je t'honore toujours dans mes semblables.

Pour le reste, je crois qu'il fait jour en plein midi, et que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce, grand docteur Pansophe, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, et suis philosophiquement votre ami et serviteur,

V***.

Fin du septieme Volume.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

contenues dans ce Volume.

EXPOSÉ *succinct de la Contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau, avec les Pieces justificatives.* Pag. 9.

DÉCLARATION *adressée par M. d'Alembert aux Editeurs.* 83

REMARQUES. 84

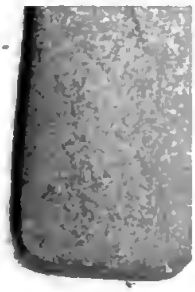
JUSTIFICATION *de J. J. Rousseau dans la contestation qui lui est survenue avec M. Hume.* 91

OBSERVATIONS *sur l'Exposé succinct, etc.* 102

PLAIDOYER *pour et contre J. J. Rousseau et le Docteur D. Hume.* 149

LE DOCTEUR PANSOPHE, *ou Lettres de M. de Voltaire.* 308

Fin de la Table.



Digitized by Google